

GOVERNMENT OF INDIA

ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 26120

CALL No. 059.095/J.A. T.1

D.G.A. 79.

A450

3rd Seis

Vol. I

A 45a

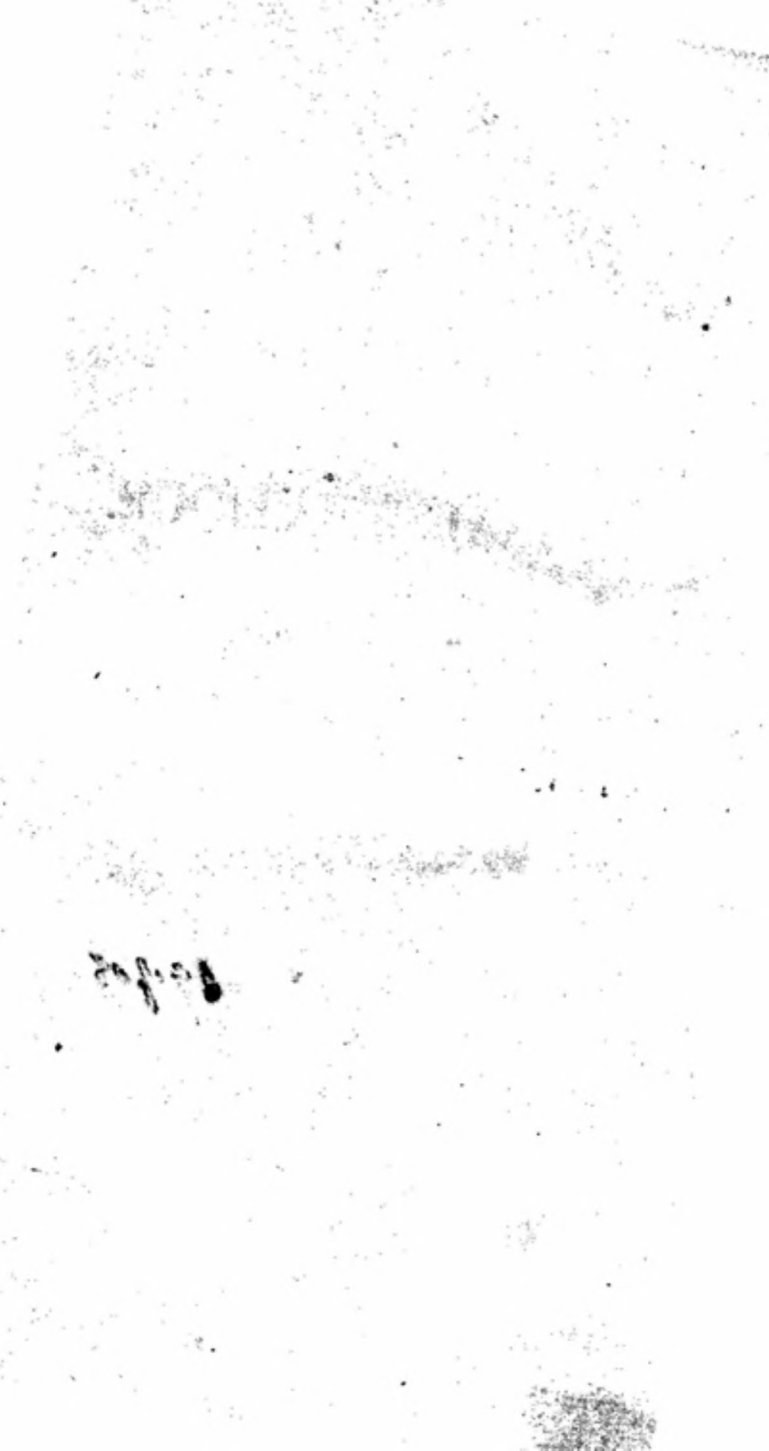


JOURNAL ASIATIQUE.

TROISIÈME SÉRIE.

TOME I.

LIBRARY OF THE
MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY
NO. 89708



JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES,

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX;

RÉDIGÉ PAR MM.

BIANCHI, ED. BIOT, BORE, BROUET, BURNOUR, CAUSSIN DE PERCEVAL,
LOUIS DUBREUX, D'ECKSTEIN, GARCIN DE TASSY, GRANIERET DE LAGRANGE,
DE HAMMER, HASE, JACQUET, JAUBERT, S. JULIEN, S. MUNK,
QUATREMERRE, REINAUD, DE SCHLEGEL, SÉDILLLOT, S. DE SACY, STAHL,
ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TROISIÈME SÉRIE.

TOME I.

26120



059.095

J. A.

PARIS.

A450

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI
A L'IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XXXVI.

**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.**

Acc. No......26122.....

Date.....28.3.57.....

Call No......059.095/T.A.

059.095



JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER 1836.

NOTICE

Des principaux souverains de l'Asie et de l'Afrique
septentrionale, pour l'année 1836.

EMPIRE OTTOMAN.

Sultan MAHMOUD II (surnommé *Adli*, le Juste), fils
du sultan Abd'oulhamid, né le 20 juillet 1785,
et proclamé à la place de son frère Moustafa IV,
détrôné le 28 juillet 1808.

Égypte : MOHAMMED-ALY, né à Cavala, en Romélie,
en 1769 (1182 de l'hégire), fils d'Ibrahim-
aga, proclamé pacha le 14 mai 1805; à la place
de Khorschid - pacha; confirmé par le sultan
Sélim III, le 1^{er} avril 1826.

Bagdad : ALY-REZA.

Moldavie : Jean STOURZA, boyard moldave, nommé hospodar le 16 juillet 1822, et proclamé à Yassy le 21 du même mois.

Valachie : Grégoire CHIKA, nommé hospodar le 16 juillet 1822; inauguré par le pacha de Silistrie, le 21 septembre 1822.

Servie : le prince MILOCH Obrénowitch, nommé, en 1829, par la Porte, prince héréditaire de ce pays.

VASSAUX DE L'EMPIRE OTTOMAN.

Tripoli de Barbarie : MEHEMMED-PACHA vint de Constantinople, sur la fin de 1835, remplacer Nedjib-pacha, qui avait gouverné la ville pendant environ huit mois. Ce dernier avait remplacé, au printemps de 1835, Sidi Aly Caramanly, transporté à Constantinople par ordre du grand-seigneur. Sidi Aly a été le dernier bey de la dynastie des Caramanly, qui a régné pendant près d'un siècle sur la ville et le territoire de Tripoli. Cette dynastie, fondée en 1150 de l'hégire (1737 de J. C.), a compté seulement cinq princes : Ahmed Caramanly, son auteur; Mohammed, fils d'Achmed; Aly, fils de Mohammed; Youssouf, fils d'Aly, obligé par une insurrection de se démettre en faveur de son fils, dans le courant de l'année 1834; enfin Aly, fils de Youssouf, déposé et conduit à Constantinople.

Tunis : MOUSTAFA-BEY, fils de Mahmoud, succède, au mois de juillet 1835, à son frère aîné Housseïn bey¹, décédé.

Le chérif de la Mekke : YAHYA, fils de Sourour, remplace, le 2 novembre 1813, son oncle, le chérif Ghaleb, déposé par le pacha d'Égypte, Mohammed-Aly, et meurt à Salonique en 1818.

L'imam de l'Yémen : N. succède en 1815 à Tamy, chef de la tribu d'Asir, fait prisonnier par l'Arabe Hassan, fils de Khaled, allié du pacha Mohammed-Aly, et mis à mort à Constantinople en 1819. L'imam de l'Yémen réside à Sanaa; on lui donne ordinairement le titre de *almohdy lidyn allah*.

Sennaar : BADY VI, fils de Tabl, vingt-neuvième roi de la race des Foundjis, a été réduit, en 1821, par Ismaïl, fils du pacha d'Égypte, au simple titre de cheikh de Sennaar, et chargé, en cette qualité, de percevoir, moyennant une retenue à son profit, les tributs à payer au pacha.

EMPIRE DE MAROC.

MOULEY-ABD-ERRAHMAN, sultan, fils aîné de Mouley-Hecham, fils de Sidi Mohammed, succède à son oncle Mouley-Souleïman, le 28 novembre 1822.

¹ Dans la liste de l'année 1833, on a nommé le bey de Tunis Hassan. C'est une erreur, il fallait lire Housseïn.

ROYAUME D'ABYSSINIE.

ITSA TAKLEY GORGES succède, avant 1817, à Itsa Guarlou, de la race de Salomon, fils de David, dynastie qui règne sans interruption depuis l'an 1268 de notre ère, et qui réside à Gondar : il jouit de beaucoup de considération, mais n'a aucun pouvoir et ne possède en revenus que ce que les gouverneurs indépendants des provinces veulent bien lui donner. Ces gouverneurs étaient, il y a quelques années : SELASSY, le plus puissant de tous, successeur de Wassen Seghed, chef ou *mard-azimad* de Choa et d'Efât, qui a pris le titre de roi; CHAM TEMBEN GHEBRA MICHAEL, chef de Tigré, successeur de Ras Welled Selassy; GUKHO, successeur de Fasil, chef d'Amhara (Gorjam); MARIA, gouverneur de Samen, plateau de l'Abyssinie. — D'après les dernières nouvelles venues de ce pays, une lutte sanglante s'est élevée entre plusieurs chefs de l'Abyssinie qui prétendaient à l'héritage de la riche dépouille de Ras Welled Selassy. La victoire est demeurée à un certain Sabegadis, âgé d'environ quarante ans, brave, intelligent et plein d'audace et de vigueur. Il est à présent chef de Tigré.

Avant cet événement, les Galla avaient depuis longtemps envahi la partie méridionale du pays. La tribu la plus puissante est celle des Edjow, commandée par LIBAN et par GODJI.

IMAM DE MASCATE.

SEÏD-SAÏD succède à son père Seïd-sultan, vers l'an 1804; il est le troisième descendant d'Ahmed, fils de Saïd, fondateur de cette puissance.

PERSE.

MOHAMMED-CHAH succéda, en 1834, à son grand-père Feth-Aly-chah, qui succéda, en 1796, à son oncle Agha-Mohammed-khan, fondateur de la dynastie royale des Kadjars, originaire du district d'Asterabad.

AFGHANISTAN.

La couronne était héréditaire dans la branche de la famille des Saddouzi, qui descend d'Ahmed-chah Abdalli, couronné à Kandahar en 1747. Son fils Timour-chah régna de 1773 à 1793; Zemân-chah, jusqu'à 1800, où il fut déposé par son frère MAHMOUD, qui, trois années après, fut chassé par son frère CHOUDJAH, lequel fut expulsé par Mahmoud, en 1809, qui, à son tour, le fut par la famille puissante des Barrakzi, dont le chef, DOST MOHAMMED-KHAN, règne actuellement, après avoir repoussé l'année dernière la tentative faite par Choudjah pour ressaisir le trône. Favorisé par ces désordres, Randjit-sing, le souverain de Lahore, s'est emparé de Kachmire et Pichaver, et les émirs du Sind se sont rendus indépendants.

BELOUTCHISTAN.

MAHMOUD-KHAN, âgé d'environ quarante-huit ans, succède à son père Nasir-khan, en juin 1795; ce dernier avait soumis le Mékran, vers la fin de son règne; son fils l'abandonna en 1809.

BALKH.

Conquis en 1825 par Mir MOURAD-BEY, qui en chassa Nedjib-oullah-khan, gouverneur pour le roi de Kâboul.

BOKHARA.

Grand khan de Bokhara et de Samarkand : BATKAR-KHAN succède à son père Mir-Haïder-khan, en 1826. Le règne intermédiaire de son frère Mir-Houssain ne fut que de quatre mois.

KHOKAND.

ÉMIR-KHAN, prince de Farghanah et de Khohand.

BADAKHSCHAN.

MIRZA-ABD'OUL-GHAFOUR, fils de Mohammed-chah, réside à Faïz-abad.

KHARIZM.

RAHMAN-KOULI-KHAN succède à son père Mohammed-Rahim-khan, en 1826. Le titre de ces princes,

d'origine ouzbeke, est *taksir-khan*; ils résident à Khiwa.

SIBÉRIE.

M. BRONEFSKY, général major, remplissant les fonctions de gouverneur de la Sibérie occidentale, a remplacé M. Nicolai Séménovitch SOULIMA, lieutenant général en chef, qui a passé à la place de gouverneur général de la Sibérie occidentale.

INDE.

Gouverneur général du Bengale : lord AUCKLAND succède à lord William Cavendish Bentinck.

Gouverneur de Madras : sir Frederic ADAM, succédant à sir Stephen Rumbold Lushington.

Gouverneur de Bombay : sir Robert GRANT, succédant au comte de Clare.

Gouverneur d'Agra : sir Charles-Theophilus METCALFE, chargé par *interim* des fonctions de gouverneur général. Le gouvernement d'Agra a été formé tout récemment; la résidence temporaire est Allahabad.

Gouverneur de l'île de Ceylan, dépendant directement du roi d'Angleterre : Robert John WILMOT-HORTON, succède, en mars 1831, à sir Hudson-Lowe.

Gouverneur des colonies françaises : M. le maréchal de camp DE SAINT-SIMON.

Gouverneur des possessions danoises : CHRISTENSEN.

Gouverneur général des possessions hollandaises :
VAN DER BOSCH, succède, au mois de mars 1830,
au vicomte Du BUS DE GHISSIGNIES.

Gouverneur hollandais des îles Moluques : VAN
MERKUS.

Gouverneur espagnol des Philippines : D. MARIANA
RICAFORD.

ÉTATS DE L'INDE

DÉPENDANTS DE L'ANGLETERRE.

Maïssour, entre le 11° et le 15° lat. 27,000 milles anglais carrés, 3 millions d'habitants; c'est le plateau de Carnatic. Après la mort de Tippou saheb, qui périt le 4 mai 1799, Wellesley plaça sur le trône un rejeton de l'ancienne dynastie, Maharadja KRICHNA ADIAVER, âgé de six ans, qui a réellement gouverné depuis 1812, et qui avait sa résidence à Maïssour, 12° 19' lat., 74° 22' long. Mais la conduite de ce prince étant devenue tyrannique, elle fit soulever le pays à plusieurs reprises contre lui; le gouvernement de la compagnie anglaise paraît l'avoir destitué et avoir pris la province sous son administration directe.

Haïder-abad, entre le 16° et le 22° lat. sept., contient une partie de l'ancien Telingana, s'étend du nord au sud, depuis les rivières Tapti et Wardâ, jusqu'au Toumbadra et Krichna. L'aréa

est de 96,000 milles anglais carrés, la population, de 10 millions d'habitants, dont une partie est mahométane. Le Telingana fut conquis par les mahométans, et fit partie de l'empire Bhamani, dans le Dekkan; lors de la dissolution de ce dernier, il fut de nouveau indépendant sous le nom de Golconda. Nizam-el-mulk s'empara, vers 1717, de ce pays. Celui de ses descendants qui y règne à présent est NASIR-EDDAULAH. Il monta sur le trône le 24 mai 1828. Sa résidence est Haïderabad, 17° 15' lat., 76° 15' long. Fondée en 1585, elle a 400,000 habitants.

Audh ou Oude, entre 26° et 28° lat. sept.; surface de 20,000 milles anglais carrés; population, 3 millions. Le pays fut soumis par les mahométans lors de leurs premières incursions; sous Mohammed, un des successeurs d'Aureng-zeb, Saadet-khan, de Nichapour en Khorasan, devint *soubahdar* du pays: sa famille y règne encore à présent sous l'influence anglaise. Le *radja* actuel, Souleïman-djah NASIR-EDDIN HAIDER, parvint au trône le 20 octobre 1827. Résidence, Lucknau, 20° 51' lat., 78° 30' long.; cette ville a plus de 300,000 habitants.

Gvaliar.—40,000 milles anglais carrés et 4 millions d'habitants. Le pays d'Oudjeïn ou Gvaliar fut conquis par les mahométans en 1230; il échut plus tard aux Mahrattes. Devlet-rao, souverain de ce pays, perdit en 1803, dans une guerre contre les

Anglais, la moitié de ses états; le traité du 5 novembre 1817 lui en fit perdre une autre partie: il mourut âgé de quarante-sept ans, le 21 mars 1827. Un de ses parents, Moukht-rao, âgé de douze ans, prit, en lui succédant, le titre de *Maharadja-Ali djah DJANKODJI-RAO Sindia-behader* (le 18 juin). L'ancienne capitale était Oudjeïn, 26° 11' lat., 73° 15' long.; actuellement c'est Gvaliar, 26° 15' lat., 75° 5' long.

Nagpour, reste du grand empire des Mahrattes dans le Dekkan, qui fut renversé par les Anglais en 1818. Il est situé entre 18° 48' et 6° 40' lat., 76° et 80° long.; il contient un aréal de 70,000 milles anglais carrés, et il est habité par 3 millions d'hommes. Moudhadji II, avant-dernier roi des Mahrattes, fut déposé par les Anglais, qui, le 25 juin 1818, mirent à sa place son fils RAGODJI BHOUNSLA, âgé de neuf ans. Sa résidence est à Nagpour, 21° 9' lat., 76° 51' long.; elle a 115,000 habitants.

Baroda, la partie la plus considérable et la plus belle de la presqu'île de Gudjerat, contient 18,000 milles anglais carrés et 2 millions d'habitants. Pilladji, de la famille de Guikowar (*Gaikewad*), Mahratte, propriétaire d'un village, parvint à s'emparer du pouvoir, et régna jusqu'en 1747. Le prince actuel de ce pays est SYADJI RAO GUIKOWAR; il règne depuis 1819 et descend de Pilladji. Capitale; Baroda, avec 100,000 habitants.

Satara, 14,000 milles anglais carrés et 1,500,000 habitants. En 1821, les Anglais rétablirent sur le trône de ce pays NAR-NARRAIN, descendant des anciens rois du pays, lesquels avaient été frustrés du pouvoir par le *peichwa*, ou premier ministre. Il réside à Satara, 17° 42' lat.; 71° 52' long.

Un grand nombre de petites principautés, telles que Travancor, Cochîn, Bopâl, Kotah, Boundi, des chefs de Radjpoutes et autres, forment un territoire de 305,000 milles carrés, avec 17 millions d'habitants.

Assam, pays qui contient le bassin du Brahmapoutra. Le titre royal est *svarga-râdja* [monarque céleste], parce que la dynastie prétend descendre de deux frères, Khunlai et Khuntai, qui, avec le dieu Chang, vinrent des contrées du nord s'établir dans ce pays. Le Mogol Aureng-zeb essaya de soumettre le souverain d'Assam, mais son armée fut détruite. En 1793 le roi Gaurinath fut remplacé, avec le secours des Anglais, sur le trône d'où un prêtre ambitieux l'avait chassé; il fut assassiné: son fils BIRDJINATH KOUMAR ne put se soutenir contre les usurpateurs Boura Gohaing et Tehander khant; ce dernier appela les Birmans, qui, en 1822, conquièrent le pays et proclamèrent pour râdja leur général Menghi maha thelouah. Les Anglais s'en sont emparés en 1825.

ÉTATS DE L'INDE

INDÉPENDANTS DE L'ANGLETERRE.

Nepâl. — 53,000 milles anglais carrés, 2 millions d'habitants; ayant à l'ouest et au sud les provinces anglaises; frontière, au nord le mont Himâlaya, à l'est la principauté de Sikkim. La dynastie indigène Sourya-bansi [race du soleil] finit avec Raddjit-mall, qui, en 1768, se vit enlever ses états par le rādja de Gorkha. Les descendants de ce dernier règnent encore aujourd'hui dans le pays; le rādja actuel est RADJINDRA BIKRAMSAH. Il fut placé sur le trône le 20 novembre 1816, âgé seulement de trois ans.

Capitale, Kathmandou, située à 4,784 pieds d'élévation au-dessus des plaines du Bengale, 27° 42' lat., 82° 40' long.; elle a 20,000 habitants.

Lahore. — 50,000 milles anglais carrés, 3 millions d'habitants; entre le 30° et 34° lat. Les frontières sont le Kachmire et le cours de l'Indus, au nord; les montagnes de l'Indoustan septentrional, à l'est; l'Indus le sépare, à l'ouest, de l'Afghanistan. Il se compose du Pendjab, du Kachmire, du Moultan et d'une partie de l'Afghanistan. Les Seiks, qui professent une religion particulière, dominant en ce pays. Aujourd'hui, les chefs qui habitent au sud du Sutledj sont sous la protection anglaise; tout ce qui est au nord obéit à RANDJIT-SINGH, âgé maintenant de soixante et onze

ans. Il a trois fils, Kourrouk-singh, Chere-singh et Tara-singh. Résidence, Lahore, 34° 9' 21" lat., 76° long.

Sindhy. — 24,000 milles anglais carrés, 1 million d'habitants; ayant pour frontières, au nord, le Moultan et l'Afghanistan; au sud, Kutch et la mer; à l'ouest, la mer et les montagnes du Beloutchistan. Mir Gholam Aly, fils de Fath-Aly-khan, émir d'une tribu de Baloutches nommés Talpouris, après avoir gouverné avec ses frères le pays, mourut à la chasse en 1811; MIR SOB-DAR, son fils, et ses deux frères MIR KERIM ALY et MIR MOURAD ALY lui succédèrent. Mir Kerim Aly est mort il y a quelques années, de sorte que Mir Mourad Aly est devenu réellement l'unique maître du pays, car Mir Sobdar est d'une santé faible, et pour ainsi dire exclu du gouvernement.

ÉTATS AU DELA DU GANGE.

Empire Birman; population 3,500,000 âmes. Depuis la paix de Yandabou (le 25 février 1826), ce royaume a perdu tout l'Arakan, la moitié du pays de Martaban, Tavoy, Tanassérin et les îles de Merguy; il ne se compose plus que d'Ava et de Pégou. Le nom d'Ava est la prononciation corrompue d'*Aênwa*, qui est le nom que le peuple donne à la capitale. Le nom des Birmans dérive du mot *Mranma*, dont se sert le peuple d'Arakan pour désigner cette nation. Cent vingt-huit monarques

ont régné depuis le commencement de la monarchie. Ava, avec le secours des Portugais, se détacha de Pégou; mais, en 1752, Beinga Della, roi de Pégou, conquiert Ava; Alompra (*Aloung p'houra*) ou Alomandra Praou, homme de basse extraction, reconquit la ville en automne 1753, et mourut âgé de cinquante ans en 1760; son fils aîné, Namdodji Praou, régna jusqu'en 1762; son frère Chembran jusqu'en 1776; son fils Tchengouza fut déposé et tué en 1782 par son oncle Minderadji Praou, qui gouverna jusqu'en 1819; son petit-fils MADOUTCHAO est mort il y a quelques mois; on ignore le nom de son successeur. Résidence actuelle, Ava.

Siam. — Ce pays comprend le bassin du fleuve Ménam. En 1757, les Birmans, sous Alompra, conquièrent Youthia, la capitale, et exterminèrent la famille royale. En 1769, Piatak, fils d'un riche Chinois, les chassa et monta sur le trône; il fut tué en 1782. Le premier monarque de la dynastie actuellement régnante lui succéda et gouverna jusqu'en 1809; son successeur mourut le 20 juillet 1824. Son fils naturel KROMA MONTCHIT, âgé de quarante-neuf ans, est maintenant sur le trône; il a fait prisonnier et fait exécuter le roi Laos et sa famille en 1829. Capitale actuelle, Bangkok, à l'embouchure du Ménam; 30,000 habitants.

Cochinchine. — État tributaire de l'empire chinois;

il comprend actuellement la Cochinchine, le Tonquin, la plus grande partie du Camboge et le petit état de Tsiampa. La dynastie régnante fut chassée par une révolte en 1774. L'héritier de la couronne ne parvint qu'en 1820 à ressaisir tous ses états, et conquit même le Tonquin. Il donna aux années de son règne le titre honorifique de *ghia long* [aidé par la fortune], et mourut en 1819, âgé de soixante ans; *ming ming* [destin illustre] est le titre des années du monarque suivant, qui était fils naturel du précédent, et qui mourut en 1822. En 1821 il s'était rendu au Tonquin pour y recevoir l'investiture royale de la cour de Péking. Son jeune successeur a pris de même le titre de *ming ming* pour les années de son règne.

Sumatra. — Le *toanko* [seigneur] PASSAMAN à Lintoou; le *toanko* NORINCHI de Loubou-Agam; le *toanko* ALLAKAN-PANDJANG.

Java. — 4,660,000 habitants. Le sultan réside à Yugya-Karta, dans la ci-devant province de Mataram. Mangko-Bouvana-Sepou, couronné par les Hollandais en 1826, est mort le 2 janvier 1828; le jeune sultan est sous la tutelle de Pandjerang-Mangko-Koutoumo. Le souverain de la plus grande partie de l'île porte le titre de *sousouhanan*, et réside à Surakarta auprès du fleuve Solo.

CHINE.

Le nom de la dynastie régnante, d'origine mandchoue, est Taï tsing [la très-pure]. En Chine on ne connaît pas le nom de l'empereur régnant; celui qui occupe actuellement le trône est le fils aîné de son prédécesseur, mort le 2 septembre 1820; il portait auparavant le nom de Mian ming. Il donna à son père le titre posthume de *jin tsoung joui kouang ti*, c'est-à-dire, l'auguste et sage empereur, le compatissant prédécesseur. Le titre honorifique des années du règne du monarque actuel est, en chinois, *Tao kouang*, et en mandchou, *Doroï eldenghe* [éclat de la raison]. Il est âgé maintenant de cinquante et un ans.

JAPON.

Le *daïri* (empereur) actuel est le 121^e successeur de Zin mou; il règne depuis 1817; le public ignore son nom durant sa vie. L'année 1826 était la neuvième du *nengo* (titre honorifique des règnes) *Boun zio* (en chinois, *Wen tching*). Sa résidence est Miyako ou Kiô (ces deux noms signifient *résidence*). Le *kou bó* ou *seogoun* est le chef militaire généralissime de l'empire; il réside à Yedo. C'est par le fait lui qui règne; cependant il affecte toujours une espèce de dépendance du *Daïri*, descendant de l'antique dynastie japonaise qui a commencé par Zin mou, 660 ans avant

notre ère. Le mot *daïri* (en chinois *Nai li*) signifie proprement l'intérieur (du palais impérial). On s'en sert pour désigner l'empereur, puisqu'il n'est pas permis de proférer son nom pendant qu'il est en vie. La même chose a lieu à l'égard du *seogoun* et du prince son successeur; on donne au premier le nom de *Gonfon marou*, et à l'autre celui *Ni sio marou*, d'après les palais qu'ils habitent.

NOTICE

Sur la ville de Trébisonde¹.

Le 27 novembre 1826.

La ville de Trébisonde n'est remarquable que par sa position et sa forteresse, qui est l'ancienne ville; elle est bâtie au bord de la mer, sur un plateau qui a donné son nom à la ville : Trapeza, en grec, signifie table ou plateau, or, la colline sur laquelle Trébisonde est bâti est plate et unie à son sommet, et en même temps plus élevée que les deux autres collines qui sont au levant et au couchant, de sorte qu'elle présente la forme d'une table ou d'un plateau.

¹ Cette notice s'est trouvée parmi les papiers de feu M. Schulz; elle paraît avoir été écrite par M. Beuscher, qui a fait un long séjour à Trébisonde. — J. M.

La forteresse était dans une position très-forte et très-avantageuse pour les anciens temps; les ravins des deux côtés de l'est et de l'ouest forment deux fossés très-profonds, dans lesquels il y a de l'eau; il est à remarquer que le ravin de l'ouest passe entre les murs du plateau de Trébisonde et un premier mur de fortification qui est défendu par un fossé.

Au nord, Trébisonde, vu de la mer, présente l'aspect d'une triple forteresse dont les murs s'élèvent les uns au-dessus des autres, en forme de gradins : 1° un premier mur qui est bâti au bord de la mer, 2° le mur du plateau de Trébisonde; 3° le mur du petit château fort qui est au sud de la ville.

Trébisonde avait autrefois un port, qui a été détruit; car au devant de la forteresse on voit, presque à fleur d'eau, une suite de quartiers de rochers qui indiquent qu'on y avait fait anciennement un môle pour garantir les navires de l'impétuosité des flots de la mer; cet endroit s'appelle encore aujourd'hui Molos. Pendant l'hiver on y tire sur la plage des bâtiments qui sont en désarme.

Au sud, Trébisonde est défendu par un petit château; c'était l'ancienne forteresse; il est presque de forme triangulaire, et bâti sur un plateau plus élevé que celui de la ville; il commande à toute la plaine qui est à ses pieds; aujourd'hui il sert de dépôt de munitions de guerre. Le *dizdar* (commandant de forteresse), le *dizdar* seul et ses gens ont le droit d'y demeurer; on y remarque, sur le mur de l'est.

un palmier, le seul existant à Trébisonde, une mosquée et une petite poudrière.

Les murs de Trébisonde sont crénelés et défendus par des tours; les Turcs seuls peuvent y demeurer. Sur les ravins à l'est et à l'ouest du plateau de Trébisonde, en face des deux principales portes, il y a sur chacun d'eux un grand pont en pierre, qui sert de communication entre le plateau de Trébisonde et les faubourgs. Ces deux ponts ont deux ou trois arches en bois, qui peuvent être rompues au besoin.

En entrant par la porte qui est à l'est du plateau de Trébisonde on remarque, à droite, le *mehkemeh* (tribunal de la justice); à gauche, le séraï où demeureraient les pâchas; mais maintenant il tombe tellement en ruines qu'il est inhabitable.

Le pâcha actuel de Trébisonde a pris pour demeure la maison d'Osman-beï, qui est située dans l'intérieur du premier mur de fortification, en face d'une des portes principales qui est exposée au sud, et en face du grand pont de pierre qui sert de communication entre le plateau de Trébisonde et le faubourg de l'ouest.

Osman-beï est un des principaux agas du pays; il a le titre de *buyuk imrahor* (grand écuyer), il est chargé de la garde de l'intérieur de la ville.

On prétend que le bâtiment où est maintenant le *mehkemeh* était anciennement le palais des Comnènes; on dit qu'on y conserve le trône du sultan Amurat III, qui y demeura quelque temps lorsque.

dans le cours de ses conquêtes, il s'arrêta à Trébisonde. Mais que reste-t-il du palais des Comnènes? A peine y a-t-il deux chambres qui soient logeables : il est tout à fait tombé en ruines; et il n'y a pas de doute que le trône du sultan Amurat ne soit en très-mauvais état, puisque l'on ne le montre à personne.

Au milieu du plateau de Trébisonde il y a une mosquée qu'on appelle *Orta-hissar* (milieu de la forteresse) : c'était autrefois une église grecque. Cet édifice est carré, et n'offre rien de remarquable à l'extérieur; sous le rapport de l'architecture. Dans le fossé du ravin qui est à l'est, auprès du grand pont en pierre qui conduit à une des portes principales du plateau de Trébisonde, on remarque des tanneries.

Au-dessus du fossé qui se trouve à l'ouest du plateau de Trébisonde, hors des murs de la ville, on remarque les bains de l'Imaret, appelés ainsi parce qu'ils descendent de la mosquée de ce nom, qui est dans les environs.

Sur les collines qui sont au levant et au couchant de Trébisonde il y a des faubourgs. Celui qui est bâti sur la colline du levant s'appelle le faubourg de la place du *Gaour-meïdan* (place des infidèles), parce qu'il y a une grande place qu'on appelle ainsi. Ce faubourg est habité par plus d'un tiers de la population, qui se compose de Turcs, de tous les Arméniens catholiques et schismatiques, et de tous les Grecs.

On remarque, dans ce faubourg, la maison du premier aga du pays, Osman-aga Chatir Zadi, la place de Gaour meïdan, et au bord de la mer, la douane, le chartchi des khans, le quartier des chaudronniers, l'archevêché grec, le quartier franc, et enfin le sérail d'Utchundji Oglou.

Osman-aga Chatir Zadi a le titre de *capoudji bâchi* (chambellan), et est chargé de la garde extérieure de la ville.

Sur la place de Gaour meïdan on remarque une fontaine, et une mosquée qui est une des plus belles de Trébisonde. La fontaine est presque au milieu de la place, et elle a été bâtie par Sari Abdalla-pacha; elle fut détruite par des bombes lorsque les Russes vinrent attaquer Trébisonde en 1810. La mosquée est située à l'est et à la fin de la place.

Le consulat de France est dans le quartier franc (*frinc mahhallé*) qui est habité par des Arméniens et des Grecs, et qui pourrait bien avoir été bâti par les Génois. Du temps du règne des Comnènes à Trébisonde il y avait un noble Génois qui tenait un rang élevé à leur cour; ce dernier, dans une partie de chasse, ayant reçu un soufflet d'un des favoris du roi, en demanda justice. N'ayant obtenu aucune satisfaction de cette offense, plein de son ressentiment il retourna dans sa patrie, où il arma plusieurs bâtimens, avec lesquels il vint faire une croisière devant Trébisonde; il ne laissait entrer ni sortir aucun bâtiment, il faisait souvent des descentes, et allait ravager tout le pays et les cam-

pagnes des courtisans; quand il pouvait prendre quelqu'un de ces derniers, il lui coupait le nez et les oreilles, et après lui rendait la liberté. La famine se fit bientôt sentir à Trébisonde, et le prince fut obligé de composer avec le Génois; mais celui-ci ne voulut rien entendre avant qu'on lui eût envoyé le courtisan qui lui avait fait une si grande offense. Le prince, après avoir mis tout en œuvre pour l'engager à se désister de ses prétentions, fut enfin obligé de livrer à discrétion son favori; le Génois, après l'avoir fait bâtonner à son bord, le renvoya en lui ordonnant de dire au prince qu'il ne lui accorderait quartier que sous la condition que tout le commerce de Trébisonde serait entre les mains des Génois, et qu'il leur serait permis de choisir un endroit pour y bâtir. Le prince ayant tout accordé, des Génois vinrent s'établir à Trébisonde; et probablement ce sont eux qui ont bâti ce quartier franc.

Le séraï d'Utchundji Oglou est un château fort, dans une position très-avantageuse; il commande la ville, et est peut-être hors de la portée du canon qu'on pourrait tirer de la montagne Boztépè; il est bâti sur un cap qui forme une rade; cette rade s'appelle *Tcheumlekdji-liman* (Port des potiers), parce qu'au bord de la mer il y a plusieurs poteries.

Utchundji Oglou était un pacha très-riche et très-puissant. On dit qu'il avait l'intention de faire un port de la rade de Tcheumlekdji-liman, pour rendre Trébisonde la ville de commerce la plus florissante

de la mer Noire, et qu'afin d'assurer le succès de son entreprise, quoique les pachas doivent demeurer dans la forteresse, il s'était fait bâtir ce séraï pour pouvoir se défendre au besoin contre les *deribei*; mais ce qui devait affermir sa puissance fut la cause de sa mort : fier de l'ascendant qu'il avait pris dans le pays, et comptant que personne ne pourrait résister à son autorité depuis qu'il s'était installé dans son nouveau palais, un jour de cérémonie où les premiers agas étaient venus pour le complimenter, il les reçut fièrement, sans se lever, sans leur permettre de s'asseoir et sans leur faire aucune politesse d'usage. De tels procédés offensèrent tellement ces derniers qu'ils jurèrent sa perte pour se venger; et, pour parvenir à ce but, ils écrivirent à Constantinople que ce pacha avait bâti une forteresse pour s'emparer de la ville et se révolter contre la Sublime-Porte, sa bienfaitrice. La Porte ne tarda pas à envoyer l'ordre de trancher la tête à Utchundji Oglou, pour n'avoir plus désormais rien à craindre d'un sujet si puissant. C'est ainsi que les sultans, jaloux de leur autorité, se privent souvent de leurs serviteurs qui seraient les plus capables de rendre leur empire florissant.

Le séraï d'Utchundji Oglou est inhabité; il sert maintenant de dépôt de munitions de guerre, telles que canons, poudre, tentes, etc.

Dans la rade de Tcheumlekdji-liman les bâtiments viennent mouiller aux équinoxes de printemps jusqu'aux équinoxes d'automne; après cette époque il

n'est plus permis à aucun bâtiment d'y rester à l'ancre, parce que cette rade n'est pas à l'abri des coups de vent, qui dans la mauvaise saison pourraient faire déraiper les ancres et mettre les bâtiments en danger de périr.

Dans cette rade on remarque, auprès du sérail d'Utchundji Oglou, les ruines d'une petite église grecque, au fond de la rade, sur une hauteur où les Turcs élevèrent des batteries lorsqu'en 1810 les Russes voulurent s'emparer de Trébisonde. Au bas de cette hauteur il y a deux fontaines où les bâtiments font leur provision d'eau; l'une d'elles s'appelle Comâr-tchechmèh, fontaine du rhododendrum, et est très-renommée pour la bonté de son eau.

La montagne de *Boz-tépè* (ainsi appelée parce que son sommet est escarpé) est au sud du faubourg qui se trouve à l'est de Trébisonde. Presque vers son sommet il y a un monastère de religieuses grecques (*Kizlar-Monaster*), dont l'église est creusée dans la roche de la montagne. Tout auprès de ce monastère, du côté de la mer, sur le penchant de la montagne, on voit un petit souterrain qui a probablement servi de chapelle dans les temps de persécution. (Dans l'intérieur des montagnes, aux environs de Trébisonde, on voit plusieurs de ces chapelles creusées ainsi dans la roche; quelques-unes même sont décorées de peintures qui représentent les apôtres.) Sur le sommet de *Boz-tépè* il n'y a aucune habitation; on y voit les tombeaux de deux ou trois derviches, auprès des ruines d'une

église grecque. Du haut de cette montagne on a sous les yeux un des plus beaux tableaux que puisse offrir la nature : d'un seul coup d'œil on embrasse l'ensemble de la ville de Trébisonde ; au nord, l'immense plaine de la mer n'est bornée que par l'horizon ; au levant, la vue s'étend jusqu'au cap de Batoum, et au couchant, jusqu'au cap de Toros ; d'un côté, les montagnes de Lazistan, toujours couvertes de neige, et de l'autre, des collines et des plaines bien cultivées offrent dans presque toutes les saisons le contraste frappant de l'hiver et du printemps.

Au levant, au pied de la montagne de Boz-tépè, auprès du rivage de la mer, est la plaine de *Deïr-mendéré* (moulins des prés), ainsi nommée parce qu'il y a plusieurs moulins à eau ; parmi ces moulins on en voit un à poudre. Cette plaine est arrosée par une rivière, sur laquelle, presque à son embouchure, est bâti un pont de pierre. Cette rivière coule du sud au nord, et on l'appelle la rivière de *Deïr-mendéré*. Sur la rive gauche et la rive droite s'élèvent des montagnes très-fertiles et très-bien cultivées. Dans le lointain, sur le sommet d'une des montagnes qui sont sur la rive gauche, on remarque un monastère arménien, autrefois *Yéchil-Monaster* (monastère vert), maintenant surnommé *Kaimakli*, à cause que les moines de ce monastère servirent au sultan Amurat un repas tout composé de laitage. En récompense ce sultan accorda au monastère, en toute propriété, toutes les terres aux environs, jusqu'où la vue peut s'étendre ; et jusqu'aujourd'hui ce

privilege a été conservé. L'air est si malsain dans cet endroit que, malgré l'habitation commode qu'offre le monastère, personne n'y demeure.

La rivière qui serpente au milieu de la plaine et qui se multiplie pour distribuer ses eaux aux divers moulins, le pont de pierre, dans le lointain, les divers paysages qu'offrent les montagnes, et le monastère de Kaïmakli, font de la plaine de Déïrmen-déré un endroit très-pittoresque.

Le faubourg qui se trouve sur la colline du couchant n'est généralement habité que par les Turcs. Il y a une belle place nommée *Kabah-Meïdan*; cette place est embellie par plusieurs tombeaux d'architecture moresque. A l'extrémité de ce faubourg on remarque la mosquée de Sainte-Sophie. Cette mosquée était autrefois la plus belle église de Trébisonde : elle est bâtie sur un plateau, au bord de la mer; sur son portique, qui est exposé au sud, on voit un bas-relief, de très-mauvaise sculpture, qui représente la création, la tentation de la femme, nos premiers parents, chassés du paradis terrestre, et la mort d'Abel; le clocher qui est en face du portique du couchant existe encore; et en face du portique du nord il y a une petite chapelle dont les murs sont ornés de peintures représentant les apôtres. Quoique les Turcs aient consacré cet édifice à leur culte, il est entièrement abandonné, et le calme profond qui y règne n'est interrompu quelquefois que par le mugissement des vaches qui y viennent chercher un abri contre le mauvais temps qui les

chasse de leurs pâturages. Toute la plaine aux environs de Sainte-Sophie est couverte d'habitations; les terres y sont très-bien cultivées.

Sur la montagne qui est au sud de Kabak Meïdan on voit le village de Tekir-tchaïr, où plusieurs personnages de Trébisonde ont leurs maisons de campagne.

Au sud de Trébisonde on remarque les villages des agas Abanos-oglou et Makoul-oglou, qui sont continuellement en guerre, soit qu'ils se battent l'un contre l'autre, soit qu'ils attaquent d'autres agas ou qu'ils en soient attaqués; car tous les agas de Trébisonde et des environs vivent en très-mauvais voisins les uns avec les autres : ils ont toujours les armes à la main à cause des vieilles offenses de famille qu'ils ont à venger : aussi leurs maisons sont comme de petits forts, et le canon n'y manque pas, pour pouvoir au besoin repousser les attaques de leurs ennemis.

Quoique Trébisonde soit une des plus anciennes villes de l'Asie Mineure, on n'y trouve aucune trace des arts de la Grèce, ni ruines de temples, ni statue, ni inscription; il ne reste du séjour des Comnènes que des églises qui sont très-petites et qui n'offrent rien de remarquable sous le rapport de l'architecture. Trébisonde est une ville de vingt-quatre mille âmes; elle se divise en dix-huit quartiers; on y compte trois mille maisons turques, quatre cents maisons grecques, quatre-vingt-dix maisons arméniennes hérétiques et soixante maisons ar-

méniennes catholiques; il y a vingt-deux mosquées, huit églises grecques, trois églises arméniennes hérétiques et une église arménienne catholique; il y a un mufti et un cadî; les Grecs y ont un archevêque, et les Arméniens un archiprêtre, qui a un firman de la Porte qui met sous sa juridiction l'église catholique ainsi que les trois églises hérétiques. Les vieillards y sont en petit nombre, et peu d'hommes y dépassent soixante et dix ans. Les familles sont nombreuses; les filles se marient de onze à quinze ans, et les jeunes hommes, à l'âge de dix-sept ans, pensent à s'établir. Les femmes vivent retirées dans leurs maisons; elles s'occupent du soin du ménage, filent et font de la toile. Les hommes, après avoir été au marché pour acheter les provisions de la maison, vont à leurs affaires, qui les retiennent ordinairement jusqu'au coucher du soleil. Ils sont généralement forts, vigoureux et bien constitués. Il y a peu de maladies dangereuses, mais toutes celles qui le sont emportent promptement ceux qu'elles attaquent, parce qu'il n'y a aucun médecin dans la ville et qu'il est très-difficile même de s'y procurer quelques remèdes. Il y a beaucoup d'ophthalmies, de dyssenteries, de coliques, de fièvres et de douleurs d'estomac.

Les habitants de Trébisonde sont sobres et laborieux; et, sous tout autre gouvernement que celui des Turcs, cette ville serait très-florissante; mais comme la Porte change souvent de pachas, tous ceux qui ont été nommés à Trébisonde n'ont fait

que ruiner le pays pour satisfaire leur avarice; Turc ou chrétien, personne n'a été exempt de leurs vexations; et, pour donner une couleur favorable à leur conduite, ils allèguent que, s'ils laissaient les habitants tranquilles, ils ne tarderaient pas à se révolter contre le sultan. Dans les campagnes, le cultivateur; et dans la ville, le marchand et l'artisan, sont continuellement assujettis aux corvées, et ont toutes les peines du monde à pouvoir acquitter les impôts exorbitants dont ils sont frappés. L'état des chrétiens ici est la plus malheureuse condition où l'homme puisse être réduit : ils doivent fournir les maisons des deux principaux agas, Chatir Zadé et Osman-beï Caltchi-oglou, de café, de bois, d'huile, de pain et d'habillements pour tous leurs gens, dont le nombre s'élève à plus de trois cents personnes; et, si ces agas vont à la guerre, ce sont encore les chrétiens qui pourvoient à tous les frais de l'armement. Ces malheureux, outre les corvées et les impôts qu'on exige d'eux, éprouvent toute sorte d'avanies de la part des agas. On entend souvent raconter que Chatir Zadé a été faire une tournée dans la ville; qu'il s'est reposé à tel kan, a demandé aux chrétiens qui y étaient telle somme, et que plusieurs ont reçu des coups de bâton, ne pouvant fournir leurs contingents; ou qu'Osman-beï a fait appeler tel Arménien ou tel Grec, lui a demandé telle somme, et l'a fait emprisonner jusqu'à ce qu'il la payât. Les petits agas et leurs gens travaillent, de concert avec les premiers agas, à ruiner et à tourmenter les pauvres

raïas, tantôt en leur demandant de l'argent, tantôt en leur enlevant ce qu'ils trouvent de meubles chez eux, tantôt en allant leur demander à dîner; et si l'on ne condescend pas à leurs demandes, ils cherchent tous les moyens pour donner la mort au téméraire qui a osé leur résister. Ici il n'y a pas de menace sans effet; aussi tous les raïas tremblent devant un Turc. Il est probable que la Porte a cherché à réprimer le brigandage des agas; mais qu'a-t-elle pu leur faire? rien. Elle sait très-bien que c'est par eux seuls qu'elle règne dans ces contrées, et que ses ordres sont de nul effet s'ils ne sont pas appuyés par eux. Pour donner une idée de la puissance de la Porte ici, il suffira de dire qu'elle réclame de Trébisonde plus d'un million pour des impôts que les agas ont recueillis, et qu'elle ne peut pas parvenir à se faire payer. Aussi, fidèle à sa devise : Divise pour régner, ne néglige-t-elle rien pour alimenter les haines qui existent entre eux, et elle ferme les yeux sur leur conduite, de peur que, les poussant à bout, ils ne finissent par se mettre d'accord et par lever l'étendard de la révolte, car il est certain qu'ils ont assez de force pour le faire quand ils le voudront.

Le territoire de Trébisonde est très-fertile; il produit du raisin, des olives, des oranges, des citrons, des fruits très-bons, des légumes, du tabac, des noisettes, du froment, du blé de Turquie et du chanvre. Les campagnes sont généralement bien cultivées, surtout les bords de la mer; les bestiaux y sont

abondants. La mer rivalise de fertilité avec la terre : elle produit une grande quantité de turbots, d'ables, de harengs, d'anchois, dont on sale une grande quantité pour la consommation de l'année. La nature ici semble être prodigue de ses dons pour rendre l'homme heureux; mais le Turc, par sa mauvaise administration et sa cupidité, le fait languir dans la plus affreuse misère. Il voit tout en abondance autour de lui, et ne peut y toucher, car, sans cesse inquiété par de nouveaux impôts, il réserve tout à la vente pour pouvoir les acquitter. Combien de fois n'ai-je pas vu le villageois conduire à la ville sa seule vache, nourrice de toute sa famille, la vendre, l'embrasser en la quittant, et retourner chez lui, le visage tout baigné de larmes, avec le prix de sa bienfaitrice, dont le dernier bienfait est de le soustraire pour le moment à la prison ou au bâton!

Trébisonde est la ville la plus considérable et la plus commerçante de l'Asie. Dans la mer Noire, son commerce a vingt bâtimens, tant bricks que martingots. Tous les ans il arrive sept ou huit caravanes qui apportent des étoffes des fabriques d'Alep, et qui remportent en échange du fil et des toiles. Autrefois, avant que les Persans eussent trouvé à Smyrne un débouché pour leur commerce, il arrivait ici de nombreuses caravanes de la Perse avec de riches marchandises, que l'on embarquait pour Constantinople; savoir : du tombeki, des cerisiers, pour faire des tuyaux de pipe, des calams (roseaux dont les Turcs se servent pour écrire), de l'orpi-

ment, de la gomme arabique, de la laine de chevreau, des noix de galle, des châles des Indes, etc.

Le commerce d'exportation de Trébisonde consiste en noisettes, cuivre, cire, bois de buis, toile, fil, tabac, etc. Le commerce d'importation a pour objets de nombreux chargements de sel, dont le plus estimé est celui de Kozloff, d'huile (il s'en fabrique à Trébisonde qui est très-bonne et très-estimée, mais la quantité ne suffirait pas pour la consommation du pays, et généralement on l'envoie dans l'intérieur, où elle se vend avantageusement), de savon, de café Moka (tout autre n'y a pas de débit), de châles d'Europe pour des ceintures et des turbans, de mousselines de couleur avec des fleurs, dont les femmes se servent pour leur coiffure, d'abbas (drap grossier dont les habitants en général se font des vêtements), de canons de fusil et de pistolet (ces trois derniers articles viennent du Danube), de pelleteries de Russie, de cuir que l'on tire d'Anapa, de blé qui vient de Russie, de rhum, de sucre, de drap rouge et d'autres couleurs, de percale, d'indienne; une grande quantité de ces cinq articles s'envoie à Erzroum, où il se fait un commerce considérable, et dont Trébisonde est l'échelle.

Trébisonde comptait des capitalistes avant la révolution des Grecs et la guerre contre la Perse. Aujourd'hui, que le commerce languit, on n'y voit que misère; mais si les divers changements qui se font à Constantinople et si ceux que l'on projette encore

ont un heureux succès, il n'y a pas de doute que Trébisonde ne revoie fleurir son commerce et n'acquière par sa position, son beau climat, la fertilité de son sol, une célébrité qui ne le cédera en rien à celle que lui donne son antiquité.

FRAGMENT

D'un tableau historique des invasions des Sarrasins en France dans les VIII^e, IX^e et X^e siècles de notre ère, d'après les auteurs mahométans et chrétiens, par M. REINAUD¹.

Il fut un temps où la France était en proie aux attaques et aux violences d'un peuple étranger; et ce peuple, qui avait déjà subjugué l'Asie jusqu'à l'Indus et qui s'était rendu maître de l'Égypte, des côtes d'Afrique et de l'Espagne, se flattait d'introduire dans toute l'Europe un nouveau langage, une nouvelle religion et de nouvelles mœurs. Un auteur arabe, racontant les conquêtes de ses compatriotes, commence son récit par ces paroles, qu'il place dans la bouche de Mahomet : « J'ai vu les royaumes du monde se présenter devant moi, et mes yeux ont franchi la distance de l'Orient et de l'Occident. « Tout ce que j'ai vu fera partie de la domination de

Ce fragment a été lu dans la séance publique de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, le 14 août 1835. L'ouvrage entier, formant un vol. in-8°, s'imprime en ce moment, et il paraîtra, au mois de mars, à la librairie orientale de Dondey-Dupré.

« mon peuple. » En effet le projet des premiers conquérants de l'Espagne était de s'en retourner en Syrie à travers la France, l'Allemagne et l'empire grec, et de ne faire de toute la mer Méditerranée qu'un grand lac qui aurait servi de point de communication aux diverses provinces de cet immense empire. Il s'agissait donc, pour la France et les contrées voisines qui n'avaient pas encore subi le joug, de savoir si elles conserveraient tout ce que les hommes ont de plus cher, la patrie, le culte et les institutions.

Ce plan gigantesque échoua par suite des divisions qui ne tardèrent pas à naître parmi les vainqueurs, et par les efforts successifs de Charles-Martel, de Pépin et de Charlemagne. Mais si, grâce à l'ascendant qu'exercèrent ces grands princes, les armes sarrasines ne jetèrent plus le même éclat dans l'Europe restée chrétienne, le désordre qui se mit bientôt dans le vaste empire de Charlemagne favorisa les nouvelles tentatives de quelques bandes isolées. Ces barbares, devenus maîtres des passages des Pyrénées et de l'île de Sicile, commencèrent par faire des descentes sur les côtes de France et de l'Italie; puis, formant un établissement fixe dans la Provence, ils se répandirent dans le Dauphiné, où ils occupèrent Grenoble et Embrun pendant plusieurs années; enfin ils pénétrèrent à la fois dans le Piémont et le Montferrat, qu'ils couvrirent de ruines, ainsi que dans la Savoie, le Valais et la Suisse, depuis le lac de Genève jusqu'au lac de Constance, depuis le mont Jura jusqu'au pays des Grisons; dé-

pouillant les voyageurs de la France, de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Italie, et perçant de leurs traits les chrétiens qui osaient se présenter en armes. Ce qui favorisait leurs succès, c'est qu'à la même époque les Normands, venus des bords de la mer Baltique et excités par la soif du butin, avaient pénétré, à l'aide de leurs barques légères, jusqu'au centre de la France, et que les Hongrois, déjà établis sur les bords du Danube, trouvant plus facile de ravager les riches contrées voisines que de cultiver leur propre territoire, parcouraient, le fer et la flamme à la main, les environs du Rhin, du Pô et du Rhône. On eût dit que les Sarrasins, les Normands et les Hongrois, alors étrangers les uns et les autres aux lumières de l'Évangile, s'étaient donné rendez-vous dans les pays aujourd'hui les plus éclairés de la terre, et qu'ils avaient juré d'en consommer la ruine.

On s'était plus d'une fois demandé quel était le caractère des attaques des Sarrasins, d'où elles venaient, quelles en furent les circonstances, les vicissitudes et les suites. Pour envisager toutes ces questions et y répondre d'une manière satisfaisante, il fallait recueillir avec plus de soin qu'on n'avait fait jusqu'ici les témoignages d'auteurs chrétiens contemporains qui se rapportent à ces événements éloignés. Il fallait de plus réunir les témoignages des écrivains mahométans, et combiner ensemble le récit des Orientaux et des Occidentaux, des vainqueurs et des vaincus.

Le tableau dont nous allons présenter un échan-

tillon embrasse une période d'environ trois cents ans. Nous l'avons disposé dans un ordre chronologique, afin qu'on distinguât mieux les rapports qui existent entre les invasions particulières des Sarrasins et les faits généraux qui en modifièrent le caractère.

L'objet de ce tableau est la France proprement dite. Néanmoins comme les bandes sarrasines établies en France pénétrèrent de là en Piémont et en Suisse, nous les avons suivies dans leurs diverses excursions, et nous ne les avons quittées que lorsque, accablées par le patriotisme et l'union des chrétiens, elles s'effacèrent elles-mêmes de la scène de l'histoire.

Le fragment que nous allons lire appartient au règne de Charlemagne et se rapporte à la fin du viii^e siècle. A cette époque des guerres terribles s'élevaient élevées parmi les conquérants de l'Espagne, et les émirs de Cordoue avaient de la peine à faire reconnaître leur autorité. Les Sarrasins avaient entièrement évacué le sol français, et avaient été repoussés à quelque distance des Pyrénées. D'une part, les chrétiens de la Galice et des Asturies avaient proclamé leur indépendance; de l'autre, Charlemagne, qui ne restait étranger à rien de ce qui se passait en Europe, s'était emparé d'une partie de la Navarre et de la Catalogne. L'émir de Cordoue, appelé Hescham, étant enfin parvenu à dompter les chefs sarrasins rebelles, résolut de tourner ses efforts contre les chrétiens d'Espagne et contre

la France. Voici la partie de notre récit qui traite de cet événement.

Hescham, voulant donner à son entreprise le plus grand éclat et rallier à lui tous les mahométans de l'Espagne, imprima à cette guerre un caractère religieux. En effet les pieux disciples de Mahomet se plaignaient depuis longtemps de voir les forces de l'islamisme tournées les unes contre les autres; plusieurs étaient allés jusqu'à dire qu'on n'était pas obligé de payer d'impôts à un prince qui ne savait faire la guerre qu'aux disciples du prophète; et ils citaient malignement la conduite des califes de Bagdad, lesquels, par leurs guerres presque continuelles avec les empereurs de Constantinople, faisaient rejaillir sur les armes mahométanes un éclat extraordinaire. Hescham fit publier solennellement l'alghad, c'est-à-dire la guerre contre les ennemis de l'Alcoran. Par ses ordres on lut le vendredi, dans toutes les mosquées de l'Espagne, pendant que le peuple y était rassemblé pour offrir ses hommages à l'Éternel, une invitation à tous les fidèles de se lever pour la défense de la religion. Ceux qui étaient en état de porter les armes, devaient marcher sur le champ vers les Pyrénées; ceux qui ne l'étaient pas devaient contribuer de leur argent et de leurs autres moyens au succès de l'expédition. Voici la traduction d'une partie du discours qui fut lu en chaire dans toutes les mosquées. Les passages de l'Alcoran qu'on y remarque étaient destinés à en rendre l'effet plus certain.

« Louanges à Dieu, qui a relevé la gloire de l'islamisme par l'épée des champions de la foi, et qui dans son livre sacré a promis aux fidèles, de la manière la plus expresse, son secours et une victoire brillante. Cet être à jamais adorable s'est ainsi exprimé dans l'Alcoran : *O vous qui croyez, si vous prêtez assistance à Dieu, Dieu vous secourra et offerira mira vos pas. Consacrez donc à Dieu vos bonnes actions; lui seul peut par son aide rallier vos drapeaux. O hommes, Dieu a bien voulu vous mettre sous la conduite du plus noble de ses apôtres, et il vous a honorés du don de la foi. Il vous a réservé dans la vie future une félicité que jamais œil n'a vue, que jamais oreille n'a entendue, que jamais cœur d'homme n'a sentie. Montrez-vous dignes d'une telle bonté par votre reconnaissance. Défendez la cause de votre immortelle religion, et soyez fidèles à la droite voie, en consacrant vos vies et vos fortunes à la guerre contre les impies : Dieu vous le commande dans le livre qu'il vous a envoyé. L'Être suprême ne s'est-il pas ainsi exprimé : O vous qui croyez, combattez les peuples infidèles qui sont près de vous, et montrez-vous durs envers eux. Volez donc à la guerre sainte; vous obtiendrez la victoire et la puissance, car le Dieu très-haut a dit : C'est une obligation pour nous de prêter secours aux fidèles.* »

A ce discours, les pieux musulmans des diverses provinces de l'Espagne sentirent leur zèle se réveiller, et de toute part on courut aux armes. L'ap-

peu fait aux disciples de Mahomet devait produire d'autant plus d'effet qu'il n'y avait pas alors chez les Arabes d'armée permanente. Les personnes qui prenaient les armes ne s'engageaient que pour une campagne, et, la campagne étant terminée, elles rentraient ordinairement dans leurs foyers. Mais le temps n'était plus où, au seul mot de guerre contre les chrétiens, les populations entières se levaient spontanément. Les enfants des conquérants de l'Espagne étaient possesseurs de terres considérables, et la plupart ne se souciaient pas de quitter la vie agréable qu'ils menaient pour aller s'exposer à toute sorte de dangers. D'ailleurs ce qui alimentait le plus abondamment les anciennes armées de conquérants, c'étaient les hommes de bonne volonté qui accouraient de l'Afrique, de l'Arabie et de la Syrie; et maintenant les relations entre l'Espagne et ces vastes contrées étaient presque interrompues.

On était alors dans l'année 792. Cette espèce de croisade n'attira pas en tout cent mille hommes sous les drapeaux. Les Sarrasins furent divisés en deux corps d'armée : l'un marcha contre les chrétiens des Asturies, et n'obtint que de faibles succès; l'autre, commandé par le vizir Abd-Almalek, s'avança vers la Catalogne, et de là pénétra dans le Languedoc. Cette invasion eut lieu en l'année 793. Charlemagne se trouvait alors sur les frontières de la Hongrie, occupé à faire la guerre aux Avars, et les meilleures troupes du midi de la France se trouvaient en Italie, avec le jeune Louis, roi d'Aquitaine. Aux approches

des Sarrasins, les habitants des plaines quittèrent leurs demeures et se retirèrent sur les montagnes et dans les lieux creux. Les Sarrasins mettaient tout à feu et à sang. Ils brûlèrent les faubourgs de Narbonne, puis se dirigèrent du côté de Carcassonne.

Cependant Guillaume, comte de Toulouse, à qui Louis avait confié la garde du Languedoc, avait fait un appel aux comtes et aux commandants du pays. De toute part les chrétiens en état de porter les armes accoururent pour se ranger sous son étendard. Les deux armées en vinrent aux mains sur les bords de la rivière d'Orbieu, entre Carcassonne et Narbonne. L'action fut extrêmement vive, Guillaume fit des prodiges de valeur; mais les Français, ayant essuyé de grandes pertes, se retirèrent. De leur côté, les Sarrasins, qui avaient perdu un de leurs chefs, n'osèrent pas aller plus avant, et retournèrent en Espagne, où ils furent reçus comme en triomphe.

Le butin fait par les Sarrasins paraîtra considérable si l'on a égard à ces temps-là, surtout dans un pays qui déjà avait été souvent ravagé. La cinquième partie du butin, réservée par la loi au souverain, fut estimée quarante-cinq mille mitseals d'or, ce qui fait environ sept cent mille francs de notre monnaie actuelle. Hescham, voulant sanctifier en quelque sorte ce fruit de la guerre contre les chrétiens, l'employa à terminer la grande mosquée de Cordoue, commencée par son père, et qui sert aujourd'hui de cathédrale. Ce qui avait augmenté la vénération des

mahométans pour la partie de la mosquée bâtie précédemment, c'est qu'elle avait été construite du produit du butin fait sur les chrétiens. Un auteur arabe raconte que, lorsque les nouvelles constructions furent achevées, les musulmans refusèrent d'y prendre place pour satisfaire leur dévotion; et, comme Hescham étonné demanda le motif de ce refus, on lui dit que c'était parce que, l'autre partie de l'édifice provenant de l'argent pris sur les chrétiens, on était bien plus sûr d'y voir ses prières exaucées. Là dessus le prince déclara qu'il en était de même de la partie qui était son ouvrage, et il fit venir le cadi et d'autres personnages graves pour attester la vérité de ce qu'il disait.

Quelques auteurs ajoutent que les fondations de cette partie de la mosquée furent assises sur une terre provenant des dernières conquêtes, et qu'Hescham avait obligé les malheureux captifs chrétiens à apporter à Cordoue, soit sur leur dos, soit sur des chars, une certaine quantité de terre prise en Languedoc et dans les Asturies, à une distance de près de deux cents lieues.

Si on en croyait certains auteurs arabes, les Sarrasins, dans cette expédition, auraient repris Narbonne; mais le récit de ces écrivains est très-confus. D'ailleurs le silence des auteurs chrétiens ne permet pas de croire à un fait aussi important. Si une ville telle que Narbonne était retournée au pouvoir des Sarrasins, les chroniqueurs français en auraient fait mention, ne fût-ce que pour dire comment les chré-

tiens y étaient rentrés. Il ne faut pas oublier que sous Charlemagne un ordre parfait régnait en France, et que, tandis que pour les temps qui précèdent les faits les plus importants ne sont pas toujours indiqués, les chroniqueurs de cette époque nous apprennent année par année tout ce qui se faisait d'un peu considérable dans le pays.

Mais si, d'une part, les auteurs chrétiens contemporains ne disent rien de la prise de Narbonne par les musulmans, de l'autre, des écrivains postérieurs supposent les Sarrasins maîtres, non-seulement de cette antique cité, mais de tout le midi de la France. On a vu que le chef chrétien qui se distingua le plus dans cette guerre fut le comte Guillaume. Guillaume appartenait à une famille illustre, et il s'était rendu digne du haut rang qu'il occupait par sa sagesse, sa piété, aussi bien que par sa valeur. C'est le même qui contribua plus tard à la prise de Barcelonne par les Français. Guillaume, las des grandeurs de ce monde, se retira dans le monastère de Gellone, situé aux environs de Lodève, qu'il avait lui-même fondé. Il y mourut dans les plus vifs sentiments de piété et mérita d'être rangé au nombre des saints. Ces diverses circonstances, au milieu d'un siècle très-porté à la religion, rendirent le nom de Guillaume très-populaire dans le midi de la France. Un auteur qui a écrit sa vie, et qui vivait environ deux cents ans après, nous apprend que de son temps on chantait, dans les églises et dans toutes les réunions un peu nombreuses, la gloire de Guillaume et ses

exploits contre les Sarrasins. Peu de temps après, lorsque les auteurs de romans de chevalerie se mirent à célébrer les grandes actions, les unes vraies, les autres fabuleuses, de Charlemagne et de ses paladins, ils n'oublièrent pas le comte de Toulouse. Il existe encore un poëme français, intitulé *Poëme de Guillaume au court nez*, dans lequel on représente les villes de Nîmes, d'Orange et d'Arles comme se trouvant au pouvoir des Sarrasins, et comme ayant dû leur délivrance au courage irrésistible de ce héros. D'un autre côté, une inscription latine, que l'on conservait avant la révolution dans l'abbaye de Montmajor, près d'Arles, supposait que Charlemagne fut obligé de venir en personne à Arles, pour aider à l'expulsion des barbares.

Ces divers récits n'ont pas le moindre fondement. On sait que les auteurs de poëmes chevaleresques n'ont jamais été très-scrupuleux sur la fidélité historique. A l'époque où les Sarrasins envahirent le Languedoc, Charlemagne se trouvait de l'autre côté du Rhin, et il ne put par conséquent se rendre en Provence. L'inscription de l'abbaye de Montmajor est fausse, et n'a pu avoir été fabriquée que longtemps après Charlemagne; car on y lit que ce grand prince voulut perpétuer le souvenir de l'expulsion des Sarrasins par la fondation de cette célèbre abbaye : or l'abbaye de Montmajor n'a été fondée que plus de cent cinquante ans après.

LE MIRIANI,

Ou histoire du roi Miri, conte géorgien, traduit en français
par M. BROSSET jeune.

(Suite ¹.)

SUITE DU CHAPITRE XVI.

Miri va dans le Maghrib pour épouser Nomi-Awthab.

Quand Zouloumat eut enlevé Zora, Nomi-Awthab était descendue au jardin où elle s'était mise à pleurer et à gémir. « Hélas! ce n'était pas assez de la perte de Zora, disait-elle; son malheur deviendra la source du mien. » Otarid, le vizir, en apprenant la disparition de sa fille chérie, se découvrit la tête, arracha son collier et vint tout en pleurs trouver le roi, qui partagea son affliction. Sur ces entrefaites, Nasib apporta la lettre de son maître. A la lecture de cette missive hautaine, Ilail entra en fureur, et maudissant Miri : « Non, je ne lui donnerai pas ma fille, » s'écria-t-il, et nous verrons ce qu'il me fera. » Alors Nasib, attachant l'os de baba-goul à son bras, se dirigea vers la forteresse où était Nomi-Awthab. En la voyant vêtue de noir, il fut profondément ému,

¹ Pour le commencement de cet article, voyez le Nouveau Journal asiatique, tome XVI, pages 438 et 559.

et dit : « Certes, il faut que Miri résiste pour elle à « ses chagrins et supporte le fardeau du trône. » Il entre et dépose sa lettre. La jeune fille aperçoit ce billet cacheté, le prend, l'ouvre : c'était l'écriture de Miri; elle fut suffoquée par ses sanglots. Reprenant ses sens, elle lit de nouveau sans pouvoir comprendre qui a apporté ce message. Puis réfléchissant : « Miri, se dit-elle, est fils d'une fée; une fée « lui aura servi de courrier. » Alors elle prend du papier, son écritoire et un calam, et raconte ses tourments à Miri, le rêve qu'elle a eu, les pleurs, les chagrins dont il est pour elle l'occasion, les entretiens dont il lui a fourni le sujet. La lettre scellée, elle la pose devant elle. Nasib la prend et s'en va. Il s'incline devant Miri en fléchissant le genou et lui remet la lettre de Nomi-Awthab, ainsi que la réponse du roi Ilail. Si cette réponse excita le courroux de Miri, la lettre de son amante lui fut à son tour fort agréable. Après avoir remercié Dieu, il jura de conserver Nomi-Awthab, et ordonna à Nasib de porter au roi des Francs son irrévocable résolution. « Puis-
« que décidément vos vœux sont pour cette prin-
« cesse, dit Nasib à son maître, nul ne pourra s'y
« opposer; soyez sans inquiétude. »

Aussitôt la trompette donna le signal, les deux armées se choquèrent durant trois jours et autant de nuits sans que la victoire se décidât pour l'une ou pour l'autre. Le troisième jour, les combattants épuisés ayant posé les armes pour prendre du repos : « Je vais, dit Nasib, m'informer des disposi-

« tions de nos ennemis, et je vous rendrai compte
« de mes observations. » Miri l'ayant approuvé,
Nasib partit, attacha l'os à son bras et pénétra dans
la tente de Sahib. Il la trouva merveilleusement
grande et belle, et vit le prince assis majestueuse-
ment sur un trône élevé comme une montagne, la
tête coiffée du turban, et entouré de ses vizirs et de
ses généraux. « Quelle armée incomparable que
« celle de l'Égypte! disaient-ils, quelle science mili-
« taire elle possède! Tous nos efforts n'ont pu l'en-
« tamer. — S'il me laissait Nomi-Awthab, reprit
« Sahib, je m'en irais tranquillement chez moi sans
« inquiéter ces gens-là; » et parlant à Zouloumat :
« Viens, scélérat, l'unique auteur de tout le mal; si
« tu n'eusses point enlevé Nomi-Awthab, elle ne
« serait point tombée entre leurs mains, ni moi dans
« cette fâcheuse situation. — Est-ce donc volontai-
« rement que je la leur ai livrée? dit Zouloumat en
« se levant. Parlez, et je vais la soustraire du milieu
« de l'armée égyptienne, et vous la ramener. — Si
« tu fais ce que tu dis, reprend Sahib, tant mieux;
« sinon redoute ma vengeance. »

A ces mots, Zouloumat se lève et marche vers le
camp des Égyptiens. Nasib sort lui-même sur ses
pas, l'atteint, et lui dit en langue des Francs : « Sahib
« m'envoie avec ordre de te prêter main-forte. Je
« sais où est la jeune fille; mais n'ayant pu d'abord
« l'enlever, j'en ai informé Sahib; qui me charge de
« te le dire et de t'accompagner. Comme tu es connu
« dans l'armée d'Égypte, m'a-t-il dit, tu ne seras

« point arrêté, et rien ne t'empêchera de réussir. Je
« pars, et viendrai te rejoindre avec la jeune fille;
« attends-moi ici. » Sur ce, Nasib va trouver Miri :
« Laissez-moi prendre, lui dit-il, le coffre aux ser-
« pents, et le porter à Zouloumat. » Cela fait, Zou-
loumat, au comble de l'allégresse, dit à Nasib :
« Tant que je vivrai, je serai reconnaissant d'un tel
« service; » puis, se chargeant du coffre, il s'en alla.
Arrivés à la tente de Sahib et le coffre déposé à
terre, Nasib sortit : pour eux, dans leur joie, ils
s'imaginent tenir la princesse. Sahib aperçoit Zou-
loumat et lui dit d'un air riant : « Comment as-tu
« fait pour réussir? — L'homme que vous m'avez en-
« voyé, dit Zouloumat, m'a servi de guide, et ses
« efforts n'ont pas été infructueux. — Quel homme
« t'ai-je envoyé? dit Sahib; qu'on l'amène. » Nasib
ne put être trouvé; mais le prince rempli de joie
donna à son confident une superbe robe d'honneur
et s'en alla gaiement faire bonne chère, non sans
ordonner à ses serviteurs de lui amener la princesse
sur le soir. Ceux-ci s'en vont ouvrir le coffre; mais
les serpents, affamés par un long jeûne, s'élancent
et attaquent tout ce qu'ils rencontrent : on eût dit
le dernier jour du monde. Nasib, de son côté, criait
du dehors : « Tout est perdu! au secours! l'armée
« d'Égypte nous attaque! Sahib est tué! » A ces cris,
les soldats s'agitent, c'est un désordre épouvantable,
on s'entre-tue sans savoir ce que l'on fait. Au point
du jour, il n'y avait plus d'armée des Francs; Sahib
la trouva réduite au tiers. et il en put à peine réunir

un millier d'hommes échappés à la tuerie générale. Nasib ayant apporté ces nouvelles à Miri, le roi rit beaucoup et combla Nasib de caresses; puis, se mettant à la poursuite de son rival, il l'atteignit, le tua et massacra les soldats jusqu'au dernier, sans qu'il en restât un seul pour porter la nouvelle de ce désastre. Quant aux troupes égyptiennes, rassasiées de vengeance, elles firent un si riche butin; qu'on ne peut en dire la valeur, et que chacun pouvait à peine traîner son fardeau. Tandis que des courriers allaient annoncer en Égypte ces heureux succès, l'armée procéda à son embarquement.

Ilail entra dans une telle colère en apprenant la mort de Sahib et le départ des Égyptiens, qu'il en perdait l'esprit; mais la reine Khourchid et Nomi-Awthab s'embrassèrent tendrement et augurèrent mieux de l'avenir. Pour Miri, laissant le roi à ses transports, il écrivit une lettre à Nomi-Awthab et la remit à Nasib. Celui-ci, protégé par son talisman, pénétra dans le harem de la reine et se mit à chercher Nomi-Awthab. Il la trouva dans le jardin, assise au pied d'un arbre et pleurant sur Miri et sur Zora. Il arrive et place la lettre sous ses yeux; la prendre, la lire, sourire de bonheur, y faire une réponse, ce fut pour la princesse l'affaire d'un moment. Nasib, toujours près d'elle, prit cette réponse, la porta sur-le-champ au roi Miri, qui ne l'eut pas plus tôt parcourue que ses yeux versèrent une pluie de perles.

La fille que Moukhthal, ce fils de Boulghamoun-Dew, avait enlevée à Zouloumat, était Zora; il la

voulait pour lui et lui promettait le mariage. Zora résistait : « Non, disait-elle, je ne consens point à être ton épouse; si tu forcés ma main, je te maudrai tant que tu n'auras point l'aveu de mon père..... » En vain la suppliait-il, lui offrait-il les plus riches présents, Zora se refusait à ses desirs, tous ses efforts étaient impuissants. Moukhthal-Dew, outré de fureur, prit le parti de la tuer; mais bientôt se ravisant, au lieu de la faire mourir, il résolut de la garder à vue et d'écrire à son père : « S'il consent, tout est dit; sinon je reviendrai à mon projet, » pensait-il.

Il précipita au fond d'un cachot la malheureuse Zora toute baignée de larmes, et écrivit en ces termes au vizir Otarid : « Accorde-moi la main de ta fille, ou je lui donnerai la mort. » Le dew porteur de ce message le déposa doucement près d'Otarid endormi. A son réveil, le vizir, ayant lu la lettre qui contenait les nouvelles de sa fille, éprouva un saisissement profond et vint en pleurant trouver le roi. « Sire, lui dit-il, si vous ne venez point à mon secours, Boulghamoun-Dew aura ma fille; et si vous ne la lui ôtez pas, je m'arracherai l'âme sous vos yeux. — Que faire? dit le roi bien affligé. Nul ne peut résister à Boulghamoun-Dew; il faudrait, pour lui tenir tête, l'alliance¹ de cent mille souverains. D'un autre côté, Miri me menace, il a tué Sahib et il va fondre sur mes états. Quo puis-je faire

¹ Le mot souligné indique un mot géorgien traduit par conjecture, parce qu'il manque au lexique de Soulkban.

« pour toi? — Prince, ajouta Otarid, sans doute un
 « ennemi doit inspirer des craintes, mais l'adresse
 « supplée à tout. Au lieu de traiter hostilement le
 « roi d'Égypte, imposez-lui pour condition de vous
 « ramener ma fille. S'il tue Boulghamoun-Djadou,
 « nous sommes délivrés d'un adversaire puissant; si
 « au contraire le dew donne la mort à l'Égyptien,
 « nous n'en serons que plus forts : tout bien consi-
 « déré, ayons-le pour ami. » Le roi Ilail, ayant fort
 approuvé ce conseil, dicta une lettre à un secré-
 taire, à l'adresse de Miri. Après les compliments et
 les paroles d'amitié, il lui disait : « Boulghamoun-
 « Djadou a enlevé une fille de notre harem. Reviens
 « sur tes pas si cela t'est possible; tue-le, prends la
 « citadelle, et quand tu nous auras rendu cette fille,
 « tes vœux seront accomplis. » La lettre, avec de
 riches présents, fut aussitôt envoyée à Miri, qui la
 lut et fut tout consterné. Informés du message et
 des volontés d'Ilail, Mouchthar et Nikakhtar dirent
 à Miri : « Ne vous affligez pas : si le ciel permet que
 « les choses en viennent à ce point, tout nous est
 « facile avec son secours. Partons; vainqueurs de
 « Djadou dans une bataille, nous marcherons de
 « nouveau à l'accomplissement de vos désirs. »

Miri ordonna donc à ses troupes de se préparer
 à le suivre dans de nouveaux combats¹. Puis il

¹ Pour donner une idée de la manière dont j'ai cru devoir parfois remplacer le style direct, qui revient continuellement dans ce conte, je vais traduire ici littéralement ce passage. Miri ayant reçu la lettre d'Ilail fut très-affligé. Il dit à Mouchthar et à Nikakhtar : « C'est le

écrivit à Nomi-Awthab : « J'entreprends une expédition contre Boulghamoun-Djadou, qui retarde pour moi le plaisir de vous voir : mais, au nom de Dieu, ne craignez rien pour ma personne; je ne cours aucun risque. » Ce peu de mots affligea Nomi-Awthab; la pensée seule que Miri allait délivrer Zora soulageait un peu le chagrin que lui causait son éloignement. Elle demanda l'écrivoire et le calam, et répondit au prince par un billet qu'elle plaça devant elle. Nasib le prit et le porta à son maître. Miri, en le lisant, versa quelques larmes et partit.

Lorsqu'il fut arrivé au voisinage des états de Boulghamoun-Djadou, on annonça au dew Moukhthal que les troupes du roi Ilail venaient l'attaquer. Moukhthal se hâta d'en informer son père. « Quel est le téméraire, dit Boulghamoun en riant, à qui la vie pèse au point de vouloir me combattre? » Puis, au moyen de la magie, il remplit tellement l'atmosphère de neige et de frimas autour de l'armée égyptienne, que chevaux et cavaliers étaient exterminés par le froid. Miri, qui s'aperçut que cette neige et cette glace étaient des inventions de Djadou, adressa sa prière à Aramia et recommanda à ses

« roi Ilail qui m'écrit; qu'en dites-vous? » Puis la réponse des deux ministres de Miri. . . . Ensuite Miri dit à ses troupes : « Préparez-vous, je vais faire la guerre, » etc. Il m'a semblé que ces phrases étaient trop courtes, et que du retour fréquent de ces sortes de monologues et dialogues il résulterait en français un effet désagréable, le même que l'on éprouve en lisant des versions littérales de la Bible.

troupes de prier comme lui. Dieu permit alors que le charme se dissipât, et la joie reparut dans l'armée avec les rayons du soleil. De là Miri et ses troupes marchèrent à la citadelle, défendue d'un côté par la mer et de l'autre par un fossé prodigieux. Ils ne cessèrent toute la nuit d'invoquer Aramia. Au point du jour, Boulghamoun sortit avec ses troupes, et tout à coup, par un charme nouveau, des serpents monstrueux, plus nombreux que des gouttes de pluie, s'élançèrent du sein des ondes. Leurs yeux, leurs naseaux, leurs gueules vomissaient des flammes. Après que la protection d'Aramia les eut fait évanouir aussi à l'approche des Égyptiens vers le fossé, Boulghamoun, voyant l'impuissance de ses prestiges, s'écria devant ses guerriers : « Vit-on jamais de pareils « enfants d'Adam ? Quelle est cette race qui met en « défaut tout mon art ? » Témoin du découragement de son père : « Point de tristesse, lui dit Moukhthal ; si ta magie fut vaine pour leur nuire, il nous « reste le glaive et la guerre. » Boulghamoun avait un gros tambour construit par Scandar-Zelghou¹, dont le bruit portait la crainte dans les cœurs à une distance de mille milles. Les sons qu'il rendit, cette nuit même, en signe des combats du lendemain, ébranlèrent le courage des soldats d'Égypte ; mais, en priant Dieu et invoquant Aramia, ils sentirent renaître leur confiance.

A l'aurore, Moukhthal sortit de ses remparts à la

¹ Alexandre-le-Bicorne, qualification donnée à Alexandre-le-Grand par les Asiatiques, et que tous les orientalistes connaissent.

tête de ses farouches légions et les rangea en bataille. Seul au premier rang, il défia Miri et l'appela à haute voix : « Fils d'Adam, comme ta religion ne
« te permet pas de faire massacrer tant d'hommes,
« viens te mesurer avec moi. Vainqueur, je garderai
« ma conquête; vaincu, je te la cède. » A ces mots, Miri encourage les Égyptiens. « Soyez sans crainte,
« Dieu est mon protecteur. Aramia saura bien me
« défendre. » Puis il mit ses troupes en bataille et s'avança au milieu de la plaine avec son arc et ses flèches. Le dew était là, debout comme une montagne, armé d'une massue monstrueuse comme lui, soufflant le feu par la bouche : on eût dit l'enfer en personne. Miri, ajustant son arc, fit sa prière à Aramia et marcha contre l'ennemi. Cet ennemi, c'était Moukhthal, Moukhthal terrible à voir ! Quand le dew aperçut Miri, il fit quelques pas en avant, brandissant sa massue. Miri s'élance de son coursier. A peine a-t-il bondi sur l'arène, que la massue du dew atteint l'animal et l'étend privé de vie. C'en était fait du roi sans son agilité. Les soldats de Miri, qui ont vu son cheval terrassé, le croient mort lui-même, et commencent à pousser des cris plaintifs. Mais le roi bande son arc, et d'une main sûre atteint et traverse le flanc de Moukhthal. Le dew rugit, frappé mortellement, et Miri qui survient le fend en deux avec son cimeterre, tandis que les Égyptiens, témoins de l'horrible trépas du dew, remercient le ciel et félicitent leur roi de sa victoire; les soldats se séparent et vont apprendre à Boulgha-

moun-Djadou le sort de son fils. Ce père infortuné gémit amèrement, arrache son collier, couvre sa tête de cendres, et dans sa douleur oublie tout le reste.

« Va, dit alors Miri à Nasib, cherche où ils ont
« mis Zora; que Boulghamoun ne décharge pas sur
« elle sa colère; du reste examine bien toutes leurs
« démarches, et si par hasard ils ne l'emmèneraient
« point à la dérobee. » Son talisman au bras, Nasib
pénétra dans la citadelle, dont il vit que la porte
était toute de marbre. En la parcourant en tous sens,
il aperçut un trône, et au-dessus un appartement
rempli de deus qui pleuraient Moukhthal. « Demain,
« dit Boulghamoun-Djadou à Chamgoun sa fille,
« demain je pars; et pour prix du sang de mon fils,
« je couperai les têtes de tous les mortels que je
« rencontrerai. — Mon père, dit Chamgoun, ces
« hommes-là ne ressemblent pas aux autres; les en-
« chantements n'ont pas de prise sur eux. Ils n'ont
« point épargné Moukhthal, ils l'arracheront égale-
« ment la vie quand tu seras hors de ces murs. Que
« ferai-je ensuite? Nous n'aurons plus de chef. —
« Sois sans inquiétude, ma fille, dit Boulghamoun,
« ils ne me tueront pas, parce que mon âme est dans
« le corps d'un poisson noir. Tant que ce poisson
« vivra dans un certain lac où il se trouve, mes
« jours seront en sûreté. Demain mourra la jeune
« fille qui fut l'occasion des malheurs de Moukh-
« thal. » Nasib étant parti raconta à son maître tout
ce qu'il avait entendu. Pour Miri, avec son armée.

il se dirigea vers le lac désigné par le dew et chargea des pêcheurs d'en tirer tout le poisson. Miri, après une exacte recherche, reconnut la bête qui renfermait l'âme de son ennemi, et ordonna de la prendre. « Je veux la conserver, dit-il, dans un bassin jusqu'à l'arrivée de Boulghamoun. » Cependant celui-ci arrivait avec ses soldats. Miri aussitôt tire le poisson du bassin et le jette avec force contre terre. Pendant son agonie, Boulghamoun éprouvait chacune de ses défaillances; et lorsque Miri, d'un robuste coup de fouet, l'eut achevé, Boulghamoun rendit le dernier soupir. Aussitôt qu'on le vit mort, les Égyptiens, s'animant par des cris confus, chargèrent son armée, la taillèrent en pièces et mirent en déroute tout ce qui échappa au glaive. La citadelle fut forcée, et d'immenses richesses furent la proie du soldat; mais l'or et l'argent furent mis en un monceau par ordre de Miri. Ensuite on s'occupa de chercher Zora.

Après six jours d'infructueuses explorations, Miri, désespéré, pensait que Boulghamoun l'avait immolée à sa rage¹. Pour Nikakhtar, en parcourant les appartements, il aperçut une énorme pierre², qui lui parut

¹ Une aventure toute pareille est racontée, presque dans les mêmes termes, dans les Aventures de Kâmrûp. C'est le div protecteur de Mitarchand qui écarte la pierre du païs sec où il est enfermé avec Kâmrûp et ses compagnons, et les aide à sortir de leur cachot. Kâmrûp, page 121 seqq.

² Ici, et dans tout cet alinéa, l'auteur géorgien nomme Nikakhtar au lieu de Nasib. Ce qui précède et la suite du récit ferait penser qu'un changement de noms est nécessaire, si le mariage de Zora

être un charme. Quelle serait en effet sa destination? Il l'ébranle et entend des cris plaintifs. Il approche, attache le bout d'une corde à sa ceinture et l'autre extrémité à la pierre, et pénètre dans le souterrain. Il y voit une jeune fille merveilleusement belle, enchaînée par un lien de soie, luttant contre la mort et baignée de larmes. « C'est sans doute Zora, » se dit-il. Il entre, brise son lien et lui dit : « Rassure-toi, le ciel t'envoie un libérateur. » Et la beauté de la jeune fille l'avait tellement mis hors de lui-même qu'il ne savait pas ce qu'il faisait. Zora elle-même éprouva pour Nikakhtar la plus vive affection; et tous deux, dans l'ivresse du bonheur, perdirent le sentiment; puis, revenant à eux, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se couvrirent de baisers, se prodiguèrent les expressions de la tendresse.

L'ayant tirée de là et déposée sur un lit, il alla trouver Miri et lui raconta comment il avait réussi dans ses perquisitions. « Puisque c'est pour elle, » ajouta-t-il, que nous avons entrepris cette périlleuse aventure, béni soit le ciel qui nous permet de rendre Zora à son protecteur naturel ! » Ensuite il lui fit porter un vêtement d'étoffe d'or; et, comme le harem n'était pas éloigné, il l'y fit conduire avec toute sorte d'honneur, sous sa propre garde. Quand Zora aperçut Miri, elle se prosterna jusqu'à terre

avec Nikakhtar, qui se voit à la fin du livre, chapitre XXIII, ne montrait que c'est ici une combinaison destinée à préparer cette partie du dénouement.

et lui baisa les pieds, en le félicitant de sa glorieuse victoire. « C'est donc lui qui m'a tiré de ce cachot infect, des mains de ce dew prêt à me dévorer ! » dit-elle avec l'effusion de la reconnaissance. Toi seul, après Dieu, as pu opérer ma délivrance. » Miri, se levant, la plaça dans un coffre, et chargea Nasib de la remettre au roi Ilail. Il annonçait en même temps ses succès à ce prince, et il partit sur les pas du messenger.

Aussitôt après le départ de Miri, Chamgoun entra dans la citadelle avec ses gens; et, la voyant tout en ruines et ses trésors pillés, elle se frappa la tête et se prit à verser des larmes. « Oui, s'écria-t-elle, je vengerai la mort de mon père et de mon frère. » Elle prend les traits de Nomi-Awthab, rassemble tous ses deus et marche sur les pas de Miri. Un dew, à qui elle donne le costume d'un eunuque, envoie prévenir le roi qu'il aurait à lui parler et qu'il sollicite la permission de le voir. « Qu'on l'amène, » dit Miri. Le dew se présente. « Je suis, dit-il, l'eunuque attaché à Nomi-Awthab, qui m'a chargé de vous dire qu'instruite de vos succès et impatiente de vous voir, elle s'est dérobée avec ses suivantes du palais de son père; qu'elle vous attend au rivage, et mourra si vous ne venez. » Non moins affligé que surpris, Miri ne sait à quoi se résoudre. « Je pars, » dit-il à l'eunuque. » Et il dépêche un exprès à Nasib et à Zora pour les inviter à rebrousser chemin, parce que des événements imprévus le retiennent. Ceux-ci reviennent sur leurs pas sans différer. Tandis

qu'ils sont en marche, l'eunuque reparait : « Pour-
« quoi différer mon bonheur ? dit-il de la part de sa
« maîtresse. Après avoir sacrifié ma réputation,
« méritais-je que tu refusasses de me voir ? » Miri se
mit en route et la fille du dew marcha à sa ren-
contre.

Ils s'asseyent; mais Miri est triste et mécontent.
« Tu ne m'aimes plus, dit-elle; tu me hais, je le vois
« bien. Après que tu as tant souffert pour moi,
« quand je me présente à ta porte, tu n'offres point
« au ciel les vives actions de grâce d'une juste re-
« connaissance. — Trop longtemps malheureux, je
« n'espérais pas, dit-il, un si prompt dénouement. »
La fille du dew se leva et sortit. Cependant Nasib
et Zora arrivèrent. « Non, dit le roi à Nasib, à Ni-
« kakhtar et à Mouchthar, je ne puis croire que ce
« soit Nomi-Awthab : ni son aspect, ni sa démarche
« ne me plaisent. Tâchez de percer ce mystère. —
« Sire, répondit Nasib, j'en rendrai bon compte à
« votre majesté. »

Invisible avec son talisman, Nasib pénétra dans le
lieu où était Chamgoun, et l'entendit qui disait :
« Faut-il que toutes mes ruses soient impuissantes et
« que je n'aie pas tué cet homme, le premier des
« mortels qui soit sorti de mes pièges après y être
« tombé ! Imprudent ! Fallait-il épargner ses jours ?
« Non, je l'immolerai cette nuit. » Muni de ces infor-
mations, Nasib vint rejoindre Miri. « C'était la fille
« de Djadou; lui dit-il; elle se reproche de ne vous
« avoir pas massacré. » Miri ordonna à ses troupes

de partir sur-le-champ et de la lui amener de force avec tout son cortège.

Quand elle vit les Égyptiens et qu'elle sentit l'atteinte de leurs bras, « Qui êtes-vous ? » s'écria-t-elle ; « depuis quand vit-on l'esclave traîner de force une amante vers son bien-aimé ? — Scélérate, abominable enchanteresse, répondit Nasib, c'est toi qui méditais notre perte. » Et il la poussa violemment vers le roi. Celui-ci ayant adressé sa prière à Aramia, les deus reprirent leurs figures infernales, si horribles à voir qu'on ne pouvait fixer sur eux ses regards. « Qu'ils meurent ! » dit Miri, et son ordre fut exécuté. Cette dangereuse aventure terminée non moins heureusement que les précédents combats, ils remercièrent le ciel de sa protection. Zora, dans son coffre, Nasib et l'armée entière, se dirigèrent vers les états du roi Haïl.

Ce fut une grande joie pour ce prince d'apprendre l'arrivée de Zora. « Dieu seul, dit Otarid à Haïl, Dieu seul peut récompenser le libérateur de ma fille : « pour moi, j'avoue mon impuissance ; fussé-je roi, « je l'avouerais encore. Celui qui a tué Boulgha-
« moun-Djadou et son fils Moukhthal, et qui m'a
« ramené ma fille, est vraiment un envoyé du ciel,
« supérieur à nous, faibles humains. » Haïl, parfaitement d'accord sur ce sujet avec son vizir, ayant choisi dans ses trésors tout ce qu'il y avait de plus précieux bijoux, chargea Otarid de les offrir à Miri, en signe de gratitude, et les généraux, en tête de leurs troupes, vinrent l'inviter à entrer dans la ville.

Otarid et les généraux trouvèrent Miri dans une tente, la plus belle qu'ait jamais possédée un souverain. Leur arrivée et la vue des présents lui causèrent une vive joie. Lui-même distribua des robes d'honneur et de nombreuses gratifications à tous et à chacun; après quoi il prit la route de la capitale d'Ilaïl.

CHAPITRE XVII.

Après avoir triomphé de Boulghamoun-Djadou, Miri arrive dans le Maghrib.

Lorsque Miri entra dans la ville, les habitants se portèrent à sa rencontre, saluèrent de leurs acclamations le vainqueur des deus et le couvrirent d'or et de bijoux; à l'éclat de mille lumières, la ville semblait un vrai paradis. Miri marchait au milieu de cette pompe. Le roi Ilaïl vint au-devant de lui, le pressa tendrement sur son sein en le félicitant de ses triomphes, et posa sur sa tête un riche diadème. Les fêtes et les banquets se succédèrent sans interruption; le trésor fut ouvert, et d'abondantes largesses comblèrent outre mesure les vœux de l'armée. Les divertissements, les parties de chasse, tant de plaisirs enchaînés l'un à l'autre, ne calmèrent pas l'affliction causée à Miri par l'absence de Nomi-Awthab. Plus les scènes joyeuses se multipliaient pour lui, plus sa peine augmentait. Il se lève et dit à Nasib : « Penses-tu que je prenne une part bien vive à tous ces amusements? Non, cela m'est impossible. Va

« et rapporte-moi des nouvelles de Nomi-Awthab. »
« Éloigné que je suis de toi, écrivait-il à son
« amante, mes yeux éprouvent encore l'influence
« puissante de tes charmes, et l'éclat de ta beauté
« blesse mon cœur. Quoi qu'il doive m'en coûter, je
« ne puis tenir contre une si longue absence. Ton
« amour était déjà pour moi une source de tour-
« ments : c'était trop peu sans doute; on m'a lancé
« contre les dewes et les enchanteurs; mais la vo-
« lonté du ciel n'était pas que je succombasse. Main-
« tenant, si tu me refuses une prompte réponse,
« la vie n'a plus pour moi de bonheur. Jusqu'à
« quand devrai-je être privé de te voir? Il vaudrait
« mieux, pour moi, périr au fond des abîmes de la
« mer. » Ayant écrit et remis la lettre à Nasib, il le
conjura de hâter son retour. Nasib partit, et, son
talisman au bras, il arriva près de la princesse.

Il entre; il voit Nomi-Awthab et Zora qui se pro-
diguent les plus tendres caresses et se racontent les
pénibles aventures de leur séparation. « Chamgoun,
« disait Zora, trompa quelque temps Miri par un
« coup de son art, en empruntant tes traits. » A ces
mots, un feu secret s'alluma dans le cœur de Nomi-
Awthab, elle se plaignit si amèrement que Zora se
repentit des paroles qu'elle avait proférées. « Non,
« disait Nomi, puisqu'il est si facile à tromper, je
« ne veux plus de cet homme. Quelle ressemblance
« y a-t-il entre Chamgoun et moi? Pourquoi suis-je
« ici? Puisque sa tête est si faible, qu'il reste éloigné
« de moi! » Tout étourdi de cet emportement de la

princesse, Nasib n'en présenta pas moins son message. Nomi-Awthab voit la lettre, et ses mains se contractent; mais Zora, suppliante, embrasse ses genoux. « Il devina l'artifice, dit-elle, et se hâta de la faire périr. Si Miri fût tombé entre ses mains, quand nous l'aurait-elle rendu vivant? Par le soleil qui nous éclaire! si vous ne lisez pas cet écrit, je me donnerai la mort. » Après en avoir pris lecture, Nomi demanda l'écritoire et le calame, et, tandis que Zora tenait ses genoux embrassés, elle traça cette réponse : « Lion dominateur de mon âme, Miri, roi décoré du diadème, on m'instruit qu'il t'arrive de prendre pour mes traits ceux d'une magicienne; pourtant ma mère ne m'a pas faite capable de tromper un homme. Peux-tu à ce point te jouer du roi mon père, et, après tant d'efforts pour moi, me mettre en regard de ces deus maudits? En me racontant tes aventures, Zora m'a fait de toi tant d'éloges, que mon amour s'en est augmenté à un point extrême. Ce qu'elle m'a dit de la magicienne m'avait si fort abattue que je ne voulais point t'écrire, mais j'ai cédé à ses instances. » La lettre terminée, elle la mit devant elle; Nasib la prit et la porta à son maître.

En la lisant, Miri versa des pleurs, parce qu'il pensait au chagrin de la princesse. « Quel infantil-lage, vraiment, dit-il à son confident Nasib, qu'elle ait pu me croire capable d'adresser mes vœux à une autre qu'elle! C'en est trop, il faut mettre fin à un pareil supplice. Emmène-moi, que je puisse

« la voir; je ne veux plus désormais l'entretenir par
« lettres. Si je puis être admis en sa présence, j'ai
« le doux espoir de regagner son cœur et d'adoucir
« sa colère. »

La nuit étant venue, ils partent secrètement et se rendent au bas des remparts; là ils attachent un câble à la tour, lancent l'autre bout par-dessus le mur et l'escaladent. Arrivés à l'appartement de Nomi-Awthab, Miri, le talisman à son bras, se fait suivre de Nasib. Assise sur un trône, la princesse mariait au luth de Zora la touchante mélodie d'une voix ravissante. A la vue de la jeune fille, Miri tomba privé de sentiment. La princesse, entendant du bruit, poussa un cri de frayeur qui retentit dans tout le palais. Zora, étonnée, frappe des mains¹, jette sa guitare, accourt près de son amie. « Par le soleil qui
« vous éclaire²! dit-elle, Miri nous entend. » Elle-même s'élance vers le seuil; Miri restait invisible, elle n'y trouve que Nasib. « Que faites-vous là? dit-elle. On a entendu une voix semblable à celle de
« Miri, et il n'y est point. — Impatient de voir Nomi-Awthab, répondit Nasib, l'infortuné est venu avec
« moi en ces lieux. Il vous aperçut, il entendit vos
« chants, et, trop faible pour un pareil spectacle, il
« tomba à la renverse en poussant un cri. C'est en
« vain que je le cherche, je pense qu'il est évanoui. » Zora étant venue raconter à la princesse l'aventure

¹ C'est la manière d'appeler les domestiques en Géorgie; à cet effet, on frappe deux ou trois fois les mains l'une contre l'autre.

² Traduction littérale de cette exclamation : par ton soleil !

de Nasib et de son maître, elle en éprouva une joie si sensible, qu'elle aurait voulu pour beaucoup épargner à Miri un pareil moment d'angoisse. Quand le prince revint à lui, elle se sentit couverte de confusion; puis d'un air badin et presque satisfait : « Qu'est ceci? dit-elle; des étrangers pénètrent dans « ma demeure sans y être annoncés! Pense-t-on être « avec Sarasca¹ ou chez Chabrang? Mon auguste « père et la reine étaient les seuls qui jusqu'à ce « jour eussent paru dans ma maison; mais puisqu'on « la regarde comme un caravanseraï où le vulgaire « entre et sort incognito, je ne daigne plus l'habiter. » Elle se levait pour aller trouver sa mère; si Zora, l'arrêtant par sa robe et embrassant ses genoux, ne lui eût dit : « C'est un grand souverain, le fils « d'un puissant empereur, qui pour vous voir a souffert mille tourments; montrez-vous à lui quelque « temps sur votre trône, afin que cette vue lui fasse « oublier ses malheurs. »

Pour lui complaire, elle s'assit au moment où Miri s'en allait. Miri, entendant Awthab, sentit son cœur palpiter si violemment qu'il dit à Nasib : « Partons, je n'aurai jamais la force d'entendre sa « voix sans que mon cœur tombe défaillance. » Awthab, ne perdait pas un seul mot de la conversation : « Va, dit-elle à Zora, l'empêcher de partir, et, « par tes caresses, fais en sorte qu'il revienne. »

¹ L'auteur géorgien oublie que le lecteur seul est instruit de l'aventure de Miri avec Sarasca, ci-dessus racontée, t. XVI, p. 56, et suiv. Nomi-Awthab devait certainement l'ignorer.

Zora sortit et salua le prince. Miri lui rendit le salut. Pour elle, s'inclinant humblement jusqu'à terre devant la majesté royale, « Vous êtes fatigué, dit-elle, venez contempler un moment la fille de mon maître. »

Comme Miri revenait sur ses pas, elle en informa la princesse et l'engagea à venir le retenir sur le seuil avec toute sorte d'égards. Awthab se leva et alla, d'une démarche noble et gracieuse, jusqu'à la porte de sa chambre. Après s'être donné le salut de paix, leurs mains se joignirent. Assis chacun sur un trône, ils semblaient deux soleils éclairant le monde; seulement Miri n'osait fixer ses regards sur la beauté éblouissante de la princesse. C'étaient vraiment deux cœurs assortis l'un à l'autre. Suspendu aux lèvres vermeilles de son amante, et les savourant avec délices, Miri disait : « Mille siècles de douleur sont « peu de chose pour un moment de pareille félicité. » La nuit entière se passa de la sorte. Quand ils s'évanouissaient, victimes heureuses de leur mutuel amour, l'eau de rose versée sur eux par Zora les rappelait à la vie. Enfin au point du jour, quand il fallut se séparer, Miri et la princesse ne savaient plus ce qu'ils faisaient, où ils étaient.

Miri envoya au roi Ilail son vizir Nikakhtar¹ et Nasib avec ce message : « Que m'as-tu promis? Si

¹ L'auteur géorgien dit : « Miri envoya le vizir Otarid, son propre vizir, et Nasib, » etc. Il me semble que Miri n'avait point d'ordres à donner à Otarid, vizir d'Ilail, et qu'il pouvait tout au plus lui adresser un message, mais non l'en charger.

« tu voulais des preuves d'amitié, ton ennemi mort
« sous mes coups, les dews exterminés, tes états dé-
« livrés de toute inquiétude, voilà mes preuves; je
« suis disposé encore à me dévouer à l'exécution de
« tes ordres. Songe que j'ai quitté mon royaume, et
« fais-moi savoir tes intentions. » Les ambassadeurs
ayant exposé leur message au roi, Ilail fut très-em-
barrassé et répondit qu'il consulterait ses vizirs, et
leur ferait connaître le soir même sa décision. Ins-
truites de cet événement, Khourchid et sa fille vin-
rent le trouver. « Que faire, leur dit-il? Miri m'a
« envoyé un message (et il le leur expliqua en en-
« tier); je ne puis lui refuser la main de ma fille,
« mais je rougis devant mon peuple de l'accorder à
« un souverain acheté à prix d'argent. D'autre part,
« si je rebute ses vœux, une telle démarche ne serait
« pas sans péril à l'égard d'un puissant ennemi qui
« peut ravager mes états. — Je me suis engagée inté-
« rieurement à n'avoir pas d'autre gendre que Miri,
« dit Khourchid, et je ne puis souhaiter pour ma
« fille un meilleur époux. C'est une promesse que
« j'ai faite au Seigneur, de ne donner ma Nomi qu'à
« celui qui aurait vaincu Boulghamoun-Djadou.
« Celui-ci a eu le bonheur de vaincre, tout est dit;
« voilà le gendre que je demandais au ciel, lui, ou
« pas d'autre. » Les vizirs dirent ensuite : « Les choses
« qu'a faites Miri, il n'est pas au pouvoir d'un prince
« sans mérite de les accomplir. » Tout satisfait qu'il
fût de cette réponse, Ilail hésitait encore. Présent à
cette scène, quoique invisible, Nasib entendit tout

et se hâta d'en informer Miri. Ce prince pensa qu'il était temps d'envoyer la lettre d'Aramia pour le roi Ilail; et la lui fit porter. Le roi n'eut pas plus tôt vu l'écriture d'Aramia et lu sa dépêche, qu'il n'eut plus désormais aucun doute sur la descendance royale de Miri.

CHAPITRE XVIII.

Miri épouse Nomi-Awthab, au pays de Maghrib.

Le roi Ilail ordonna que les grands de son empire vinssent prendre part à la fête, « parce que, » disait l'ordonnance, je n'ai qu'une fille, et que je « célèbre ses noces avant qu'elle aille en terres lointaines. » Les étrangers arrivèrent en foule, des divertissements furent préparés, et la ville semblait tout en feu par l'éclat des illuminations; on n'y voyait pas un seul malheureux. Après les fêtes et les plaisirs de cette solennité qui durèrent un mois, et qui produisirent une allégresse générale dans tous les rangs du peuple, on s'occupa de former la dot de la princesse, et de réunir tout ce qui lui était donné. C'étaient deux mille chameaux, des pierreries, des perles, diverses étoffes de soie, toutes les choses à son usage, deux mille esclaves des deux sexes, des chevaux et autres objets; qui en sait le nombre? La reine Khourchid accompagnait elle-même son enfant chérie, et le vizir Otariid suivit jusqu'à la côte sa Zora, l'inséparable amie de la princesse. Leur cortège était magnifique.

Arrivé près de la mer, Miri étant à se divertir sur le soir, un cerf se montre, il le poursuit. Attiré par l'animal au milieu des rochers, la nuit le surprend et le force à rester où il est, se proposant de dépister son cerf le lendemain : Nasib et Nikakhtar étaient avec lui. Au point du jour ils reconnurent qu'ils étaient sur une grande montagne. Or cette montagne appartenait au roi Milatan, qui en avait fait son jardin; prince tellement impie qu'il se vantait d'être un dieu et ne reconnaissait rien au-dessus de lui. Woudjna, son général, était un homme d'une force extraordinaire. Entre Ilail et Milatan il régnait une haine mortelle, parce que Ilail¹ s'était de vive force composé un royaume aux dépens des provinces de son ennemi. Depuis lors, ils ne cessaient d'exercer l'un sur l'autre de sanglantes représailles.

Woudjna, son général, qui, chaque soir, rôdait sur les flancs de la montagne pour surprendre et piller quelque voyageur, découvrit cette nuit même Miri et ses compagnons. Il approche, « Qui êtes-vous? d'où venez-vous? où allez-vous? » dit-il au roi. L'aspect du géant le plus extraordinaire qu'ils eussent jamais rencontré leur inspira une frayeur, un étonnement difficiles à peindre. Ne sachant point avoir affaire à un homme créancier de sang envers son beau-père, « Nous venons du pays d'Ilail, » dit Miri. A ces mots, Woudjna les enchaîna tous trois sans la moindre

¹ Ceci contredit l'assertion d'Aramia, chap. VIII, t. XVI, p. 470, en ce que c'était lui qui avait cédé ses états à Ilail.

difficulté et les conduisit à son maître, qui les traita d'espions d'Ilaïl. Miri eut beau dire qu'ils allaient du Maghrib en Égypte, qu'ils avaient fait fausse route et étaient tombés en ces lieux sans savoir comment; Milatan les remit à son général, en lui recommandant de les tenir aux fers jusqu'à ce qu'il se fût instruit de la vérité du fait. Woudjna les conduisit dans un grand souterrain qu'il possédait dans les montagnes, et les y enferma sous une pierre énorme. Miri ne faisait que pleurer; mais Nasib et Nikakhtar soutenaient son courage en lui parlant de la bonté divine. Cependant quelques jours s'étaient écoulés, durant lesquels les gens de Miri s'étaient occupés de chercher leur roi : recherches infructueuses. Conduits par Mouchthar, voilà qu'un jour ils vont donner en plein au milieu d'une troupe nombreuse. « Qui sont ces soldats ? » demandent-ils. « Ceux du roi Abrou, leur dit-on. Miri ayant tué son fils Sahib, le roi va demander à l'Égypte vengeance de son sang. » Stupéfaits, éperdus, ils allèrent en toute hâte annoncer à Nomi-Awthab la disparition de Miri, de Nikakhtar et de Nasib, et pour comble, l'arrivée et les sinistres projets du roi des Francs.

A cette nouvelle, Nomi-Awthab découvre sa tête, s'arrache les cheveux, déchire son collier, ensanglante son sein plus blanc que l'albâtre, et d'une voix touchante s'écrie en gémissant : « Mon bien-aimé, quel lieu est ta prison ? A quels ennemis laisses-tu ton Awthab, ta difficile conquête ? Non, personne autre que toi ne me possédera. Je suc-

« combe à l'excès de mes douleurs. » Puis elle soupirait et se frappait de nouveau la poitrine. Zora se désespérait, pensant à Nikakhtar; l'armée entière était en proie à la crainte et à l'affliction. « Ne perds pas le temps à pleurer, leur dit la reine Khourchid, ce serait une grande faute, quand l'ennemi est à notre porte; allons, retournons dans notre pays, et de là commençons nos recherches. Mon époux est un grand souverain à qui rien n'est caché, Dieu prendra pitié de nous. »

Cependant un soldat vient dire au roi Abrou : « Quelques hommes portant la livrée de Miri sont venus savoir des nouvelles de notre armée et sont partis ensuite. — Courez après, et qu'on les arrête, » dit le roi. Informé que l'armée d'Égypte battait en retraite vers les états d'Ilail, Abrou se mit à sa poursuite et l'atteignit, l'extermina complètement et s'empara de la reine Khourchid, de sa fille, de Zora et de Mouchthar. Il voulait d'abord les faire périr, mais ses vizirs lui conseillèrent d'épargner leurs jours jusqu'à ce qu'on eût trouvé Miri. Dépouillé de ses insignes, Mouchthar fut lié sur le dos d'un chameau, et les femmes emmenées également enchaînées. N'ayant pu trouver Miri, le roi des Francs retourna dans ses états.

CHAPITRE XIX.

Miri, Nikakhtar et Nasib sont pris et jetés dans un souterrain.
Affliction de l'armée d'Égypte.

L'aimable et charmante Awthab et la mère de cette incomparable beauté furent conduites dans la capitale des Francs. Khourchid, Zora, Mouchthar, tous cruellement enchaînés, ne furent pas plus tôt entrés dans la ville, que le roi ordonna leur mort. « Prince, lui dit un de ses vizirs nommé Sora, « qu'elles vivent; et si leur maître est découvert, « vous n'en serez pas embarrassé. — Soit; je te « confie Mouchthar; lorsque arrivera mon grand « jour¹, tu le perceras à coups de flèches. Quant « aux femmes, qu'elles vivent, mais pour souffrir et « mourir lentement dans les tortures. » Elles furent conduites dans une maison particulière, et Mouchthar emmené par le vizir et enfermé dans une maison dont on mura la porte; une seule petite ouverture y laissait entrer le jour. Là, assis, il pleurait sur Awthab, sur Khourchid, sur Zora. Cependant le vizir avait une fille, nommée Asra, qui aima Mouchthar dès la première vue. Elle venait lui porter des vivres et soutenir son courage. Mouchthar lui-même en devint si amoureux, qu'un seul de ses regards lui faisait oublier toutes ses peines, car c'était une beauté ravissante.

(La fin à un autre cahier.)

¹ Il entend sans doute, par-là, le jour de sa fête ou l'anniversaire de sa naissance.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 15 janvier 1836.

Il est donné lecture de la liste des ouvrages adressés à la Société par le comité des traductions orientales de la Société royale asiatique de Londres.

M. le comte de Munster, présent à la séance, offre à la Société, au nom du comité des traductions orientales, le premier volume de l'ouvrage intitulé : *Lexicon bibliographicum et encyclopaedicum, auctore Hadji-Khalfa, etc.*, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage sera déposé dans la bibliothèque, et les remerciements du conseil seront adressés au comité.

M. Dubeux fait un rapport verbal sur la Collection de mémoires de l'Académie de Lisbonne présentée à la Société dans une des dernières séances. Les conclusions de ce rapport sont adoptées, et M. Dubeux est chargé d'extraire de cette collection ce qui peut intéresser la Société.

La commission à laquelle avait été renvoyée la proposition faite à la dernière séance, de nommer M. Delaporte fils, membre correspondant de la Société, propose de nommer M. Delaporte membre correspondant. Cette proposition est adoptée.

M. Landresse annonce au conseil que M. de Schilling vient de donner à la Bibliothèque de l'Institut une collection considérable d'ouvrages tibétains et mongols, recueillis par lui pendant son voyage à la frontière de la Chine. Il demande en même temps qu'une note relative à cette donation soit insérée dans le Journal asiatique, en attendant qu'on puisse y placer le catalogue de cette collection. Ces propositions sont

adoptées, et M. Landresse est chargé de la rédaction de la note qui doit être insérée dans le Journal asiatique. Le même membre fait connaître que M. de Schilling a rédigé à Kiakhta un catalogue de l'édition du Gandjour imprimée à Goumboum, édition dont un exemplaire a été adressé à la Société par la Société asiatique du Bengale.

Un membre demande qu'il soit fait un rapport sur l'état dans lequel se trouve la Grammaire géorgienne laissé incomplète par la mort de M. Klaproth. M. Brosset est chargé de faire un rapport sur cet ouvrage, et sur la question de savoir s'il serait avantageux de le continuer.

Il est donné lecture de la liste des souverains orientaux, qui doit être insérée dans le numéro de janvier de chaque année.

M. Brosset donne communication d'une lettre qui lui a été adressée par S. A. R. le prince Théimouraz, et dont plusieurs passages sont relatifs à l'histoire de la famille royale de Géorgie. M. Brosset reçoit les remerciements du conseil.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 15 janvier 1836.

Par le comité de traductions orientales de Londres. *Harivansa ou Histoire de la famille de Hari*, formant un appendice du Mahabharata, traduit du sanscrit par A. LANGLOIS. Imprimerie royale, 1834. 2 vol in-4°.

A description of the Burmese Empire, compiled chiefly from native documents, by the Rev. father Sangermano, and translated from his manuscript by Williams TANDY. Londres, 1833. In-4°.

Aperçu général des trois Royaumes, traduit de l'original japonais-chinois par J. KLAPROTH. Londres, 1832. In-8°; avec planches et cartes in-4°.

Annales des empereurs du Japon, traduit par Isaac Titsingh,

avec l'aide de plusieurs interprètes attachés au comptoir hollandais de Nangasaki; ouvrage revu, complété et corrigé sur l'original japonais-chinois, accompagné de notes, et précédé d'un aperçu de l'histoire mythologique du Japon, par J. KLA-PROTH. Londres, 1834. In-4°.

Annals of the Turkish Empire, from 1591 to 1659 of the christian era, by Naima, translated from the Turkish by Ch. FRASER. 1^{er} vol. in-4°.

Narrative of travels in Europe, Asia, and Africa in the seventeenth century, by Evlya-effendi, translated from the Turkish by the ritter Joseph von HAMMER. Londres, 1834. In-4°.

The travels of Macarius, patriarch of Antioch, written by his attendant Archdeacon, Paul of Alepo, in Arabic, translated by F. C. BELFOUR. Londres, 1829. In-4°. 5 parties.

The Ethiopic Didascalia; or the Ethiopic Version of the apostolical constitutions received in the church of Abyssinia, with English translation by Thom. PELL PLATT. Londres, 1834, in-4°.

The adventures of Hatim tai, a romance, translated from the persian by Duncan FORBES. Londres, 1830. In-4°.

Han-koong-tsew or the Sorrows of Han, a chinese tragedy, translated from original, by J. F. DAVIS. Londres, 1829. In-4°.

The fortunate Union, a romance, translated from the chinese original; with notes and illustrations to which is added a chinese tragedy, by J. F. DAVIS. Londres, 1829. 2 vol. in-8°.

Lexicon Bibliographicum et Encyclopædicum à Mustafa-ben-Abdallah Katib-Jelebi, dicto in nomine HAJI-KHALFA. Leipsic, 1835. In-4°, tome I.

Translation from the chinese and armenian, with notes and illustrations, containing : 1° *the History of the Pirates who infested the Chinese sea, from 1807 to 1810*; 2° *the Catechisme of the Chamans*; 3° *Vahram's chronicle of the Armenians kingdom*, etc. by Ch. Fried. NEUMAN. Londres, 1831. In-8°.

Miscellaneous translations from the oriental Languages. Londres, 1831; 2 vol. in-8°.

History of the war in Bosnia, during 1737, 38 and 39, translated from the Turkish, by G. FRASER. Londres, 1830. In-8°.

The Siyar ul-Matakkerin, a History of the Mohammed power in India, during the least century, by mir Gholam Hussein Khan, revised, etc., by John BRUGGS. Londres, 1832. In-8°, vol. I.

The life of Hafiz ool-moolk, Hafiz Rehmüt Khan, his son, nuwab moostujab Khan Buhadoor and entitled Goolistani-Rehmat. Abridged and translated from the persian by Ch. ELLIOT. Londres, 1831. In-8°.

History of the early king of Persia from Kaiomars, the first of the Peshdadian dynasty to the conquest of Iran by Alexander the Great, translated from original persian, etc., by David SHEA. Londres, 1832. In-8°.

Customs and manners of the Women of Persia and their domestic superstitions, translated from original persian ms. by James ATKINSON. Londres, 1832. In-8°.

Tohfut-ul-Mujahideen, an historical Work in the Arabic Language, translated into English by J. ROWLANDSON. Londres, 1833. In-8°.

The geographical Works of Sadik Isfahani, translated by Williams OUSELEY. Londres, 1832. In-8°.

Memoirs of a Malyan family, written by themselves, and translated from the original by W. MARSDEN. Londres, 1830. In-8°.

Yakkun Nattanawa, a cingalese Poem descriptive of the Ceylan systeme of demonology, etc., by John CALLAWAN. Londres, 1829. In-8°.

Par l'auteur. *A comprehensive synopsis of the Elements of Hindustani Grammar, exhibited in character simply modified from the italian, with a short introduction on the persi-arabic and Devanagari orthography by Williams ANDREW. Londres, 1830. In-8°.*

Par l'auteur. *Intikhab-i ikhwan ussafa, extraits choisis de la traduction hindoustani de l'ouvrage arabe intitulé : Ikhwadn ussafa, par James MICHAEL. Londres, 1829. In-4°.*

Par l'auteur. *Persian fables from the Anuari sooheyly of*

Hussein raiz Kashify, with vocabulary prepared and arranged by James MICHAEL. Londres, 1827. In-4°.

Par l'auteur. *Exposition de la langue chinoise comparée aux autres langues, par RAUTENBACH. Darmstadt, 1835. In-12.*

Une députation du conseil de la Société asiatique, ayant à sa tête son président, M. Jaubert, a eu l'honneur d'être admise auprès du Roi le premier de ce mois.

M. Jaubert a prononcé, au nom de la Société, le discours suivant :

SIRE,

Admise à présenter à Votre Majesté l'expression de ses sentiments et l'hommage de ses vœux, le premier besoin qu'éprouve la Société asiatique est de vous dire combien elle rend de vives actions de grâces à la divine Providence pour la protection avec laquelle elle daigne veiller à la conservation de vos jours, si chers à la patrie, si précieux à tous ceux qui, comme nous, apprécient tous les jours davantage les effets de la bienveillance de Votre Majesté.

Cette bienveillance, Sire, commence à porter d'heureux fruits. L'érudition orientale, dont la France fut toujours considérée comme l'un des premiers foyers, vient de s'enrichir de deux collections importantes, propres à jeter le plus grand jour sur l'histoire des religions, des sciences et des arts de l'Asie septentrionale; et, d'un autre côté, mettant à profit la réunion des manuscrits les plus rares et des plus beaux types orientaux qui existent en Europe, nous travaillons, avec autant d'activité que nos forces nous le permettent, à la publication de divers historiens, et des principaux géographes arabes.

A ce nom d'Arabes, Sire, à ce souvenir d'une nation jadis savante et belliqueuse, nos pensées, nos félicitations et nos vœux se reportent naturellement sur les succès récents

« de l'armée d'Afrique et sur le jeune prince qui, digne rejeton d'une illustre race, vient de combattre avec tant de vaillance les Maures et les Numides, et de leur apprendre pour longtemps à respecter le nom français. »

Sa Majesté a daigné répondre :

« Je reçois avec grand plaisir l'expression des sentiments et des vœux de la Société asiatique, dont vous êtes l'organe. Je prends le plus vif intérêt aux nouvelles acquisitions qu'elle a faites, ainsi qu'aux prochaines publications que vous m'annoncez, et je saisirai avec empressement toutes les occasions d'en assurer le succès. J'attache d'autant plus de prix aux travaux de votre Société qu'ils doivent contribuer puissamment à répandre les lumières parmi les nations indigènes de l'Afrique, et à seconder le gouvernement dans l'emploi des moyens d'y porter les bienfaits de la civilisation. »

En donnant, dans notre Journal (février 1835), le résumé du rapport annuel de la Société asiatique de la Grande-Bretagne, nous avons fait mention du projet qu'avait le gouvernement anglais d'ouvrir des relations commerciales avec la Chine, et annoncé que lord Napier s'était rendu dans ce but à Canton. La Société asiatique de la Grande-Bretagne, et avec elle tous les amis de la science, pouvaient espérer de plus beaux résultats d'une mission qui, quoique entreprise principalement dans les intérêts du commerce, n'aurait pas manqué de seconder les travaux et les efforts des savants européens. La tournure que prirent les affaires en Chine depuis cette époque vint dissiper ou au moins ajourner ces espérances. Soit indécision, soit le peu d'étendue des instructions reçues de son gouvernement, lord Napier échoua dans son entreprise; et le chagrin que lui causa son échec, ainsi que la conduite des autorités chinoises, ne contribuèrent pas peu à aggraver la maladie à laquelle il succomba quelques

jours après la tentative de pénétrer dans l'intérieur de Canton. Le Journal asiatique de Londres (*Asiatic Journal*) a inséré dans plusieurs des cahiers de l'année 1835 des détails authentiques sur le démêlé de lord Napier avec les autorités de Canton, et ceux de nos lecteurs à qui l'*Asiatic Journal* ne parvient pas nous sauront peut-être gré de leur avoir présenté le résumé des faits principaux qui se rattachent à cette affaire, et qui nous ont paru propres à faire connaître la nature des relations des étrangers avec les autorités chinoises, et le langage que ces derniers emploient vis-à-vis des Européens. On sait que toutes les affaires commerciales entre ceux-ci et les Chinois sont soumises au patronage des marchands Hong, corporation composée de marchands notables, et que les rapports entre les Européens et les autorités locales ne peuvent avoir lieu que par l'entremise de ces mêmes marchands. Quelques cas de rapports immédiats n'étaient qu'une exception à l'usage établi, et le gouvernement de Canton n'a jamais voulu les admettre comme précédents en faveur du droit des réclamations directes. Pour se rendre à Canton, un étranger doit, avant tout, obtenir à Macao un passeport ou permis qui l'y autorise. Ces mesures sont observées encore plus rigoureusement à l'égard des non-marchands; et l'appréhension des dangers qui, dans l'opinion des Chinois, pourraient résulter de la présence d'une autorité européenne, explique jusqu'à un certain point la conduite du gouverneur de Canton à l'égard de lord Napier. Or, la compagnie anglaise, en Chine, ayant été dissoute, le gouvernement anglais envoya lord Napier, dans le but de régler les affaires commerciales de sa nation et d'examiner la question du commerce avec la Chine. Lord Napier arriva à Macao, en qualité d'intendant, le 14 juillet 1834, à bord de la frégate l'*Andromaque*. Trois jours après, les personnes suivantes furent appelées à faire partie de la suite de lord Napier : sir John Davis, second intendant; sir G. Robinson, troisième intendant; sir Astley, en qualité de secrétaire; le docteur Morrison (mort pendant la mission de lord

Napier), comme secrétaire pour la langue chinoise; le capitaine Elliot, et M. Colledge, chirurgien. Lord Napier ne jugea pas à propos d'annoncer d'une manière officielle son arrivée au gouverneur de la province de Canton, de laquelle dépend Macao. Le gouverneur, qui en fut instruit par ses agents, publia un ordre adressé aux marchands Hong, où il leur rappela que jusqu'ici les *taepans* (chefs commerciaux) seuls avaient le droit de venir à Canton, et ce moyennant un permis qu'ils devaient attendre à Macao; que, d'après les renseignements qui sont parvenus au gouverneur, l'individu étranger arrivé à Macao était un officier, et qu'il sortait par conséquent de la catégorie des *taepans*. Le gouverneur enjoignit aux marchands Hong de se rendre sans délai à Macao, et d'engager, par des démonstrations vigoureuses, ledit officier à rester tranquillement à Macao, jusqu'à ce que le gouverneur eût adressé un rapport à l'empereur, et qu'il en eût reçu des ordres applicables à la circonstance. En vertu de cet ordre du gouverneur, une députation des marchands Hong se rendit à Macao, mais elle n'y trouva plus lord Napier; ce dernier, déjà parti pour Canton, à bord de l'*Andromaque*, s'arrêta à Ichuenpe et monta sur le cutter la *Louisa*, dans lequel il arriva à Canton le 25 juillet. Le lendemain, lord Napier fit présenter, aux portes de la ville, une lettre adressée au gouverneur; mais on refusa de la recevoir parce que c'était une *lettre*, et non une *pétition*. Immédiatement après, le gouverneur défendit aux Chinois de recevoir aucun étranger dans leurs bateaux. Ce qui éveilla l'attention de l'autorité, ce fut un rapport adressé par le hoppo, ou intendant des douanes maritimes, au gouverneur, qui annonçait, outre l'arrivée du cutter portant quatre démons anglais, la présence d'un vaisseau de guerre dans la mer de la Chine, et donnait à entendre que les *barbares* avaient le projet de s'introduire par force dans l'intérieur de Canton. Le 27 juillet, le gouverneur publia un second ordre, où il enjoignit aux marchands Hong, aux linguistes, ainsi qu'aux compradores, d'instruire les barbares nouvellement arrivés de tous

les usages et lois en vigueur dans l'empire céleste, et de les engager à retourner à Macao, d'où ils pourraient présenter une humble requête pour être admis à Canton. Le gouverneur poursuit ainsi : « Il est défendu aux ministres de l'empire céleste d'entrer en correspondance privée avec les barbares. Si cet œil barbare (ce chef étranger) se propose de m'en écrire encore, je ne les recevrai point, et je ne les regarderai même pas. Quant à la factorerie barbare qui est en dehors des murs de la ville, c'est un endroit où peuvent rester les barbares qui viennent à Canton pour les affaires commerciales. Ils peuvent y manger, coucher, acheter et vendre; mais ils ne peuvent y amener ni leurs femmes ni leurs filles, ni rôder dans les environs de la ville. Ce sont autant de points établis par les lois, et leur infraction est punie sévèrement. En un mot, chaque nation a ses lois; c'est partout comme cela. L'Angleterre a ses lois, à plus forte raison l'empire céleste. Les lois de cet empire brillent d'un vif éclat, et sont plus terribles que la foudre. Sous ce vaste ciel, qui est-ce qui oserait leur désobéir? Sous l'ombre protectrice de ces lois sont placés les quatre océans; dix mille royaumes relèvent de sa tutelle bienfaisante. L'œil barbare susdit est venu à travers l'océan d'une étendue de milliers de lieues pour régler les affaires de sa nation; ce doit être un homme auquel les matières de haute dignité sont parfaitement connues; il remplit les devoirs d'un œil (d'un chef), et comme tel il doit agir en accord avec la raison : ce n'est que de cette manière qu'il pourra régler les affaires des négociants barbares. » Le gouverneur termine sa circulaire en menaçant les marchands Hong et les linguistes qui n'agiraient pas conformément à ses ordres.

Les deux ordres dont il vient d'être question n'ayant produit aucun effet sur la résolution de lord Napier, le gouverneur en publia un troisième le 30 juillet, où il ordonna aux marchands Hong de ne point permettre à lord Napier de s'arrêter dans les factoreries étrangères situées *extra muros*. Le lendemain, un quatrième ordre, analogue aux précédents, fut

envoyé aux mêmes marchands, qui le communiquèrent à lord Napier; mais celui-ci ne voulut pas le recevoir. Sur ce refus, les marchands Hong s'offrirent comme médiateurs entre lord Napier et le gouverneur. Cette demande ayant été également refusée par le premier, les marchands Hong proposèrent aux marchands anglais une conférence pour le 12 août. Instruit de cette invitation, lord Napier envoya de son côté aux négociants de sa nation une circulaire, par laquelle il les invita à une réunion devant avoir lieu le même jour (12 août), avant 10 heures du matin. Les sujets de S. M. B. à Canton s'y étant rendus, lord Napier leur déclara qu'il n'avait pas de plein pouvoir ni d'instructions qui l'autorisassent à traiter avec la cour de Pékin; qu'il avait pour le moment à se borner aux communications avec le gouverneur, et qu'il était chargé de recueillir des informations sur la nature des intérêts des sujets de S. M. B. en Chine, informations qui pourraient servir de base aux instructions plus spéciales. Lord Napier engagea ses compatriotes à ne point se rendre à la conférence provoquée par les marchands Hong, qui cherchent à se créer une importance qu'ils exploiteraient dans leur propre intérêt. Il déclara qu'il ne quitterait la position dont il venait de se rendre maître que contraint par la force, et enfin qu'il prenait sur lui seul la responsabilité de ses actes. En dernier lieu, il invita toutes les personnes présentes à la réunion à signer une réponse aux marchands Hong, où les signataires déclaraient que la conférence proposée par les marchands Hong était inutile et inopportune, tous les Anglais étant obligés de se conformer aux dispositions que leur prescrira l'intendant envoyé par leur monarque. Les marchands Hong s'empressèrent de répondre à la lettre ci-dessus, en répétant les arguments du gouverneur, contre l'infraction des lois de l'empire céleste, et en menaçant de l'interruption totale des relations commerciales avec les Anglais. Cette réponse provoqua une autre réunion des marchands anglais le 16 août, dans laquelle la formation d'une chambre de commerce fut proposée par lord Napier.

qui exprima l'espoir que la fermeté seule pourrait fléchir les autorités chinoises. Le 18 août, les marchands Hong communiquèrent aux négociants anglais la réponse du gouverneur aux représentations des premiers. Le gouverneur reproduisait encore une fois les observations faites précédemment, sur ce que l'œil *barbare* aurait dû faire en arrivant dans les provinces de l'empire céleste, et donne un délai pour réfléchir sur les suites de la cessation du commerce. « Les marchands Hong, dit-il, m'ont proposé, attendu que l'œil *barbare* s'obstine à méconnaître les usages et les lois établis, de faire cesser toutes les relations commerciales avec ladite nation. Cette proposition atteste leur profonde connaissance des matières de haute dignité, elle est digne des plus beaux éloges. L'opposition de *lut Laopi* (lord Napier) mérite une répression sévère, et il serait juste de prononcer sur-le-champ la cessation de tout commerce; mais comme le roi de la nation anglaise s'est jusqu'ici respectueusement soumis aux volontés de l'empire céleste, on ne peut pas croire qu'il ait voulu envoyer ici un homme avec l'ordre de leur résister actuellement. Quelques cent mille de droits payés annuellement par les marchands de cette nation qui viennent trafiquer ici ne touchent guère plus l'empire céleste qu'un cheveu ou une plume; la rentrée ou l'absence de cette somme ne mérite pas une seule pensée sérieuse; leurs draps et leurs camelots la méritent encore moins, tandis que le thé, la rhubarbe, la soie provenant des provinces de l'empire, sont autant de sources où le peuple de la nation *barbare* puise et soutient sa vie. Faut-il que par la faute d'un seul individu (lord Napier) toute une nation soit privée de moyens de subsistance? Moi, le gouverneur, pénétré des instructions sacrées et divines de notre grand empereur, qui m'ordonne de chérir ceux du dedans et ceux du dehors (les indigènes et les étrangers) comme un seul homme, je supporterais avec peine les malheurs qui seraient la suite de la conduite insensée d'un seul homme. » Le gouverneur repousse ensuite l'accusation de procédés tyranniques envers

les Anglais, et déclare que l'intérêt de la dignité nationale seul le fait agir de la sorte. Ces exhortations ne fléchirent point lord Napier, et, le 2 septembre, le gouverneur publia un édit, où, après avoir encore une fois reproduit ses griefs contre lord Napier, il déclare le commerce fermé à partir du 16 août, et ne permet que l'exportation des articles contractés avant cette époque. Les marchands chinois retirèrent tous leurs commis des factoreries anglaises. On interdit également de fournir des vivres à lord Napier et à sa suite, de sorte que ces derniers furent forcés de se contenter des provisions qui se trouvaient sur les vaisseaux de S. M. B. Lord Napier protesta contre ces mesures, et déclara de son côté que le terme indiqué pour l'exportation et l'embarcation des articles contractés, excluant de ce bénéfice tous ceux dont on attendait l'arrivée chaque jour, compromettait gravement les intérêts de sa nation; que lui (lord Napier), comme intendant, sera forcé de prendre toutes les mesures propres à les protéger, et que les deux frégates de S. M. B., l'*Andromaque* et l'*Imogène*, se préparent déjà à passer le Bogue et à prendre une position favorable à Whampoa. Le lendemain 6 septembre, les marchands Hong communiquèrent à lord Napier une circulaire du gouverneur, où il leur faisait savoir que les postes militaires et les forts avaient reçu l'ordre de ne laisser passer aucun vaisseau de guerre étranger. Lord Napier, de son côté, fit répondre que toute insulte faite au pavillon de S. M. B. serait vivement ressentie. Le 7 septembre, les autorités chinoises déclarèrent aux négociants anglais, réclamant contre la cessation du commerce, que les prohibitions seraient levées aussitôt que lord Napier se serait retiré à Macao. Sur ces entrefaites, les deux frégates, l'*Andromaque* et l'*Imogène*, sous le commandement du capitaine Blackwood, se dirigèrent vers le Bogue. Aussitôt on aperçut un mouvement parmi les bateaux de guerre chinois et dans les forts, et dans quelques instants les bateaux commencèrent à faire feu sur les frégates. Le feu de deux forts les plus voisins succéda à l'attaque des bateaux; mais leurs coups, vu la distance des frégates, étaient

perdus. Le feu augmenta sensiblement lorsque les deux frégates se furent avancées dans le Bogue, entre les deux rangées des forts. La frégate l'*Imogène*, poussée par le vent dans le voisinage du fort Wangtong, reçut plusieurs coups, mais n'éprouva aucune perte en hommes. Soit leur peu d'habileté, soit la frayeur, les Chinois ne surent pas profiter du passage assez lent des frégates, autrement leurs pertes eussent été considérables. Les frégates jetèrent l'ancre auprès de l'île de Tigre. Pendant ce temps, les autorités chinoises déployaient une grande activité à faire venir des bateaux de guerre, et des soldats pour en remplir les forts; et lorsque le 9 septembre, les frégates anglaises se mirent en mouvement pour dépasser l'île de Tigre, les batteries des forts les reçurent par une canonnade forte et bien dirigée; à laquelle les deux vaisseaux répondirent de leur mieux et causèrent des pertes considérables et des dévastations dans les forts chinois. Les deux frégates eurent quelques hommes tués; l'absence du vent les força de jeter l'ancre en deça de la seconde barrière. Durant cette collision, la correspondance entre lord Napier et les autorités chinoises ne cessa pas d'avoir lieu, mais toujours par l'entremise des marchands Hong. Lord Napier protestait contre la violation de tous les droits par les autorités chinoises. Aux menaces contenues dans ses lettres, le gouverneur répondait d'un ton mesuré que le gouvernement chinois ne se départirait point de la ligne suivie depuis tant d'années, que les affaires commerciales ne pourraient être réglées que par un personnage revêtu de caractère officiel. Il terminait en disant que, bien que lord Napier soit en son pouvoir, il ne veut pas user de toute la supériorité de ses forces, et qu'il lui donne encore un délai pour se repentir de ses fautes, se soumettre aux lois, et se retirer à Macao. Le 14 septembre, lord Napier écrivit à M. Boyd, secrétaire du commerce britannique à Canton, que les démarches ultérieures de sa part pour faire changer de conduite aux autorités chinoises lui paraissaient promettre peu de succès, et que, son séjour à Canton étant le seul obstacle à la reprise des affaires com-

merciales, il était décidé à se retirer à Macao. Après quelques jours employés à des pourparlers sur la retraite des vaisseaux de guerre qui étaient entrés dans la rivière de Canton, lord Napier quitta Canton le 21 septembre, et arriva le 28 à Macao, où il mourut le 11 octobre 1834, par suite d'une indisposition aggravée par les fatigues résultées de sa position, et surtout par les insultes et les vociférations des Chinois que le gouverneur plaça sur les bateaux chargés d'escorter lord Napier dans sa retraite du port de Canton. Le commerce anglais fut rouvert le 27 septembre. A la nouvelle de la mort de lord Napier, les autorités chinoises recommandèrent aux négociants anglais d'exiger de leur roi de leur envoyer un homme dans le but de régler les affaires commerciales, pourvu que ce ne soit pas un œil barbare (chef) ou intendant, qui ne ferait que multiplier les embarras et causer du trouble. Les journaux de Canton ont inséré depuis, dans leurs colonnes, le rapport détaillé adressé par le gouverneur Loo à l'empereur de Chine, sur le démêlé avec l'intendant anglais. La réponse de l'empereur est une censure sévère de la négligence du gouverneur mise au grand jour pendant la dernière collision. « Il paraît, dit l'empereur, que les forts ont été construits « en vain, puisqu'ils n'ont pu chasser deux vaisseaux bar-
« bares. En vérité, c'est ridicule, c'est détestable. Les prépa-
« ratifs militaires ayant été conduits avec lenteur, et les mé-
« sures préventives prises trop tard, il n'est pas étonnant que
« les barbares n'en aient pas fait grand cas. » Un autre édit de l'empereur reproduit cette censure, prive le gouverneur de son titre de tuteur de l'héritier présomptif du trône, le dépouille de la plume de paon, mais le conserve dans son poste de gouverneur des deux provinces de Kwang-ton (Canton) et Kwang-se, afin qu'il cherche, sous le poids même de la peine qui lui est infligée, à montrer plus de zèle et d'activité dans le service.

Les Anglais établis en Chine ont résolu de témoigner par quelque moyen leur respect pour la mémoire de lord Napier, mort l'an dernier à Macao à la suite de son démêlé avec

les autorités de Canton. Une souscription ouverte à cet effet a produit une somme considérable, dont 500 livres sterling seront employées à la construction d'un monument sépulcral; le reste servira à la fondation d'un établissement utile en Chine, et qui portera le nom de lord Napier.

Nous continuerons de donner des détails sur les affaires qui ont eu lieu à Canton depuis cette collision.

Nous avons parlé, dans un de nos derniers cahiers, de l'importante publication, qui se fait dans l'Inde, du dictionnaire sanscrit composé par Radhacanta Deva et intitulé *Sabda Kalpa Drama*. Avant que l'ouvrage soit répandu en Europe, ce qui paraît souffrir quelques difficultés, et apprécié par un examen détaillé, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en en donnant une idée d'après le *Journal of the royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, dont les rédacteurs ont été à même de rendre compte, un exemplaire de cet ouvrage ayant été offert par l'auteur à la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne. L'auteur du compte-rendu reconnaît que l'utilité de cet ouvrage ne pourra être sentie et appréciée en Europe qu'au bout de quelque temps. Il n'en est pas moins vrai cependant qu'il sera indispensable à tous ceux qui voudront acquérir des connaissances sur toutes les branches de la littérature sanscrite. Trois volumes de cet ouvrage, comprenant chacun environ mille pages grand in-4°, ont déjà paru à Calcutta. Le troisième volume va jusqu'à la lettre अ ba. Cette partie de l'ouvrage, qui ne pourra être suivie de l'autre qu'après un certain temps, justifie complètement l'opinion favorable qu'en a donnée dans la première édition de son Dictionnaire sanscrit, en 1819, le professeur Wilson, qui ne pouvait le juger que d'après quelques feuilles imprimées déjà à cette époque. L'ouvrage de Radhacanta est imprimé, avec beaucoup de soin et d'exactitude, en caractères bengali, et réunit à plusieurs sortes de mérite intrinsèque, celui d'être disposé, d'après la méthode européenne, par ordre al-

phabétique. Une grande partie des articles contenus dans ces trois volumes paraîtra moins neuve après la seconde édition du Dictionnaire de Wilson, qui s'était servi du travail de Radhacanta à mesure qu'il s'imprimait. D'ailleurs le mérite de Sabda Kalpa Druma consiste moins dans la partie lexicographique que dans l'encyclopédique. La première cependant peut à juste titre captiver l'attention des indianistes par une riche indication des synonymes sanscrits, recueillis dans tous les *kocha's* de quelque célébrité et dans leurs commentaires, disposition qui supplée en quelque sorte au manque d'un dictionnaire anglais-sanscrit ou d'un *index* copieux. Dans les articles de nature purement lexicographique, l'auteur a soin d'indiquer le genre, si c'est un nom ou un autre caractère grammatical; il donne une courte définition du mot et indique la classe d'êtres ou d'idées à laquelle il appartient; il explique ensuite le mot correspondant en bengali et quelquefois en persan; puis suivent les *paryaya* ou synonymes sanscrits, qui, dans quelques articles, comme par exemple dans celui de *tchandra* (lune), vont jusqu'à cent et davantage. Les mots techniques et particuliers à une branche quelconque de littérature sanscrite y trouvent leur place, ainsi que les noms propres mythologiques. Il est cependant à observer que le lecteur n'y trouverait aucune notion relative aux antiquités religieuses indiennes: l'auteur du Sabda Kalpa Druma s'est conformé scrupuleusement aux dispositions de la doctrine brahmanique, qui défend de rendre la connaissance des Védas accessible à tout le monde. Tous les articles concernant les dogmes religieux ne s'étendent par conséquent qu'aux croyances populaires enseignées dans les pouranas, tantras, mahatmyas et autres ouvrages de liturgie brahmanique. Parmi les pouranas, l'auteur a puisé dans ceux de Brahma-Vaivarta, Padma, Bhagavat et Marcandeya. Le Mahabharata, le Ramayana, le Harivansa, ainsi que leurs commentateurs, ont été employés et consultés. Les articles des noms des divinités embrassent leur histoire, les préceptes concernant leur culte, et se terminent généralement par l'énuméra-

tion des récompenses accordées à ceux qui s'acquittent de leur culte. Ce qui ne sera pas le moins important pour un lecteur européen, ce sont les notices sur l'origine et la généalogie des diverses castes et leurs subdivisions, puisées souvent dans des sources très-modernes et peu connues, comme par exemple sur la première apparition de la tribu Kayachila dans le royaume de Gauda ou Gour, sous le roi Adisoura, qui, d'après ce même récit, a dû chasser les bouddhistes de son royaume.

Si la partie du droit indien paraît moins importante, parce que les nombreuses publications et les traductions l'ont fait connaître davantage, les articles de mathématiques, d'astronomie, et surtout de médecine et de sciences naturelles, ont reçu un développement et donnent une idée complète de ces sciences chez les Indiens. Quelques-uns des articles embrassent plus de cent pages. Radhacanta suit le système grammatical de Vopadeva, tout en citant fréquemment les autres grammairiens; il donne aussi l'explication des termes techniques de grammaire.

Bien que la littérature arabe commence proprement avec l'ère de la grande révolution religieuse opérée par Mahomet, il ne faut pas croire néanmoins qu'il n'existât antérieurement aucun écrivain remarquable. Le désert avait depuis longtemps ses poètes; et ils ont même un caractère de simplicité primitive, d'originalité piquante, qui les distingue souvent avec avantage de leurs successeurs. C'est dans leurs écrits qu'il faut étudier le génie de l'ancienne langue arabe, et c'est là seulement aussi que nous pouvons connaître une multitude de mots qui, plus tard, furent mis de côté par l'usage ou changèrent d'acception. Mahomet, doué lui-même d'un esprit essentiellement poétique, était fort versé dans la connaissance de tous ces vieux poèmes; il en faisait grand cas, puisqu'il les appelle *un trésor de sagesse*, et à chaque instant il use, dans son Alcoran, d'images et d'expressions con-

formes au goût et à la langue de ces poètes primitifs. C'est ce qui faisait dire au docte Abd-Allah, fils aîné d'Abbas : « Si quelque difficulté vous arrête dans l'interprétation d'un verset du livre divin, cherchez-la dans les poètes ».

Cependant, à l'exception des sept moallakas, nous ne connaissons guère ces premiers monuments de la poésie arabe que par les citations des grammairiens et des commentateurs, les orientalistes ayant publié de préférence, jusqu'à présent, les œuvres des écrivains postérieurs à l'hégire. C'est donc rendre un véritable service aux lettres arabes que de faire connaître ces auteurs ignorés, et nous applaudissons vivement au dessein de M. le baron Mac Guckin de Slane, qui a entrepris la publication des plus remarquables d'entre ces poètes. Nous ne doutons pas qu'il ne naisse de son travail une multitude d'éclaircissements précieux pour tout ce qui tient à la vie, aux mœurs et à la langue des Arabes vivants dans ces siècles de l'ignorance.

M. le baron Mac Guckin de Slane commence par nous donner toutes les poésies inédites d'Amro'lkaïs, et la traduction accompagnée du texte sera enrichie de notes historiques et philologiques propres à compléter l'intelligence de l'auteur. En tête de l'ouvrage, nous aurons la vie d'Amro'lkaïs, extraite du Kitab-al-aghani, vie fort curieuse, qui nous fait connaître toutes les aventures de ce poète, fils de prince, chassé par son père à cause de son amour pour la poésie, parcourant l'Arabie à la tête d'une troupe de jeunes gens dissipés comme lui; puis cherchant à venger la mort de son père qui l'avait traité si durement, et allant enfin mourir dans la ville d'Ancyre, au moment même où ses souhaits allaient s'accomplir.

L'impression de l'ouvrage exécutée par l'Imprimerie royale avance activement, et nous espérons que dans quelques mois il verra le jour. Toutefois, ce travail n'arrêtera pas la pu-

يقول اذا اعياكم تفسير اية من كتاب الله فاطلبوه
في الشعر

blication de la Géographie d'Abulféda, dont s'occupe déjà M. le baron de Slane conjointement avec M. Reinaud. Nous pouvons même annoncer que les huit premières feuilles du texte arabe sont déjà tirées. E. B.

LETTRE A M. LE RÉDACTEUR DU JOURNAL ASIATIQUE.

Paris, 20 février 1836.

Monsieur,

Dans la notice du *Kitab-alagâni* que M. Quatremère a commencé à publier dans le cahier de novembre 1835 du Nouveau Journal asiatique, ce savant orientaliste a parlé du nom de *Bénou alasfar*, que les Arabes donnent aux empereurs romains, et par suite aux Romains en général. Il a remarqué, avec grande raison, que les écrivains arabes n'allèguent, pour expliquer l'origine de cette dénomination, que des fables absurdes.

J'ai eu occasion, il y a longtemps, en faisant connaître, dans le tome IX des Notices et Extraits des manuscrits, un fragment de la traduction hébraïque du Livre de Calila et Dimna, de proposer, sur l'origine de cette dénomination, une conjecture que je crois utile de rappeler, parce qu'elle me paraît avoir un haut degré de vraisemblance. Voici en quoi elle consiste.

Les écrivains juifs se servent en général du nom d'*Edom* עֲדוֹם pour désigner les Romains, et par suite les chrétiens en général. Si l'on doutait de cela, il suffirait, pour s'en assurer, de recourir au *Lexicon chaldaicum, talmudicum et rabbinicum* de J. Buxtorf le fils. Le nom propre *Edom* est un mot hébreu qui signifie rouge, roux. « Or, ai-je dit dans la note que je cite, comme c'est principalement Vespasien et Tite, son fils, que les *Talmudistes* désignent sous le nom d'*Edom*, et qu'ils ne donnent ce nom aux autres empereurs et aux

« Romains que par suite de la première application qu'ils en ont faite à Vespasien et à Tite, je suis persuadé que c'est le nom de la famille *Flavia* qui a été ainsi traduit en hébreu. Cette espèce de calembour était d'autant plus naturelle, qu'elle appliquait le nom d'un peuple détesté des Israélites aux destructeurs du culte et du temple de Jérusalem. »

Maintenant, si l'on fait attention, 1° qu'*Edom* est le surnom d'Ésaü, et le nom générique de toute sa postérité; 2° que le mot arabe *asfar* أصفر, qui signifie *jaune* ou *cuiré*, répond assez bien au sens du mot hébreu *edom*; 3° que dans les fables que débitent à ce sujet les écrivains arabes, *Al-asfar* est donné comme le surnom de Roum, fils d'Ésaü, ou comme le nom d'un fils de Roum, et par conséquent d'un petit-fils d'Ésaü, on ne trouvera point invraisemblable que ce soit à l'imitation des juifs que les Arabes aient donné aux empereurs romains le nom de *Bénon alasar*. Cette dénomination dérivera donc, comme celle d'*Edom*, du nom de la famille *Flavia*, qui a donné trois empereurs successivement aux Romains.

Que ce nom ait été en usage parmi les Arabes, et surtout parmi ceux qui habitaient la Mésopotamie, dès avant l'islamisme, ce n'est pas là une objection. S'il s'agissait d'un nom emprunté directement des livres saints, peut-être aurait-on lieu de s'en étonner. Mais il s'agit ici d'un nom qui a dû passer chez les Arabes par suite de leurs communications avec les juifs, avec lesquels ils avaient des rapports fréquents, soit dans la Syrie, soit dans la Mésopotamie, soit dans le Hedjaz. On connaît les relations du poète Amriolkaïs avec le juif Samuel, fils d'Adia, et les voyages que Mahomet faisait périodiquement en Syrie, lorsqu'il dirigeait le commerce de Khadidja, et avant qu'il songeât à changer la religion de sa nation. Il est indubitable que dans ces contrées les Arabes et les juifs étaient fréquemment en contact les uns avec les autres. On ne peut donc point être surpris que les Arabes aient imité dans leur langue une dénomination adoptée par les juifs, et

cela sans avoir jamais su pourquoi ces derniers avaient désigné par le nom d'*Édom* les empereurs romains.

Avant de terminer cette lettre, permettez-moi encore, Monsieur, deux légères observations qui ont rapport au même cahier du Nouveau Journal asiatique. Il est question plusieurs fois des khalifes de la maison d'*Ommaïah*; la vraie prononciation de ce nom est *Omayya*; le *teschid* appartenant au *ی*, et non pas au *ا*. On peut, à cet égard, consulter le dictionnaire de Djewhari, à la racine *امو*.

Dans l'analyse du roman géorgien *le Miriani*, M. Brosset, qui a rencontré dans le texte le mot *bezirgni*, a remarqué que ce mot n'est point géorgien; « mais il peut, dit-il, signifier « seigneur, en le faisant venir du turc (il fallait dire du persan) *bouzourk*, ou marchand d'huile, en le comparant à *bozourkh*. » Il me paraît évident que ce n'est autre chose que le persan *bazerghian* *بازرگان*, qui veut dire *marchand, négociant*.

Je vous prie, Monsieur, de donner place à cette lettre dans le Journal dont la rédaction vous est confiée, et d'agréer l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le baron SILVESTRE DE SACY.





JOURNAL ASIATIQUE.

FÉVRIER 1836.



VOCABULAIRE BERBÈRE,

Par M. J. H. DELAPORTE fils.

A une époque où les succès de nos armes s'étendent depuis les frontières des états de Maroc, à l'ouest, jusqu'aux limites de la régence de Tunis, à l'est, il devenait important de s'occuper des langues en usage dans l'ancienne régence. Avant notre prise de possession d'Alger, trois langues, le turc, l'arabe et le berbère, y étaient parlées. La langue turque n'est plus celle du gouvernement; le français la remplace. La langue arabe, ou celle des conquérants antérieurs aux Turcs, est généralement répandue, quoiqu'elle soit plus particulièrement en usage dans les plaines où ces conquérants ont primitivement planté les piquets de leurs tentes et se sont maintenus. Le berbère ou le cabile, connu aussi sous la dénomination de langue des Chleux, c'est-à-dire des peuples conquis, s'est réfugié dans les montagnes,

où il est dominant. La langue *berbère-cabile*, ou des Chleux, est parlée depuis les bords de l'Océan atlantique jusqu'aux rives du Nil, dans toute la chaîne de l'Atlas, où elle existe divisée en plusieurs dialectes.

Les indigènes, Berbères ou Chleux, ont introduit dans ces dialectes plus ou moins de mots et de locutions arabes, qu'ils ont été obligés d'altérer pour les approprier au génie de leur langue, d'où il résulte qu'on en rencontre un grand nombre, surtout quand il est question de la religion et des arts introduits chez eux par les conquérants.

M. Jean-Honorat Delaporte, secrétaire-interprète de l'intendance civile d'Alger pour la langue arabe, mu par le désir d'être utile à ses compatriotes, s'est occupé, durant le cours des relations que ses fonctions le mettent dans le cas d'avoir journellement avec les Cabiles-Berbères ou Chleux, à recueillir un certain nombre de mots de leur langue, qu'il a réunis en un vocabulaire. Ce vocabulaire se termine par quelques phrases berbères.

M. J. H. Delaporte, avant de rendre son travail public, a désiré le soumettre à l'examen de personnes en état de le juger. Il s'est adressé à deux des officiers de l'armée d'Alger qui ont sous leurs ordres des troupes indigènes faisant partie de l'armée française, et leur a confié son manuscrit. Ces officiers sont tombés d'accord sur l'utilité du vocabulaire et se sont plu à féliciter l'auteur de l'avoir entrepris. Un d'eux s'exprime ainsi à ce sujet :

« J'ai réuni des montagnards des environs de Bougie, et en général du massif des montagnes situées
 « au nord de la route d'Alger à Constantine; tous se
 « sont accordés pour me dire que votre idiome était
 « parfaitement exact..... Je ne puis donc que vous
 « complimenter sur votre travail..... Vous labourez
 « un champ encore inculte; puisse la moisson en
 « être abondante et vous dédommager des peines
 « que vous vous êtes données, etc. etc. »

Fort de l'approbation de ces officiers, auxquels la langue arabe est devenue familière, M. Delaporte s'est déterminé à envoyer son vocabulaire de la langue cabile, usitée dans la régence d'Alger, à la Société asiatique, qui, dans sa séance du 11 décembre 1835, a bien voulu l'accueillir et en admettre l'insertion dans le journal de la Société.

La langue cabile, berbère ou des Chleux, شلوح, est très-peu connue. Cette langue n'est point écrite, ou plutôt il n'existe pas de caractères particuliers pour en exprimer les articulations. On est obligé d'avoir recours aux caractères arabes : c'est le moyen dont M. Delaporte s'est servi. A l'exception d'un dictionnaire inédit de cette langue, composé par le respectable M. Venture, ouvrage le plus complet qui jusqu'à présent ait été composé sur cet idiome, et dont la publication est attendue avec une vive impatience, il ne se trouve que des fragments épars, disséminés et perdus dans divers ouvrages, qui ne donnent de la langue cabile que des notions insuffisantes, ou d'autres qui restent ensevelis dans les porte-

feuilles ou cartons de personnes qui les auront recueillis.

L'opuscule de M. Delaporte a l'avantage de paraître en temps utile. Communiqué d'avance à divers orientalistes français, et entre autres à M. A. Jaubert, dont il a obtenu l'approbation, il sera sans doute accueilli par les personnes que leur position mettra dans le cas d'avoir des relations avec les Berbères, et par les amateurs des langues anciennes qui désireraient prendre connaissance de la langue primitive de l'Atlas, si peu connue du monde savant.

VOCABULAIRE ¹.

DU PRINCIPE DES CHOSES, DES ÉLÉMENTS, ETC.

الله <i>allah</i> *, Dieu.	شیطان <i>chitan</i> *, démon.
إِغْنَى <i>ighenni</i> , ciel.	شواطین <i>chouatin</i> *, démons.
تِغْنَؤ <i>tighnaou</i> , cieux.	تِیریل <i>teiriel</i> , spectre.
جَنَّة <i>djenna</i> *, paradis.	تِیریلیون <i>teiriliouen</i> , spectres.
مَلَائِكَة <i>malaikat</i> *, anges.	تَفُوكَت <i>tçafoukt</i> , soleil.
نَبِی <i>nbi</i> *, prophète.	تَوَلِید تَفُوكَت <i>toulid tçafoukt</i> , lever du soleil.
جَهَنَّمَ <i>djahennama</i> *, enfer.	

¹ Les mots marqués d'un astérisque (*) sont d'origine arabe; cependant on s'est abstenu d'indiquer par ce signe les mots composés d'arabe et de berbère.

تغلی ثفوکت *tagrelt tçafoukt*,
coucher du soleil.

تفساخ ثفوکت *tefsakh tçafoukt*,
éclipse de soleil.

تیزیری *teiziri*, lune.

ایور تیزیری *aïour teiziri*, clair
de lune.

تفساخ تیزیری *tefsakh teiziri*,
éclipse de lune.

اثری *içri*, étoile.

اثران *içran*, étoiles.

برق *barc*, éclair.

رعد *raad*, tonnerre.

صعقة *saâca*, foudre.

تسلیت ونزار *tislit ouanzar*,
arc-en-ciel.

اسمید *assemmidh*, froid.

ازغل *azgral*, chaleur.

ادفل *adfel*, neige.

اسیگنه *assighna*, nue.

ندا *nada*, humidité, rosée.

تکوت *taghou*, brouillard.

تفات *tçafat*, lumière.

تیمس *tcimes*, feu.

آبو *abbou*, fumée.

أحاجج تیمس *ahhadjidj tçimess*, flamme.

إفتیوج *ifettiouedj*, étincelle.

إفتیوجین *ifettiouedjin*, étincelles

أطو *adhou*, vent.

هوا *haoua*, pluie.

أمان *aman*, eau.

تیمقیٹ *timeqqit*, goutte.

تیمقا *timicca*, gouttes.

ظلام *dhalam*, ténèbres.

تیلی *tcili*, ombre.

تقور *tçaccour*, sécheresse.

اکل *akal*, terre.

بحر *bahhr*, mer.

DU TEMPS, DE SES DIVISIONS, ET DES PRINCIPALES ÉPOQUES
DE L'ANNÉE.

زمان *zman*, temps.

زمان ذیریت *zman dzirit*,
mauvais temps.

دنيا غزیفة *dounnia grouzzifa*,
longtemps.

دنيا وزیلة *dounnia ouezzila*,
peu de temps.

زمان دالعالی *zman del-a-li*,
beau temps.

آسا *assa*, jour.

أوسان *oussan*, jours.

صبح *sabahh*, matin.

أزگن واس *azghen ouas*, midi.

عشيّة *achiia* et تَمَدَّيْت *ta-*
maddit, soir.

دَكِيظ *degghidh* et اِيْط *ith*,
nuit.

نصاف دَكِيظ *nssaf degghidh*
et اِزْكَن اِيْط *azghen ith*, mi-
nuit.

اِطْلِي *ithelli*, hier.

سند اِطْلِي *senda ithelli*, avant-
hier.

اَسَا *assa*, aujourd'hui.

اَزْكَأ *azekka*, demain.

نَفَز اَزْكَأ *nefex azekka*, après-
demain.

تَسَعْت اَدَقِيْمَن *adeqqimen* et
*tassact**, moment.

اَسَا اَلْاَيْد *assa el id*, jour de
fête.

اَمَزْوَار *amezouar*, commence-
ment.

اَلْمَاس *alemmas*, milieu.

اَنْكَار *anegghar*, fin.

اَسْكَوَّاس *asseghhouas*, an.

اَسْكَوَّاسَن *assigghouassen*, ans.

اَيُّور *aïour*, mois.

اَيُّورَن *iouren*, mois. (Plur.)

السَّبْعَة اَيَّام *el-sebaa iam**, se-
maine.

اَسَا اَلثَّانِي *assa eltcenin*, lundi.

اَسَا اَلثَّلَاثَة *assa eltcelatça*,
mardi.

اَسَا اَلارْبَع *assa elarbaa*, mer-
credi.

اَسَا اَلخَمِيْس *assa elkhmiss*, jeudi.

اَسَا اَلْجُمُعَة *assa eldjemea*, ven-
dredi.

اَسَا اَلْاِسْبِت *assa essebr*, samedi.

اَسَا اَلْاَحَد *assa elhhad*, diman-
che.

تَقْسُوت *taqsout*, printemps.

اَنْبَدُو *anebdou*, été.

خَرْيَف *kherif**, automne.

شَتْوَة *chetoua**, hiver.

تَمْكْرَة *tameghra*, moisson.

زَمَان تَفْلَحَة *zman tafellahht**,
temps du labour.

زَمَان تَحْرَات *zman takherrat**,
temps de la semaille.

DES CHOSES RELATIVES A LA TERRE ET A LA MER.

اَمْكَان *amkan**, site.

مَوَاكِن *mouakin**, sites.

اَغْبَار *agrabbar**, poussière.

رَمْل *rmei**, sable.

عَنْصَرَة *ansra**, fontaine, source.

عَوْنَسَر *aouanser**, fontaines.

إسيف *assif*, fleuve.
 إيسافين *issafin*, fleuves.
 ريف *rif*, rive.
 ألوط *allouth*, boue.
 أدغ *adgragr*, pierre.
 أدغاغ *adgragren*, pierres.
 إدرار *idirar*, montagne.
 إدورار *idourar*, montagnes.
 غار *grar*, antre.
 غيران *griran*, antres.
 أمداغ *amadagr*, forêt.
 أموداغ *amoudagr*, forêts.
 زنزله *senzla*, tremblement de terre.
 تمدينة *tamdint*, ville.
 تمدينين *tamdinin*, villes.
 وطا *outha*, plaine.
 وطيات *ouathiat*, plaines.
 تمقبر *tamacbar*, cimetière.
 أزكا *azka*, tombeau.
 إغيل *igril* et رأس *ras*, cap.

إغلان *igran*, cap.
 جزيرة *djeaira*, île.
 جزاير *djazair*, îles.
 موجة *moudja*, flot.
 أمواج *amoudj*, flots.
 شقف *checaf*, bâtiment, navire.
 شقوف *checouf*, bâtiments.
 تفلوكت *tafloukt*, chaloupe.
 تفلوكات *tafloukat*, chaloupes.
 علام *alam*, pavillon.
 صاري *sari*, mâle.
 أمرار *amrar*, corde.
 أمرارن *amraren*, cordes.
 أمخفاف *aghoulzim et amekhthaf*, ancre.
 إكلزيام *ighoulziam*, ancres.
 أمقداغ *amacdaf*, rames.
 إيكيت البردو *iket elbordo*, louveroy.
 بكشم المرسه *bakchem elmarsa*, arriver au port.
 فرتونة *fertouna*, tempête.

DE L'HOMME.

إسم *ism*, nom.
 إسماون *ismaouan*, noms.
 أرگز *arghaz*, homme.
 إرگازن *irghazen*, hommes.

تمطوت *tameithhout*, femme.
 الخالت *elkhalat*, femmes.
 أعزري *adzri*, jeune homme.
 أعزريين *adzriin*, jeunes gens.

تعزريت *tauzrit*, jeune fille.

تعزريين *taazriin*, jeunes filles.

أمغار *amgrar*, vieillard.

إمغاران *imgraran*, vieillards.

تمغرت *tamgrat*, vieille femme.

تمغارين *tamgrarin*, vieilles femmes.

أقشيش أمزيان *aqchich amezian*, petit enfant.

شطن وراش *chadhen ouarrach*, petits enfants.

تقشيش تمزيانت *tacchicht tameziant*, petite fille.

أشريح *achrikh*, domestique.

إشريحين *icherkhin*, domestiques.

تشرخيت *tachrikht*, servante.

تشرخين *tachrikhin*, servantes.

أقروى *acarroui*, tête.

شطن أقروى *chadhen acarroui*, têtes.

شعر *chadr*, cheveux.

أمزوع *amezzougr*, oreille.

إمزوغين *imezzougrin*, oreilles.

أودم *oudem*, visage.

أودماون *oudmaouen*, visages.

تاونزة *taouenza*, front.

تاونزيون *taouenzouen*, fronts.

شمى *tcimmi*, sourcil.

شميون *tcimmouen*, sourcils.

تيط *tcith*, oeil.

شطن تولان *chadhen tçouallan*, yeux.

أمموبين تيط *amemmouin tcith*, noir des yeux.

شفر *chfar*, paupière.

شفور *chfour*, paupières.

أمههروش *amehhrouch*, prunelle.

تبروط *tçabbourt*, tempe.

تبور *tçabboura*, tempes.

الحنك *elhhenk*, joue.

الحناك *elhhnak*, joues.

تنزرت *tanzart*, nez.

أنزارن *enzaren*, nez. (Plur.)

شلاغم *chlagrem*, moustaches.

إمى *imi*, bouche.

إماون *imaoun*, bouches.

شوارب *chouareb*, lèvres.

أوكل *oughel*, dent.

أوكلان *oughlan*, dents.

إيلس *iless*, langue.

إيلساون *ilsaouen*, langues.

أناع *anagr*, palais.

إنغاون *ingraouen*, palais. (Pl.)

ثمرة *tcimra*, menton, barbe.

ثميرة *tcimira*, mentons, barbes.

تمكرت *tçamghart*, cou.

تمكران *tçameghran*, cous.

جثة *dgetta*, corps.

جثات *dgettat*, corps. (Plur.)

تغورط *tagrourdh* et تغورث *tagrourth*, épaule.

تغورطين *tagrourdhin*, épaules.

تغهلتمت *teigheltemt*, bras.

تغهلتمان *teigheltman*, bras. (P.)

أغرور *agrou*, épine dorsale.

تغورت *tcagrammourt*, coude.

تغمار *tcigroummar*, coudes.

أفوس مقبط *macbeth afous*, poignet.

أفاس مقبط *macbeth ifassin*, poignets.

أفوس *afous*, main.

أفاس *ifassin*, mains.

أفوس أيفوس *afous aïfous*, main droite.

أزلماض *azelmadh*, main gauche.

إيشر *icher*, ongle.

أيشارن *acharen*, ongles.

أذاض *adsadh*, doigt.

إذوظان *idzoudhan*, doigts.

أذاض أمقران *adsadh amcran*, le pouce.

الشاهد *elchahed*, l'index.

أذاض الماس *adsadh alemmas*, le doigt du milieu.

أطرفي *atharfi*, l'auriculaire.

تَلطات *tcaletthat*, l'auriculaire.

أولبو *ouliou*, estomac.

أولاون *oulouen*, estomac.

تببوت *tabboucht*, tétou.

تببوتين *tabbouchin*, tétou.

تعبوط *taabboudh*, ventre.

تعبوطين *tiabboudhin*, ventres.

إبيردي *iberdi*, côte.

إبيردين *iberdin*, côtes.

تمط *tcimeth*, nombril.

تمطين *tcimithin*, nombrils.

تغمة *tagma*, cuisse.

إمسلان *imeslan*, cuisses.

تكشريت *tcaghachrit*, genou.

تيكشرار *tcighechrar*, genoux.

أظار *adhar*, jambe.

إظاران *idharran*, jambes.

أظار تبلولت *tabloult adhar*, mollet.

تيوروزيت *tiouroussit*, cheville.

أورز *aourez*, talon.

إيورزان *iouersan*, talons.

تيمهيط اظفار *teimehith adhar*,
conde-pied.

تيفدنت *tifdent*, doigt du pied.

تيفدنين *tifednin*, doigts du
pied.

تيفدنت تمقران *tifdent tame-*
cran, le gros orteil.

سناف *snaf*, teint.

ازهران *azahran*, embonpoint.

اضعاف *idas*, maigreur.

داكاملال *dakemlal*, taille.

تيكلي *teikli*, démarche.

ايشيوير *ichiquir*, geste.

ايشيويرين *itchiouiren*, gestes.

الخناس *elkhachekhas*, cerveau.

ايدمان *idemman*, sang.

ازار *azar*, nerf.

ايزوران *izouran*, nerfs.

ايعس *igres*, os.

ايعسان *igressan*, des os.

اگولم *aghoulm*, peau.

ايجولمان *ighoulman*, peaux.

اكسوم *aksoum*, chair.

تاسة *tassa*, foie.

ايكلارين *ighlain*, boyaux.

اللبولت *ellemboult*, vessie.

ايزي *izi*, fiel.

ايسوسفان *issousfan*, salive.

ايجنشران *ikhinchran*, crachat.

تيدي *teidi*, sueur.

توسوت *tçoussout*, rhume et
toux.

دلخس *delkhas*, voix.

اوال *auval*, parole.

نهد *nehda*, soupir.

اينكورود *inghourrode*, rot.

اينكورودان *inghourrodan*, rôtis

ايسكي *isseggi*, vue.

ايسل *issel*, ouïe.

ايتفوح *itfouhh*, odorat.

زيظ *zidhedh*, goût.

تيجيتطشبت *tikhittatthecht* et

تيعرفشت *tiêrcacht*, hoquet.

ايمطاون *imetithaouen*, larmes.

فوداغ *foudagr*, soif.

اللزاع *ellouzagr*, saim.

روح *rouhh*, vie.

جيفة *djifa*, cadavre.

MALADIES ET IMPERFECTIONS DU CORPS.

هلاک *hlak*, maladie.

أَقْرَوُ الهلاك *elhlak acarrou*,
mal de tête.

هلاک بواولان *hlak bouou-*
ghlan, mal de dents.

إِيتْرِكِيكِي *itterghighi*, frisson.

هلاک تعبوط *hlak tadboudh*,
colique.

تَبَّوْزَغَاغْت *tabbouzeaghagt*,
rougeole.

تَزْرَزَايْت *tazerzaït*, petite vé-
role.

تَحْلُولُ تَعْبُوط *tahhloul tadb-*
boudh, cours de ventre.

تَغْصَارُ تَعْبُوط *taesvar tadb-*
boudh, constipation.

أَجْدَادُ *adjedjad* et حُطُوط *medjhhouth*, gale.

إِيفِيرِيُون *ifiriouen*, teigne.

تَيْمَمِيسْت *icimmist*, ulcère.

تَرْغَا *tergha*, peste.

أَرْصَاث *arsath*, humeur.

وَزِيل *ouezzil*, nain.

إِيوزْلَان *iouezlan*, nains.

أَفَرْدِي *asferdi*, borgne.

أَدْرَغَال *adergral*, aveugle.

إِيدِرْغَالِي *idergralen*, aveugles.

أَغْرَغَار *agherghar*, louche.

إِغْهَوْرْغَارِي *ighourgharen*, lou-
ches.

أَرْدِجَال *aredjedal*, boiteux.

إِرْدِجَالِي *iredjedalen*, des boi-
teux.

أَغْرُوزْ *agrezzough*, sourd.

إِغْرَازْوُغْهِن *igrazzoughen*, sourds.

أَغْهَوْغَام *aghougham*, muet.

إِغْهَوْغَامِيْن *ighoughamen*, muets.

أَقْوَاوْن *acouacon* et أَغْغُوْن *adgghoun*, bègue.

إِيقْوَاوْن *icoucaouen* et

أَغْغُوْنْت *adgghount*, bègues.

INFIRMITÉS, VICIES ET DÉFAUTS.

أَمْرَزُو *amerzou*, estropié.

إِمْرَازَا *imarza*, estropiés.

غَلِيْغ *graligr*, chute.

جَرْح *djarhh*, blessure.

جروح *djeroukh**, blessures.
 إغلبان تعبط *igrlas tadb-*
boudh, fausse couche.
 أسبغ *assebbé*, soufflet (coup).
 إيسبغان *issibbian*, soufflets.
 ظفان *dhasan*, coup de poing.
 تقودميت *tacoudnit*, coup de
 pied.
 توجنوي يوثيت *toudje-*
noui, coup d'épée.
 إينمزاغ *amzagr* et *ينمزاغ*
itchaï, démangeaison.
 أخباش *akhabbach**, égrati-
 gnure.
 موت *mout**, mort.
 عيب *aïb**, défaut.

عيوب *ouioub**, défauts.
 خاين *khaïn**, voleur.
 خيان *khouïan**, voleurs.
 أبحار *assahhar**, sorcier.
 إبحارين *issahharin**, sor-
 ciers.
 إقباح *icbahh**, méchant.
 قبحان *cabhhan* méchants.
 أمجنون *amedjenoun**, fou, co-
 lère, adj.
 أمجنين *amedjenounin**, fous,
 colères, adj.
 أبوخلي *aboukheli*, paresseux.
 تيبوخلين *tiboukhelin*, pares-
 seux. (Plur.)

DEGRÉS DE PARENTÉ.

إيميس *immiss*, fils.
 إيليس *illiss*, fille.
 عجمس *eghmess*, frère.
 والقة *oueltema*, sœur.
 تيفقاتين *tatasmatin*, sœurs.
 أمقران إيميس *immiss amecran*,
 aîné.
 أمزيان إيميس *immiss amezian*,
 cadet.
 خال *khāl**, oncle.
 إيميس بووالقة *immiss bouel-*
tema, neveu.

إيليس بووالقة *illiss boueltema*, nièce.
 أتكال *ategghal*, gendre.
 أتكالين *ategghalen*, gendres.
 أحرام *alikhram**, bâtard.
 أحلال *ahhlal**, légitime.
 توررو *tçourrou*, accouché.
 تسطود *isoththod*, nourrice.
 أولاش غورض تمطوت *oulach*
grors tameththout, veuf. (Lit.
 qui n'a plus de femme.)

تَحَالَتْ *tahadjalt*, veuve.
 تَوَحَّجَال *touhadjal*, veuves.
 أَوْرِيْت *aourit**, héritier.
 أَوْرِيْتِيْن *aouritin**, héritiers.
 تَمْلِيْك *temlik**, fiançailles.
 أَكْوَجِيل *aghoudjil*, orphelin.
 اِيْكُوْجِيلِيْن *ighoudjilen*, orphelins.
 تَكْرُوْجِيلِيْت *taghoudjilt*, orpheline.

تَكْرُوْجِيلِيْن *tagoudjilen*, orphelins.
 أَكْلِي *akli*, esclave.
 دْجَاوِرْ *djaour**, le voisin.
 دْجِيرَان *djiran**, les voisins.
 تَدْجَارَتْ *tadjaret**, la voisine.
 تَدْجِيرَاتِيْن *tidjiraten**, les voisines.

Les différents degrés de parenté omis ici sont les mêmes qu'en arabe.

DES VÊTEMENTS.

تَشَاحِيْت *tachachit**, calotte, chapeau.
 تَشَوْشَايْ *tachouchai**, calottes, chapeaux.
 تَسْتَاوْت *tastaout*, culotte.
 تَسْتَاوِيْن *tastaouin*, culottes.
 تَدْجَارْبِيْت *tadjarbit**, bas (un).
 تَدْجَوْرْبِيْن *tadjourbiin**, bas (des).
 تَقَنْدَوْرْت *tacandourt*, chemise.
 تِقُونْدِيَار *ticoundiar*, chemises.
 تَحْرَمِيْت *timlharmet**, mouchoir.

تَحْرَمِيْن *timlharmin**, mouchoirs.
 فَوْظَة *foudha**, serviette.
 أَسَارُو *assarou*, rubans.
 تِسْخَفَالْت *tissacfalt*, bouton.
 تِسْخَفَال *tissacfal*, boutons.
 تِمْشَط *timchidh**, peigne.
 تِمْشَطِيْن *tinechdihin**, peignes.
 أَكْوَس *aghous*, ceinture.
 أَكْوَسَان *aghoussan*, ceintures.
 أَمْعِيَّاس *ameqias*, bracelets.

PROFESSIONS DIVERSES, MÉTIERS, OUTILS ET USTENSILES.

إِيْزَنُوْزُ الْكُتُوْب *iznouz elk-toub*, libraire.

إِيْتَرُوْ طَالِب *itarou et thaleb**, écrivain.

إِتْرُون itaroun et طَلِيَم tholba, écrivains.

نَخْة neskha et كِتَاب ktab, livre.

نَخَات neskhat et كُتُب ktoub, livres.

تيرة tira, écriture.

تَبْرَات tabrat, épître.

تَبْرَاتِين tibratin, épîtres.

تَجْنُوَيْت tadjenouit, canif.

تَجْنُوَيْن tadjenouin, canifs.

أَسْيَار asseïar, courrier.

إِسْيَارِين isseïaren, courriers.

أَمْكَر amgher, faux.

إِمْكَرَان imeghran, des faux.

تِهْزَبْرَت icimezbart, serpette.

تِهْزَبْرِين icimezbrin, serpettes.

أَلْمَعُون elmdoun, charrue.

أَلْمَوَاعِن elmouadn, charrues.

أَنَار annar, aire.

إِنُورَار inourar, aires.

تِسْغْنَيْت tissegghnit, aiguille.

تِسْغْنَاتِين tissegghnatin, aiguilles.

تِمْكَسْتِين timkastin, ciseaux.

أَمْلَمْ إِمْرَار amllem ymra-
ren, cordier.

إِسْتِثْهِيل isteththil, barbier.

إِسْتِثْهِيلِين isteththilen, barbiers.

مُوس mouss, rasoir.

أَمُورَاس amouass, rasoirs.

أَمْسَدْ أَمْسَدْ milak et أَمْسَدْ amsed,
pierre à repasser.

أَرَحْوِي arahhoui, meunier.

إِرَحْوَيْن irahhouin, meuniers.

تَبْتَيْت tabettit, baril.

تَبْتَيْن tabettin, barils.

أَبْلِيُون abelioun, seau.

إِبْلِيَان ibelian, seaux.

تَجْمَاع tadjemma, filet.

تَجْمَاعِين tadjemmain, filets.

أَبْكَوْج tçaougha et تَوْكْة
abghoudj, asticot.

تِيَوْكْئِيَوِين tciouagghiouin,
asticots.

أَكُولَم agholem, cuir.

إِغْهُولْمَان igholman, cuirs.

أَمْلَمْ تَرْيَخْت amllem tçarikht,
sellier.

تِغْهُولْمْتِيم tigroumtçim, tenailles.

تَوْوَت tçouent et زَبْرَة zebra,
enclume.

تِيُونَة tciouna et زَبَار zbar,
enclumes.

تَلُوكَانْت tçaloukant, rabot.

تِيلُوكَامِين tçiloukamen, rabots.

تَبْرِينْت *tabernint*, vrille.
 تَبْرِينِين *tiberninin*, vrilles.
 أَفْطِيش *afdhis*, marteau.
 إِفْطِيس *ifdhissen*, marteaux.
 هَمِيَوِي *acouthen* et *qimoui*, pontres.
 تَغْجَوْت *tagrendjout*, truelle.
 تَغْجَاوَن *tagrendjaouen*,
 truelles.

تَلَوَاخْت *talouahht*, pelle.
 أَكُولَزِيم *aghoulzim*, sape.
 إِكُولَزِيَام *ighoulziam*, sapes.
 الْمَدَالَّة *elmadallah*, échelle.
 أَمَكْسَا *ameksa*, berger.
 إِمَكْسَاوَن *imeksaouen*, ber-
 gers.

DE LA MAISON, DES MEUBLES, USTENSILES, ETC.

أَخَام *akham*, maison.
 إِيْخَامَن *ikhamen*, maisons.
 تَبَّوْرْت *qabbourt*, porte.
 تَبَّوْرَا *qabboura*, portes.
 أَمْرَاه *amrah*, cour.
 إِمْرَاهِين *imrahin*, cours.
 سَوْفُولَة أَبُو أَخَام *soufoula*
abou akham, terrasse.
 تَكْوَة *takoua*, fenêtre.
 تَيْكَوَاتِين *tikouatin*, fenêtres.
 تَاسَلْت *tasselt* et *taïnt*,
 marmite.
 تَاسِيلِين *tassilin* et *taïnen*,
 marmites.
 تَاسَمْت *tassemth*, graisse.
 أَمْرِي *amri*, miroir.

الْمَرَايَات *clmraiat*, miroirs.
 أَحْيَاك *ahhaik*, couverture.
 إِحْيَاك *ihhouiak*, couvertures.
 تَسُومْتَة *tassoumta*, oreiller.
 تَيْسُومْتِيُون *tissoumtiouen*,
 oreillers.
 تَكْرَتِيل *tagherdil*, natte.
 تَيْكْرَتِيَال *tighertial*, nattes.
 الْقَوَص *elcouss*, coffre.
 الْقَوَاص *qououass*, coffres.
 تَيْرْغِين *teirghin*, charbon.
 إِيْغَد *igged*, cendre.
 تَكُوبْرِيت *takoubrit*, allumette.
 إِيْقُور *ieccour*, bûche.
 إِيْقْرَان *icran*, bûches.

تزدمت *tazdemt*
isgraren, sagot.

تنيشة *tanicha*, pierre à feu.

تينيشون *tinichouen*, pierres à feu.

أبيدين *atēddid*, cruche.

إيديدين *iddiden*, cruches.

أمنار *amnar*, seuil de la porte.

أساغور *assagrou* et ثركة *tougha*, foin.

أليم *alim*, paille.

مدود *medoued*, râtelier.

مداود *medaoued*, râteliers.

أمدون *amdoun*, auge.

إمدون *imdoun*, auges.

أهليم *achelim*, son.

قمزين *tqamzin*, orge.

الكام *elgham*, bride.

الكامن *elghamen*, brides.

الدبر *eddaïr*, poitrail.

الطفار *elthasar*, croupière.

أكون *aghous*, sangle.

إيگوسين *ighoussin*, sangles.

أعودي *adoudiou*, cheval.

إيعوديون *idoudiouen*, chevaux.

أكورسي *akoursi*, chaise.

كراس *krasa*, chaises.

أجنوي *adjenoui*, couteau.

أجنوين *adjenouin*, couteaux.

تغجوت *tagrandjaout*, cuiller.

تيجلجاون *tigrolndjaoun*, cuillers.

تبقت *tabcacht*, assiette.

تيتقامين *tibeachin*, assiettes.

أغروم *agroum*, pain.

أمان *aman*, eau.

أكسوم *aksoum*, viande.

القلای *elcalai*, bouilli.

أكناف *akanaf*, rôti.

تملالت *tamelalt*, œuf.

تملالين *timellalin*, œufs.

أوطي *aoudhi* et تيممت *tamemt*,
beurre.

أكوكلي *aghougli*, fromage.

أيفكي *aïfski*, lait.

إيغي *igri*, lait caillé.

DE LA VILLE ET DE LA CAMPAGNE.

تمدين *tamdint*, ville.

تمدينين *tamdinin*, villes.

أبريد *abrid*, rue.

إبرادن *ibraden*, rues.

عنصر *anssar*°, fontaine.

تيممات *tçimdmart*°, école.

تيمميرين *tçimdmrin*°, écoles.

تيسيرة *tissira*, moulin.

تيسير *tissir*, moulins.

تغزوه *tagrzouh*, plaine.

أدرار *adrar*, montagne.

إيدورار *idourar*, montagnes.

أماذغ *amadagr*, forêt.

إيمودغ *imoudagr*, forêts.

الغرس *elgrass*°, jardin.

أزراؤ *azraou*, rocher.

تشرفة *tacherfa*, fossé.

تشرفين *tacharfin*, fossés.

أسيف أغزر *assif et agrzar*,
rivière.

إغزوران *igrouzran* et
issafan, rivières.

تدّارت *taddart*, village.

تودّار *touaddar*, villages.

ثوكة *tçougha*, herbes.

ARBRES, FRUITS, PLANTES ET LÉGUMES.

إيفر *ifer*, feuille.

إيفرين *ifriouen*, feuilles.

أزر *azar*, racine.

إزوران *izouran*, racines.

أججيث *asdjigh*, fleur.

أججيثكن *asdjighen*, fleurs.

تزديت *tazdit*, dattier.

تزدات *tazdat*, dattiers.

ثارة *tçara*, vigne.

ثيرپوة *tçirioua*, vignes.

تغرس *tagrest*°, figuier.

تيغرس *tigrast*°, figuiers.

كرموس النصر *karmous*
ensara°, figue de Barbarie.

تيفيرسة *tifirsa*, poirier.

تيفيرسين *tifirsin*, poiriers.

تازمورت *tazemmourt*, olivier.

تيزمورين *tizimmourin*, oliviers.

تسلنت *taslent*, laurier.

تكتونية *tektounia*, coignassier.

تيكتونيون *tiktounioun*, coi-
gnassiers.

ازومباي *azoumbai*, pin.

تيزومبيون *tizoumbioun*, pins.

أليلى *alili*, laurier rose.

أنجل *anidjel*, ronces.

سيسنو *sissnou*, arbousier.

تيزوري *tizouri* et
أدحيد *adhidh*, raisin.

أغازي *aghazi*, grappe.

إبكوزا *ighouza*, grappes.

تَبَاكْسِيْسْت *tabakhsist*, figue
fraîche.

تَبَاكْسِيْسِيْن *tibakhsissin*, figues
fraîches.

تَزْرَت *tazart*, figues sèches.

أَفْقُوص *afeccouss*, melon.

Pour les autres fruits, on
prendra les noms arabes des
arbres qui les produisent.

إِبَاوَن *ibaouen*, fèves.

تَغَا *tçagha*, artichauts.

تَيْسَكْرَت *tiskert*, ail.

تَيْمَزِيْن *tcimzin*, orge.

إِيرْدَن *irden*, blé.

تَاخْسِيْنَت *takhessait*, potiron.

إِيْكَوْرَسَالِيْن *ighoursalen*, cham-
pignon.

QUADRUPÈDES.

أَعْدْجُون *acdjoun*, chien.

إِيْدْجَان *icdjjan*, chiens.

تَاعْدْجُونْت *taedjount*, chienne.

تِيْدْجَاتِيْن *tidjaten*, chiennes.

أَمْشِيْش *amchick*, chat.

إِمْشَاش *imchach*, chats.

تَمْشِيْشْت *tamchicht*, chatte.

تَمْشِيْشِيْن *tamchichin*, chattes.

أَعْرَدَة *aérda*, souris (une).

إِيْعْرْدَايِيْن *ierdaïen*, souris (des).

إِيْبِكِي *ibki*, singe.

إِيْبِيْكَان *ibkan*, singes.

أَقْلُوَاش *aqelouach*, monton.

إِيْقْلُوَاشِيْن *iqelouachen*, moutons.

إِيْلَاف *ilaf*, sanglier.

إِيْلْفَان *ilfan*, sangliers.

أَبَاْرَاغ *abaragr*, renard.

إِيْبُوْرَاغ *ibouragr*, renards.

أَوْشَن *ouchen*, loup.

أَشَانِيْن *achanen*, loups.

أَعْدْجَمِي *aadjemi*, taureau.

أَعْدْجَمِيْن *aadjemin*, taureaux.

أَغْدَنْدُور *aghandour*, veau.

إِيْغْدَنْدُورِيْن *ighendouren*, veaux.

أَسْرَدُون *asserdoun*, mulet.

إِيْسَرْدَاتِيْن *isserdatin*, mule.

تَاسْرَدُونْت *tasserdount*, mule.

تِيْسَرْدَاتِيْن *tisserdatin*, mules.

أَلْغُوم *algroum*, chameau.

أَلْوَغَام *alougram*, chameaux.

تَغَاث *tçagrath*, chèvre.

تَيْغَاثَان *tcigraththan*, chèvres.

إيزام <i>izam</i> , lion.	أغبول <i>agrioul</i> , âne.
إيزماون <i>izmaouen</i> , lions.	إيغوبال <i>igrouial</i> , ânes.
تيزمت <i>tizemt</i> , lionne.	أوتول <i>outoul</i> , lièvre.
تيزماون <i>tizmaouen</i> , lionnes.	إيوتال <i>ioutal</i> , lièvres.
أعود <i>adoud</i> , cheval.	إيزرزاز <i>izerzar</i> , gazelle.
تگمارت <i>taghmart</i> , jument.	تيزرززار <i>tizerziar</i> , gazelles.
تيگمارين <i>tighmarin</i> , juments.	

REPTILES ET INSECTES.

أمققرار <i>amcarcar</i> , grenouille.	إيزان <i>izan</i> , mouches.
إيمقورقاز <i>imcourcar</i> , grenouilles.	تيزيت <i>tizit</i> , cousin.
أعروس <i>aérous</i> , limaçon.	توكة <i>tçaougha</i> , ver.
إعوراس <i>iouéras</i> , limaçons.	ثيوآغيوين <i>tçiouagghiouin</i> , vers.
تيغردمت <i>tigrardemt</i> , scorpion.	تلکيت <i>telkit</i> , pou.
تيغردميون <i>tigrardmiouen</i> , scorpions.	أكورد <i>akoured</i> , puce.
تيسيسيت <i>tissist</i> , araignée.	إيكوردان <i>ikourdan</i> , puces.
تيسيسيتين <i>tissistin</i> , araignées.	توطفت <i>taouththeft</i> , fourmi.
أزرام <i>azram</i> , serpent.	تيوطفين <i>tioueththefin</i> , fourmis.
إيزرمان <i>izerman</i> , serpents.	إيفكروم <i>ifekroum</i> , tortue.
إيزين <i>izin</i> , mouche.	إيفكر <i>ifker</i> , tortues.

OISEAUX.

دابورقوش <i>daborcouch</i> , char-donneret.	أقورن <i>accouren</i> , rossignols.
أقور <i>accour</i> , rossignol.	أزوش <i>azouch</i> , moineau.
	تيزوشين <i>tizouchin</i> , moineaux.

إجموم <i>adjahmoum</i> , merle.	إيزيط <i>izith</i> , coq.
أجوخام <i>adjouhhmam</i> , merles.	إيوزاط <i>iouzath</i> , coqs.
إيتبير <i>itbir</i> , pinson.	تكرفة <i>tagharfa</i> , corbeau.
إيتبيرن <i>itbiren</i> , pinsons.	تيكرفيون <i>tigharfouen</i> , corbeaux.
تسكورت <i>tasseghourt</i> , perdrix.	تيفرلست <i>tiferellest</i> , hirondelles.
تيسوكرين <i>tissoughrin</i> , des perdrix.	إيمعروف <i>imaérouf</i> , chouette.
تيزيط <i>tizith</i> , poule.	إيمعروفان <i>imaéroufen</i> , des chouettes.
تيوزاط <i>tiouzath</i> , poules.	

MÉTALX ET COULEURS.

تنگت <i>tonghut</i> , cuivre.	أبركان <i>aberkam</i> , noir.
أوزال <i>ouzzal</i> , fer.	أزغغاغ <i>azegghagr</i> , rouge.
دكير <i>dkir</i> , acier.	أزغغاو <i>azegghaou</i> , vert.
أملال <i>amellal</i> , blanc.	أوراغ <i>aouragr</i> , jaune.

DE CE QUI CONCERNE LA GUERRE.

أمغى <i>amengri</i> , guerre.	تحرّاست <i>tahharrast</i> , pistolet.
أنريصوطف <i>anrissouthesf</i> , paix.	تيحرّاسين <i>tihharrassin</i> , pistolets.
أمقران <i>amecran</i> , général.	أختوش <i>akhtouch</i> , lance.
أعلام <i>adllam</i> , porte-drapeau.	إيختوشن <i>ikhtouchen</i> , lances.
أتراس <i>aterras</i> , fantassin.	أرمان <i>aredhman</i> , attaque.
إيتراسين <i>iterrassin</i> , fantassins.	غلبنتن <i>gralbenten</i> , victoire.
أمنای <i>amnai</i> , cavalier.	رولن <i>reoulen</i> , défaite.
إيمناین <i>imnai</i> , cavaliers.	

ADJECTIFS.

إيلها *ilha*, bon.

إيلهان *ilhan*, bons.

تيلها *tilha*, bonne.

إيلهآت *ilhat*, bonnes.

ذيريت *dzirit*, mauvais.

ذيريتين *dziritin*, mauvais. (Pl.)

ذيرتنت *dziritent*, mauvaises.

Ce mot n'a point de singulier au féminin.

سالعقلس *saldeless**, sage.

سالعقلنس *saldelensen**, sages.

أغوزفان *agrouzfan*, grand de taille.

إيغوزفانن *igrouzfanen*, grands de taille.

امقران *amecran*, grand.

أوزلان *aouezlan*, petit de taille.

إيوزلانن *iouezlanen*, petits de taille.

أمزيان *amezian*, petit.

أمزيانن *amezianen*, petits.

أزهاران *azehran*, épais.

إزوهرانن *izouhranen*, épais. (P.)

أرقيق *arqiq**, mince.

أرقاقن *eracqen**, minces.

إيسح إيرح *ihhechar* et *issahh* *irouhli*, lâché.

أمسلوب *amesloub*, fou.

إمسلاب *imeslab*, sous.

أركاز دالعالى *erg haz deldli*, courageux.

أرى كثر وزال *ourikatsara ouezzal*, lâche.

دمجهول *damedjehoul**, ignorant.

دمجهولن *damedjehoulen**, ignorants.

أوقمان *aouecman*, droit.

إيوقمانن *iouecmanen*, droits.

أعوجان *adoudjan**, courbé.

إيعوجانن *idoudjanen**, courbés.

أزاي *azzaï*, pesant.

أزايٓت *azzaït*, pesants.

إيتشور *itchour*, plein.

إيتشورن *itchouren*, pleins.

تاقور *taccour*, dur.

تاقورن *taccouren*, durs.

يسهل *ieshal**, facile, mou, tendu.

سهلان *sahlan**, faciles, mous, tendus.

زبد *zid*, doux.

زيديت *zidit*, doux. (Pl.)
 مرزاق *merzagh*, amer.
 مرزاقن *merzaghen*, amers.
 سقوم *semmoum*, aigre.
 سقومات *sammoumat*, aigrés.
 إجمما *ihhma*°, chaud.
 حمان *hhamman*°, chauds.
 سماظ *sammazh*, froid.

سماظيت *semmazhit*, froids.
 إيكيو *ighiou*, sec.
 إيكينون *igghiouen*, secs.
 إيروا *iroua*, rassasié.
 إيرواون *irouaouen*, rassasiés.
 يهلك *iehlak*°, malade.
 هلكان *helkan*°, malades.

NOMS DE NOMBRE CARDINAUX ET ORDINAUX.

يُون *iouen*, un.
 سين *sin*, deux, etc. etc.
 Les autres comme en arabe.
 يُون وعشرين *iouen u ochrin*,
 vingt-et-un.
 سين وعشرين *sin ou ochrin*,
 vingt-deux, etc. etc.
 مائة يُون *mia iouen*, cent-un.
 مائة سين *mia sin*, cent-
 deux, etc. etc.
 دامزوار *damezouar*, premier.

تامزوارت *tamezouart*, pre-
 mière.
 ويس سين *ouis sin*, second.
 ويس ثلاثة *ouis tçelatça*, troi-
 sième, etc. etc.
 ويس مائة *ouis mia*, centième.
 ويس مائة يُون *ouis mia iouen*,
 cent-unième, etc. etc.
 مرة *marra*°, une fois.
 مرتين *martin*°, deux fois, etc.

PRONOMS.

إينكيني *inekkini*, moi, celui-ci.
 نوكني *noukni*, nous, ceux-ci, nos.
 إيكشيني *ikechhini*, toi, lui, son.
 كونوي *kounoui*, vous, etc.
 واغهي *ouaghi*, lui, etc.
 تاغهي *taghi*, elle, etc.

ويغي *ouighi*, eux, etc.
 تيغي *tighi*, elles, etc.

Le pronom possessif mas-
 culin *mon* s'exprime en ajou-
 tant à la fin du mot *يو* *iou*,
 ainsi de *أعود* *adoud*, cheval,
 on aura *أعوديُو* *adoudiou*,
 mon cheval.

PHRASES FAMILIÈRES,

أفكيد أغروم *efkid agroum*,
donnez-moi du pain.

أويد أمان *aouid aman*, ap-
portez-moi de l'eau.

يكتر ربّي الخيرك *iketter rabbi
elkhaïrek*, je vous remercie.

يلّوز *iellous*, j'ai faim.

أشو تبغين أنتششاد *achou teb-
grid atchetchad*, que voulez-
vous manger?

أفكيد أنتششاد *efkid atchet-
chad*, donnez-moi quelque
chose à manger.

يبرّوا أعبوظيو *ieroua aabbou-
zhiou*, je suis rassasié.

فودغ *soudagr*, j'ai soif.

أفكيد أمان *efkid aman*, ver-
sez-moi de l'eau.

أروايد أد تروحد *arouaïd ad
trouhhed*, où allez-vous?

أدروحا غار تمديننت *adrou-
hha grar tamdint*, je vais à
la ville.

أنيدا تقيت *anida teggit*, d'où
venez-vous?

أوسغتي تدرت *ousseghti tad-
dart*, je viens du village.

ألي *ali*, montez.

أويد تينهرمت *aouid tim-
hhermt*, descendez mon mou-
choir.

أكشم *akchem*, entrez.

أفاغ *effagr*, sortez.

أرجوك *aridjouk*, attendez.

أوري طفترا *ouri thestara*, ne
me touchez pas.

أوري تزاالرا *ouri tessalara*,
n'allez pas si vite.

أنفاس أيو *ensas aiou*, laissez
cela.

تبورت تصلح *tabbourt tess-
lahh*, la porte est fermée.

إيغاردا *igrarda*, venez ici.

أشو ستقليبد *achou stkellibed*,
que cherchez-vous?

أكلاق تفهمد *aklaq tfehmed*,
me comprenez-vous?

أكلای فهمغ *aklaï fehmagr*,
je vous comprends.

سنت أعربت *snet adrabt*, com-
prenez-vous l'arabe?

سغ أشوبة *snagr achouia*, je le
comprends un peu.

أشوا أوای achou aouai, qu'est-ce que c'est?

أيسميس أوای ismiss aouai, comment nommez-vous cela?

أوتسين غارا outessin grara, je ne le sais pas.

أسنغت asnagrt, je le sais.

تسنت tesnet, le connaissez-vous?

سنگت دمدأكليو snagrt, dameddakliou, oui, c'est mon ami.

أيسميس ismiss, comment le nommez-vous?

أوتسين غارا أيسميس grara ismiss, j'ai oublié son nom.

قداش دالعمرك caddach del-amrek, quel âge avez-vous?

أعشرين أيسكواسن achrin is-sekouassen, j'ai vingt ans.

أيكتشيني ازجوجاد iktechini ezdjeoudjad, êtes-vous marié?

أيه eh, oui.

أبأك مازال أيدار babak mazaal iddar, avez-vous votre père?

ألا يموت ala imout, non, il est mort.

أشال غورك وراو achehhal grourek ouarraou, combien avez-vous d'enfants?

غوري سين gouri sin, j'en ai deux.

أشال ويمان غورك achehhal ouaitman grourek, combien avez-vous de frères?

أولاش غوري oulach gouri, je n'en ai pas.

أشو الزمان achou ezzman, quel temps fait-il?

الزمان ايلها ezzman ilha, il fait beau.

يحم الحال iehhma elhhal, il fait chaud.

أميط assemmith, il fait froid.

تفوكت تشرق tçafouk techrac, le soleil luit.

الزمان أسيكنة ezzman assi-gna, l'air est rempli de nuages.

ترعد teradd, il tonne.

تبرق tbarrac, il éclaire.

أظو يشاط azhou ichath, il fait beaucoup de vent.

أمكتليب amktellith, comment vous portez-vous?

أقلای بخير aclaï bkheir, bien.

مرحبة أيسك marhhaba issek, vous êtes le bien-venu.

أمكيك أكمك amkik aghman, comment se porte votre frère?

يهلك iehlek, il est malade.

أيقرهاات يخفيس *iearhat ikh-fis*, il a mal à la tête.

توكة تولة *tougha tçoula*, il a la fièvre.

أتيفور ربّي *atiehfou rabbi*, que Dieu lui donne la santé!

قيم شوية *qim chouia*, asseyez-vous un peu.

اولكّي ما غارا *oulghi ma gara*, en vérité je ne lo puis.

غوري الشوغول *gouri echou-groul*, j'ai beaucoup d'affaires.

تسلم فلس *tsellem fellless*, saluez-le de ma part.

روح السلامة ربّي *rouhh essalamat rabbi*, que Dieu vous accompagne!

أهدرت تعريبيت *ahdart tdarbet*, parlez-vous arabe?

سنغ شوية *snagr chouia*, je le comprends un peu.

ولكن ديسيناغ شوية *oulaken dissinagr chouia*, mais avec le temps je l'apprendrai.

أنيدا تسنت تعريبيت *anida tesnet tadrbit*, où avez-vous appris à le parler?

غل جزاير *grel djezaïr*, à Alger.

أعزري *adzri*, valet d'écurie,

سافدّاس أعوديّو *safdas adoudiou*, étrillez mon cheval.

تروحاس تصفج أعوديّو *trohhas tesfjhh adoudiou*, mon cheval est défermé.

غور سقار أتيد يسقمر *gour semmar atid issemmar*, menez-le chez le maréchal.

شليلس أعوديّو *chliless adoudiou*, lavez mon cheval.

يسويتيد *issouitid*, faites-le boire
أنفاس أد يعلف *anfas ad iadlef*, donnez-lui à manger.

سرميت *sarmit*, bridez-le.

سكورس تريخت *skoures tarikht*, sellez-le.

قساس الكّام *esas algham*, débridez-le.

أشوند تيسوكت أد تسروحد *achouned tissougt ad trouhhed*, quand partez-vous?

أزكّا *azekka*, demain.

أحال بوسان سياع الجزاير *achehhal bouessan siagr el-djezaïr*, combien y a-t-il de journées d'ici à Alger?

ثلاثة أيام *teelatça iam*, trois journées.

أبريد دالعالى *abrid delâli*, le chemin est-il beau?

أيلها *ilha*, fort beau.

أبريد دالعاية *abrid delâfia*, le chemin est-il sûr?

إيلا الخوف *illa elkhäuf*, y a-t-il
du danger?

إيلا إبتتام *illa iqettam*, y
trouve-t-on des voleurs?

سكنى أبريد *seknî abrid*, en-
seignez-moi la route.

إيلا تدرت *illa taddart*
tacreb, y a-t-il un village près
d'ici?

اش ابوبريد اروح قورس *ach aboubrid arouhh koures*,
quel chemin faut-il prendre?

تدرت يقربن أبريد ازلمان *taddart icarben abrid azel-*
man, quand vous serez près
du premier village, vous
prendrez à gauche.

اليد اساون *alid assaouen*,
montez la montagne.

ايوار أبريد *iouar abrid*, le
chemin est fort difficile:

يخلي أبريد *iakhli abrid*, le
chemin est désert.

ايلان ديس اوامان *illan dis*
aou aman, on y trouve de
l'eau.

NOTICE

De la collection de médailles bactriennes et indo-scythiques
rapportées par M. le général Allard.

Lorsque le comte Jacques Bruce reçut de Kazan ou d'Astrakhan, il y a plus d'un siècle, la première médaille qu'on eût encore vue des rois grecs qui dominèrent dans la Bactriane au III^e siècle avant notre ère, on refusa d'abord de croire à l'authenticité de ce précieux monument, et les doutes qu'on entretenait à ce sujet semblaient justifiés par la mystérieuse réserve que mettait le possesseur à laisser entrevoir aux savants un trésor dont il appréciait toute la valeur. L'existence de cette médaille fut

pour ainsi dire révélée par Bayer, dans son histoire de la Bactriane; car il fut le premier à prouver que les soupçons que l'on avait conçus sur la légitimité de ce monument n'étaient justifiés par aucune raison plausible, et que cette découverte, pour être inattendue, n'en était pas moins réelle; la description, d'ailleurs inexacte, qu'il donna de la médaille, en la livrant aux discussions de la critique, lui assigna dès lors sa place dans la science. Une nouvelle série numismatique était ouverte par le tétradrachme d'*Eucratidas* restitué à l'histoire; mais il était encore difficile et peu sûr de signaler dans cette série, indiquée par une seule pièce, des lacunes dont la détermination ne pouvait résulter que de la comparaison d'un nombre considérable de pièces nouvelles. Les textes historiques, en effet, cette principale autorité des classifications numismatiques, étaient en très-petit nombre et d'un bien faible secours pour reconstituer l'histoire de la Bactriane sous la domination grecque; cette histoire devait tout attendre du témoignage des monuments numismatiques. Près d'un siècle s'écoula avant qu'une heureuse découverte vînt ajouter une nouvelle médaille à ce tétradrachme¹, seul représentant d'une domination de plus d'un siècle sur des contrées dont la vaste étendue, l'inépuisable richesse et la florissante civilisation nous sont attestées par

¹ Un autre tétradrachme d'*Eucratidas*, publié par Pellerin, et exactement semblable au premier, n'avait pu servir qu'à confirmer l'opinion de Bayer sur l'authenticité de cette médaille.

des passages peu nombreux mais précis d'historiens grecs et latins : on a déjà rappelé plus d'une fois que cette découverte fut réservée comme une dernière récompense à l'extrême vieillesse d'un savant qui avait consacré sa vie entière à l'étude de la numismatique, et qui avait enrichi cette étude de plus de faits nouveaux qu'aucun de ses prédécesseurs; c'était l'adieu de la science. Une médaille d'or d'*Euthydème*, d'un admirable travail et d'une conservation parfaite, vint ajouter un nom de plus à la suite numismatique des rois grecs de la Bactriane, donner une nouvelle autorité aux témoignages si incomplets de quelques auteurs grecs sur ce prince aussi heureux qu'habile, et appeler de nouveau l'attention sur une histoire dans l'étude de laquelle le défaut de monuments n'avait pas permis de faire de nouveaux progrès. Non moins heureux et non moins digne de l'être que Pellerin; M. Mionnet restitua à la série des rois grecs de la Bactriane un tétradrachme alors unique du roi *Hélioclès le Juste*; une appréciation délicate des particularités de la fabrique, espèce de critique de l'art dont les présomptions s'élèvent quelquefois jusqu'à la certitude, avait suppléé pour ce savant aux témoignages historiques qui manquaient, et aux renseignements sur la provenance du monument, qui ne s'étaient pas conservés. L'attribution de cette médaille devait être confirmée, vingt ans plus tard, sur le sol même de l'antique Bactriane, par la découverte de plusieurs monnaies du même prince, due à un entreprenant voyageur; ainsi s'est

trouvée accomplie la condition que M. A. W. de Schlegel avait mise à la reconnaissance d'*Hélioclès* comme roi de la Bactriane. Que, d'un empire si puissant, si magnifique, il ne fût connu encore qu'un si petit nombre de médailles à l'époque où Visconti terminait son *Iconographie grecque*, on ne pouvait sans doute expliquer ce fait par des circonstances particulières au royaume grec de la Bactriane, telles qu'une émission peu considérable de métal monnayé réservé aux dominateurs de cette contrée, ou bien qu'une absorption complète de toute la monnaie d'or, d'argent et de bronze de cet empire, à l'exception de trois ou quatre pièces; une telle opinion ne pouvait du moins être soutenue par des motifs de quelque valeur. On devait reconnaître que, si cette série numismatique n'était pas aussi riche que celles des Arsacides et des Sassanides, c'était seulement que le sol de la Bactriane et de l'Inde occidentale n'avait point été exploré comme celui de la Perse et de la Babylonie, et l'on devait espérer, de rapports plus suivis avec ces contrées éloignées, des découvertes dont on ne pouvait encore mesurer l'importance par les conjectures les plus hardies. Cette révélation ne se fit pas longtemps attendre; plusieurs monnaies nouvelles des dynastes déjà représentés dans cette série et un tétradrachme du roi *Antimachus*, dont le nom ne s'était conservé ni sur un seul monument ni sur une seule page d'histoire, furent apportés en Russie par le commerce de l'Asie centrale, auquel avaient été récemment ou-

vertes des voies plus larges : ces précieuses médailles fournirent à M. de Köhler le sujet d'un mémoire qui enrichit la science d'un nombre considérable de faits nouveaux. Boukhara était, pour ainsi dire, devenu l'entrepôt de l'histoire de l'ancienne Bactriane, comme il l'était déjà du commerce des contrées autrefois comprises sous cette dénomination¹; la légation russe en rapporta un tétradrachme de *Démétrius*, roi de l'Inde, qui est resté unique jusqu'à ce jour, et qui a ajouté un témoignage de plus à ceux qu'on avait recueillis à grand'peine dans les auteurs grecs, sur le fils d'Euthydème : à ces acquisitions nouvelles de la science venaient se joindre quelques médailles, apparaissant alors pour la première fois, des dynastes indigènes qui avaient succédé aux Asianiens dans la domination de la Bactriane; mais on se contenta d'en signaler l'existence, sans essayer d'en expliquer les types et d'en déchiffrer les légendes : la conservation défectueuse de ces monuments fut sans doute le plus grand obstacle que trouvèrent MM. de Köhler et Tychsen à en faire un usage critique. Dans les premières années de ce siècle, avait été ouvert un autre accès à l'Asie centrale, un autre accès à l'histoire de la Bactriane et de l'Inde grecque : quelques voyageurs anglais, presque tous

¹ « La plupart de ces anciennes monnaies de la Bactriane, dit M. de Meyendorff, se trouvent dans les ruines que l'on voit encore sur les bords de l'Amou : heureusement on commence en Boukharie à rechercher ces monnaies, pour les vendre en Russie, et les monnayeurs n'en fondent plus qu'en petite quantité. »

munis du prétexte honorable d'une mission diplomatique, avaient visité rapidement les contrées à l'ouest de l'Indus; mais des préoccupations de plus d'un genre ne leur avaient pas permis de donner leur attention à des recherches archéologiques; aussi les premières découvertes furent-elles dues au hasard, ainsi que les premières indications des trésors que renfermait le sol à peine effleuré de ces contrées; quelques monnaies bactriennes et indo-scythiques, qui avaient pour ainsi dire été entraînées par le cours du commerce, furent découvertes par M. J. Tod, sur les bords de la Yamounâ, et publiées par lui, quelques années plus tard, dans les Transactions de la Société asiatique de Londres : elles devinrent, pour M. A. W. de Schlegel, le sujet d'un mémoire où furent exposées des considérations aussi neuves qu'ingénieuses sur l'histoire que ces médailles devaient servir à éclairer. C'était plus que des noms et des types encore inconnus dans la numismatique bactrienne que révélaient ces précieuses médailles, c'était une numismatique nouvelle, et pour la forme des pièces et pour les légendes du revers; c'était une langue nouvelle dont on n'avait pas encore vu un seul mot; c'était une civilisation mixte, résultat immense et inconnu de l'expédition d'Alexandre dans ces contrées lointaines, civilisation dont on venait de recouvrer les premiers monuments. L'importance de la découverte une fois signalée, l'empressement fut grand dans l'Inde à continuer des recherches dont les premiers résultats avaient été reçus

et appréciées avec tant de faveur; des collections de médailles furent formées par des soins multipliés; celles qui s'étaient accrues pendant plusieurs années dans les établissements scientifiques furent examinées pour la première fois : M. Wilson décrivit, dans une intéressante notice, toutes les médailles que possédait le musée de la Société de Calcutta, et ne négligea, dans cet utile rassemblement de faits, aucun des renseignements qui pouvaient servir plus tard à l'explication complète des types et des légendes de ces monuments. La numismatique bactrienne ne doit malheureusement pas profiter de ce travail, et la série indienne est la seule qui présente des médailles d'un haut intérêt; encore la représentation en a-t-elle été confiée à une main inhabile et laisse-t-elle beaucoup à désirer pour la netteté et pour l'exactitude.

Vers ce temps la science entra en possession des vastes régions autrefois soumises aux rois grecs de l'Inde et de la Bactriane. Des officiers français auxquels leur épée devait donner une nouvelle patrie, avaient fait accepter au prince qui gouvernait les contrées où avaient régné Taxile et Porus, une partie de notre civilisation, la discipline de nos armées : une occasion s'offrit à eux de rendre à la science un grand service, et ils y employèrent leur zèle et la haute influence qu'ils s'étaient acquise; par les soins de l'un d'eux fut exploré un monument depuis longtemps signalé par les voyageurs anglais comme un de ceux que la civilisation grecque avait laissés sur

cette terre étrangère, et auquel s'était tout d'abord attaché le souvenir d'Alexandre, destiné, lui aussi, à prêter l'illustration de son nom à tous les monuments antiques des contrées qu'il avait conquises. Les fouilles du *sthôpa* de Mânikyâla restituèrent à la science historique des médailles d'une grande valeur, mais dont aucune ne remontait jusqu'à l'époque de la domination gréco-bactrienne. Cette exploration excita une grande attente parmi les personnes qui s'intéressaient à l'histoire ancienne de l'Orient : les copies et les empreintes qu'on reçut en Europe de quelques-uns de ces monuments ajoutèrent à l'intérêt qui avait accueilli la première nouvelle de leur découverte ¹. Cet unanime témoignage de faveur accrut encore le zèle des généraux français du Pendjab, et ils résolurent de consacrer tous les loisirs que leur laisseraient les armes, à faire sortir des pierres et de la poussière de ces contrées une histoire qu'il semblait leur avoir été réservé de rendre à la lumière; ils visitèrent les parties du Pendjab qui offraient de grandes étendues de ruines, et employèrent des indigènes à la recherche des médailles et à l'ouverture des *sthôpa*; leurs efforts, habilement dirigés, furent suivis d'un succès au-dessous duquel étaient restées toutes les espérances. Déjà ils n'étaient plus seuls à exploiter cette mine si fé-

¹ Des empreintes de ces médailles, remises à M. Reinaud, ont été décrites par M. Saint-Martin dans une note insérée au *Journal asiatique*; elles m'ont été ensuite communiquées avec une obligeance que je ne puis assez m'empresser de reconnaître.

conde : un voyageur anglais, qui avait formé le projet de pénétrer jusqu'au centre de l'Asie, recueillit, en passant à travers le Pendjab et le Kaboul, un nombre assez considérable de médailles; les unes, malheureusement frustes, appartenant à la série gréco-bactrienne, les autres, dont plusieurs assez bien conservées, à la série indo-scythique : les difficultés qui entourèrent son voyage au delà des limites du Kaboul, ne lui permirent pas de continuer, sur les ruines de l'antique Balkh, à Bamian et aux environs de Boukhara, des recherches qui n'étaient point d'ailleurs l'objet principal de son excursion au delà de l'Imaüs. On eut à regretter de voir cette petite collection divisée entre plusieurs mains, perdre de son importance par la difficulté qu'on devait trouver à comparer entre eux les divers exemplaires de la même médaille, et à éclaircir par cette comparaison les doutes qui pouvaient naître sur le déchiffrement des légendes et l'explication des types. Le commerce du nord de l'Asie continuait cependant à apporter ses trésors en Europe, et quelques précieuses médailles reçues par la voie de Saint-Pétersbourg vinrent enrichir le cabinet de la Bibliothèque du Roi; elles fournirent à M. Raoul-Rochette l'occasion d'exposer d'intéressantes considérations sur les commencements du royaume grec de la Bactriane et sur quelques points de la mythologie orientale : ce travail fit apprécier les secours qu'on devait attendre, pour l'étude de cette histoire, de la comparaison des monuments et des textes, préparée par

une érudition étendue et dirigée par une ingénieuse critique.

Jusqu'à ce moment les médailles de la Bactriane et de l'Inde ne s'étaient encore produites que de loin en loin et en petit nombre à la fois; il fallait presque un effort de mémoire pour rassembler dans un ordre suivi, de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie, des monuments, souvent uniques; dispersés entre tant de collections publiques et particulières. La science avait donc encore à désirer de réunir dans un seul cadre et sous une étude commune un nombre plus considérable de ces monuments, et de former un ensemble numismatique comparable à ceux qu'on possédait pour d'autres parties de l'Asie; qui pût servir à éclairer l'interprétation de chaque pièce par des rapprochements faciles et nombreux. Cette attente devait être bientôt remplie : de riches collections avaient été formées sur les ruines mêmes des villes grecques de la Bactriane et de l'Inde, des collections auxquelles ne pouvait se comparer aucune de celles qu'on avait vues jusqu'alors, ni pour la variété des noms et des titres de rois, ni pour la nouveauté des types, ni pour le nombre et la conservation des exemplaires. Le docteur Gerard, qui avait accompagné le lieutenant Burnes dans une partie de son voyage, et qui s'était séparé de lui pour explorer plus attentivement une partie des contrées qu'ils avaient traversées ensemble, avait recueilli dans le Kaboul et dans le Pendjab, par les soins de son *mounchi*, Mohan Lal, et par l'entremise du nawab

Djabar-khan¹, un nombre considérable de médailles bactriennes et indo-scythiques; il les présenta, à son retour, à la Société asiatique de Calcutta, dans l'intention de payer son tribut à la science, assuré que ces antiques monuments trouveraient d'habiles interprètes dans une réunion d'hommes aussi distingués par des mérites divers. Le musée de la Société s'était déjà enrichi, quelques jours auparavant, d'une magnifique collection formée par le scheïkh Keramat-Ali, qui, après avoir accompagné le lieutenant Connolly dans son voyage à travers le Kaboul et le Khorasan, avait été choisi par le gouvernement anglais de l'Inde pour remplir les fonctions de résident dans la capitale de l'Afghanistan. En se rendant, dans le courant de l'année 1832, au poste qui lui avait été assigné, il avait pris avec lui, sur la recommandation de M. J. Prinsep, des exemplaires de toutes les planches de médailles qui avaient été gravées, soit dans les *Asiatic Researches*, soit dans le Journal de la Société de Calcutta, et celles qui avaient paru depuis ce temps lui avaient été régulièrement transmises : le plus heureux succès avait suivi des recherches desquelles on n'avait pu espérer d'abord que de faibles résultats, puisqu'elles ne devaient pas être dirigées par ces connaissances spéciales

¹ J'ai rapporté, dans la première partie de ma *Notice sur les découvertes archéologiques faites dans l'Afghanistan par le docteur Hopfinger*, la négociation qui eut lieu entre ce voyageur et le nawab, sollicité par le docteur Gerard de lui procurer une collection de médailles bactriennes.

dont pouvaient se prévaloir les Européens qui avaient précédé Keramat-Ali dans ces contrées. La collection qu'il avait rassemblée et présentée à la Société de Calcutta était la plus riche que l'on eût encore vue; elle était inestimable pour le nombre prodigieux de pièces inédites qui s'y rencontraient et pour la parfaite conservation de ces pièces; il semblait que Keramat-Ali eût fait un choix facile là où d'autres avaient à peine trouvé quelques médailles frustes pour récompense et pour témoignage de leurs pénibles recherches; sa collection, dans laquelle se trouvaient représentées les diverses dynasties grecques et indo-scythiques de la Bactriane, et à laquelle étaient jointes quelques monnaies indiennes du moyen âge, ne comprenait pas moins de huit médailles d'or, cent vingt-huit médailles d'argent et deux cent quarante-sept médailles de bronze¹. Qu'une masse si considérable de médailles eût été recueillie aux environs de Kaboul, on devait cependant à peine s'en étonner, depuis que l'on avait appris, par les communications de M. Masson, quels trésors nous réservait encore le sol de certaines parties de l'antique Bactriane. Cette contrée était devenue le domaine de M. Masson : il en avait

¹ Pour apprécier la richesse relative de cette inestimable collection, il faut remarquer que la collection rapportée par M. le général Allard ne contient que quatorze médailles d'or et trente-et-une médailles d'argent, et que la collection, d'ailleurs si précieuse, formée par M. Masson, ne présente que quatorze médailles d'or et d'argent, dont aucune n'appartient aux séries gréco-bactrienne et indo-scythique.

pris possession au nom de la science, il l'avait explorée, il l'avait fouillée pendant un séjour de plusieurs années; il avait habité partout où il y avait des ruines; et, comme s'il eût découvert de nouveau une terre perdue pendant plusieurs siècles, il avait imposé à ces ruines les noms anciens qu'il croyait leur avoir appartenu dans les temps auxquels se rapportaient les notions géographiques recueillies par Strabon et Ptolémée: c'était un empire au partage duquel il pouvait admettre des explorateurs dirigés par le même zèle, mais que personne ne pouvait lui disputer; car, depuis les derniers temps de la dynastie scythique qui avait remplacé les chefs macédoniens, il était, sans aucun doute, le premier Européen qui eût remué la poussière de ces ruines, le premier qui eût pénétré dans l'intérieur des *sthôpa* pour y chercher de nouveaux débris d'une histoire dont il ne s'était conservé que quelques noms propres de rois et de peuples, comme pour constater une lacune immense dans l'ensemble de nos traditions sur les âges anciens. Au milieu de ces ruines M. Masson avait recueilli, entre autres monuments, un nombre considérable de médailles de toutes les dynasties qui avaient successivement dominé sur ces contrées. On eût pu croire que c'était un premier choix réservé par la fortune à sa généreuse curiosité, et que les ruines lui avaient gardé des trésors intacts; il n'avait fait cependant que glaner en passant là où plusieurs générations avaient annuellement recueilli d'abondantes mois-

sons; sa part était celle du dernier venu. Il faut entendre M. Masson raconter lui-même sa visite aux ruines de *Beghram*, dans le *Kohistan* de *Kaboul*, et essayer d'évaluer au poids les pertes que l'histoire a faites depuis plusieurs siècles sur ce point seulement.

« Dans le courant du mois de juillet (1833),
« dit-il, je quittai la ville de *Kaboul* pour explorer
« les districts situés au nord de cette ville, au pied
« des monts *Hindoukouch*, dans l'intention de déter-
« miner l'emplacement d'*Alexandria ad Caucasum*.
« Je dois réserver mon opinion sur ce point jusqu'au
« moment où j'aurai consulté les autorités anciennes,
« plusieurs localités pouvant convenir à cet empla-
« cement. Mais un résultat certain de mon excur-
« sion, ce fut la découverte des ruines d'une ancienne
« ville d'une étendue considérable, gisantes dans la
« plaine aujourd'hui nommée *Beghram*, près du con-
« fluent des rivières *Ghorbend* et *Pendjchir*, et à la
« tête de la grande route qui conduit de *Khodjah*
« *Khedri* du *Kohistan* à *Nedjrau*, *Taghan*, *Laghman* et
« *Djelalabad*. Je ne tardai pas à apprendre qu'on re-
« cueillait tous les jours un nombre considérable
« de médailles dans la plaine de *Beghram*, et ma
« première exploration me mit en possession de
« quatre-vingts pièces environ, que j'eus, il est vrai,
« beaucoup de peine à me procurer, parce que ceux
« qui les possédaient suspectaient d'abord les motifs
« de ma recherche. La découverte de médailles aussi
« précieuses devait naturellement accroître mon zèle;
« aussi ai-je réussi, la défiance de ces gens une fois

« dissipée, à recueillir en différentes fois, jusqu'à ce
« moment (novembre 1833), dix-huit cent soixante-
« cinq pièces de bronze et quatorze pièces d'or et
« d'argent, ces dernières appartenant aux époques
« indienne et arabe. Plusieurs de ces pièces n'ont
« sans doute aucune valeur : je les ai néanmoins con-
« servées dans l'espérance d'obtenir plus tard des
« exemplaires parfaits de chaque type et de chaque
« variété : je n'ai réussi qu'en partie dans ce projet;
« telle est en effet la diversité des médailles recueil-
« lies en ce lieu, que chaque masse de cent ou cent
« cinquante pièces m'en présente régulièrement une
« ou plusieurs qui m'étaient jusqu'alors inconnues.
« Je dois observer qu'à mon retour à Kaboul de ma
« première excursion, j'y trouvai deux personnes
« occupées de la recherche des médailles : je leur
« cédai la ville et portai exclusivement mon atten-
« tion sur un champ d'explorations plus éloigné et
« plus étendu, celui de *Beghram*. Comme mon objet
« d'ailleurs n'était pas seulement de rassembler des
« médailles, mais de les faire servir à des recher-
« ches utiles, je me félicitai de trouver l'occasion de
« former une collection dans un lieu donné, avec
« lequel les médailles qui la composaient devaient
« nécessairement avoir un certain rapport. Je pré-
« sume que le nombre des médailles qu'on trouve
« annuellement dans la plaine ou *decht* de *Beghram*
« ne peut être évalué à moins de trente mille, indé-
« pendamment des anneaux, des sceaux et d'autres
« menus objets semblables. Les médailles d'or et

« d'argent ne se rencontrent que rarement. Si nous
 « admettons que cinq siècles se sont écoulés depuis
 « la complète destruction de cette cité (et il serait
 « possible, je pense, d'en fournir des preuves négati-
 « ves); si nous admettons également, ce qui me
 « paraît vraisemblable, qu'un nombre aussi consi-
 « dérable de médailles a été retiré, chaque année,
 « de ces ruines, nous obtenons un nombre total de
 « cinquante millions de pièces, nombre prodigieux
 « et qui seul devrait appeler sur ces débris d'une
 « grande cité une curiosité empressée. Les trésors
 « des ruines de Beghram, jusqu'au moment où je
 « suis venu en détourner une partie, ont été régu-
 « lièrement envoyés à la fonte, soit à la monnaie
 « de Kaboul, soit dans les fourneaux des ouvriers en
 « cuivre de cette ville et de Tcharikar¹. La récolte
 « de ces médailles est faite par des bergers afghans :
 « ils les vendent au poids et à vil prix à des *misger*
 « ou cuivriers ambulants, qui visitent leurs tentes
 « de temps à autre : ceux-ci les fondent pour leur
 « propre compte ou les revendent, avec quelque
 « profit, aux officiers de la monnaie. »

Alors même qu'on n'adopterait pas l'évaluation de M. Masson et qu'on éviterait d'exagérer, en même temps que les pertes de l'histoire, les regrets que nous leur devons, on serait encore effrayé de l'activité de cette singulière industrie, qui tire de ces ruines, comme d'une mine immense et inépu-

¹ Cette ville est probablement celle que le docteur Honigberger nomme *Tchchrkar*.

sable, pour le convertir à un nouvel usage, un métal déjà marqué de l'empreinte du travail humain, un métal qui a seul conservé tant de noms effacés de tous les autres monuments. On ignore depuis combien de siècles ou d'années cette mine est exploitée, combien de noms y ont péri, combien de documents pour la connaissance des mœurs et des religions antiques y ont été détruits; mais cette incertitude même, s'ajoutant à celle que produit le défaut de témoignages historiques, ne nous permettra jamais d'être assurés de posséder la série complète des noms des rois grecs ou scythes de la Bactriane et de l'Inde; car on peut apprécier par des conjectures les ravages du temps, mais non pas une destruction active et intelligente, hâtée par la cupidité. C'était cependant sur ce sol épuisé que M. Masson avait recueilli un trésor : il convient de donner ce nom à une collection riche de tant de monuments nouveaux qui ne se reproduisent que dans une seule des autres collections formées jusqu'à présent dans ces contrées. M. Masson ne voulut pas priver longtemps les savants des résultats de si précieuses découvertes, et il adressa à la Société asiatique de Calcutta des esquisses et une description des plus belles médailles de sa collection : le docteur Gerard, qui avait rencontré M. Masson à Kaboul, certifia, en les transmettant à la Société, la parfaite exactitude des esquisses. On doit croire que ce témoignage fut donné par complaisance; car ces dessins, à en juger par le *fac simile* qui en a été publié par M. Prin-

sep dans son journal, laissent beaucoup à désirer sous le double rapport de la correction et de la fidélité; j'ajoute avec regret, obligé d'apprécier un travail auquel je me référerai plus d'une fois dans la suite de cette notice, que le mémoire joint aux esquisses n'est pas non plus exempt de négligences et d'inexactitudes : on n'en doit pas moins accueillir avec empressement des communications d'un si haut intérêt, qui, au mérite d'enrichir la science d'un nombre considérable de faits nouveaux et inattendus, joignent celui d'indiquer avec précision la provenance de tous les monuments qu'elles font connaître. On doit désirer que la Société asiatique de Calcutta accorde au zèle si louable de M. Masson, des encouragements qui lui permettent de continuer son exploration archéologique avec de nouveaux succès.

Pendant que M. Masson visitait les ruines de la plaine de *Beghrum*, un autre européen, le docteur Honigberger, arrivait à Kaboul, et profitant des avantages que lui offrait la faveur du nawab Djabarkhan, parcourait les montagnes aux environs de cette ville pour dépouiller les *sthoûpa* des objets antiques qu'ils renfermaient. Ce fut en présence de ces monuments que les deux hardis voyageurs se rencontrèrent; ils associèrent pendant quelques jours leurs recherches, et en obtinrent des résultats que je me contenterai de rappeler ici, parce que j'ai essayé de les apprécier dans un autre mémoire. L'ouverture des *sthoûpa* procura au docteur Honigberger quelques médailles de

bronze de peu de valeur, et une médaille d'or du roi *Mokadphisès*, qui restera un des monuments les plus remarquables de l'époque de la domination scythique dans la Bactriane¹; ces pièces, ajoutées à celles que ce voyageur avait déjà recueillies à Kaboul et dans les villages environnants, formèrent le premier fonds d'une collection qui, sur la route de Kaboul à Boukhara, s'accrut, pour ainsi dire à chaque station de la *kafilah*, de pièces nouvelles et importantes, jusqu'à ce qu'elle fût complétée dans cette dernière ville par l'acquisition d'une curieuse médaille d'or appartenant à la série de celles qu'on désigne par le nom d'indo-scythiques. Cette collection fut vue et admirée à Saint-Petersbourg, mais elle n'entra point dans les musées publics et particuliers de cette ville, qui avaient jusqu'alors retenu presque toutes les médailles bactriennes venues de Boukhara; apportée dans l'occident de l'Europe, elle mit pour la première fois sous nos yeux des monuments que nous ne connaissions encore que par des représentations et des descriptions plus ou moins exactes; elle devint, pour quelques personnes en particulier, l'objet d'une étude spéciale, suivie avec cet intérêt qui s'attache toujours aux questions d'une étendue presque illimitée, où tout est encore à découvrir. M. Raoul-Rochette trouva dans cette collection la matière d'un intéressant supplément à sa première notice; il en

¹ Cette pièce a été décrite dans la première partie de la *Notice sur les découvertes archéologiques faites par M. Honigberger dans l'Afghanistan*.

décrivit les pièces les plus importantes, discuta de nouveau les textes anciens qui se rapportaient aux noms royaux inscrits sur ces monnaies, et indiqua les points d'histoire qui pouvaient recevoir un nouveau jour de la découverte de monuments mieux conservés ou présentant des types nouveaux : ainsi le docteur Honigberger avait procuré à la science deux importantes acquisitions. Elle allait recueillir un don plus précieux encore et qui devait faire naître pour elle l'embarras de richesses inattendues. Tels étaient, en effet, les succès qu'elle avait obtenus sur ce point depuis quelques années, qu'ils s'étaient tous successivement effacés l'un l'autre. Les correspondances et les journaux anglais de l'Inde avaient annoncé qu'une riche collection de médailles bactriennes, formée par les soins de M. le général Ventura, n'attendait, pour être transportée en France, qu'une occasion favorable et qui en assurât la conservation : cette occasion s'offrit, telle qu'une meilleure ne pouvait se rencontrer ; M. le général Allard avait obtenu de Randjit-Singh la permission de faire le *pèlerinage* de la patrie ; il reçut sous sa garde la précieuse collection de son compagnon d'armes, et y joignit quelques médailles qu'il avait lui-même recueillies dans ses marches ¹. Pendant son séjour à Calcutta,

¹ C'était aussi pendant le cours d'une expédition, et en quelques jours seulement, que le général Ventura avait formé sa précieuse collection : ce renseignement, intéressant sous plus d'un rapport, se trouve consigné dans le passage suivant d'une lettre écrite par le général : « Me trouvant campé, pendant le mois de janvier dernier,

il soumit cette collection à l'examen des membres de la Société asiatique. Elle trouva un digne appréciateur dans le secrétaire de la Société, M. J. Prinsep, qui s'était livré à l'étude de la numismatique bactrienne et indo-scythique avec une prédilection justifiée par d'heureux succès; bien que cette étude n'eût obtenu que les loisirs d'une vie consacrée aux sciences physiques et naturelles, elle avait été suivie avec une si ingénieuse activité, et dirigée par une justesse d'esprit si constante, qu'elle avait résolu un grand nombre de difficultés qui avaient été tout au plus indiquées par des recherches spéciales annoncées avec plus de prétention. M. J. Prinsep eut la complaisance de mettre la collection en ordre et d'y joindre un catalogue sommaire, destiné pour ainsi dire à lui servir d'index et à faciliter les premières recherches aux personnes qui seraient chargées, à Paris, du soin de la classer et de la décrire systématiquement : on doit regretter que M. J. Prinsep se soit abstenu, par une modeste réserve, de rédiger un catalogue numismatique et critique d'une collec-

« entre l'Hydaspe et l'Indus, je me disposais à faire de nouvelles
 « recherches et à visiter moi-même plusieurs ruines que je savais
 « exister dans ces contrées, lorsqu'un coup de paralysie vint m'ar-
 « rêter dans mes dispositions : j'envoyai alors mes gens à la décou-
 « verte, et je fus assez heureux pour les voir revenir avec une col-
 « lection de belles médailles. Je viens de les remettre à M. Wade,
 « qui vous les fera parvenir, je pense, par les soins de M. Allard, qui
 « se rend en ce moment à Calcutta. N'ayant pas été moi-même sur
 « les lieux, je ne puis accompagner ces médailles que de quelques
 « notes sur les endroits où elles ont été trouvées. » Ces notes ont
 été malheureusement distraites de la collection.

tion qu'il avait les moyens d'illustrer avec plus de succès que personne, trouvant de nombreuses pièces de comparaison dans les collections de Keramat-Ali et du docteur Gerard. Une grande attente avait été excitée à Paris par l'annonce des trésors que l'Inde nous envoyait; le général Allard, sollicité dès son arrivée par l'impatiente curiosité de plusieurs orientalistes, leur permit avec une obligeance empressée, dont le souvenir leur sera toujours présent, la vue et l'étude de sa précieuse collection. Il avait annoncé l'intention d'en faire hommage au Roi, en le priant d'en disposer comme il le jugerait le plus convenable, en faveur de la science¹; il voulut ajouter encore au mérite de cette offre, en présentant la collection rangée de manière à ce qu'il fût facile d'en reconnaître à la première vue la richesse et la variété. Invité par sa confiance et son amitié à entreprendre ce travail, je classai dans un ordre chronologique probable toutes les pièces qui, par leur conservation ou, à défaut de ce mérite, par leur extrême rareté, me parurent dignes d'être admises dans ce choix, et je les décrivis succinctement par séries et sous des numéros de renvoi, pour en rendre la recherche plus commode. Cette première étude, quelque rapide qu'elle fût, me permit d'apprécier la haute importance de ce magnifique ensemble numismatique, dans lequel se résume pour ainsi dire l'histoire de la contrée dont le sol nous l'avait réservé,

¹ Une méprise qu'il est inutile d'expliquer ici avait fait croire que cette collection était destinée à la Société asiatique de Paris.

et où se trouvent représentées tant de civilisations successives et diverses par leurs caractères les plus distinctifs, les langues et les accidents de leur emploi, les symboles religieux et les noms mythologiques, les traditions sur l'origine ethnique, rappelées dans les types, et enfin les variations de l'art, indices presque toujours certains des modifications de l'état social. Cette grande page de bronze d'une histoire perdue a enrichi le cabinet de la Bibliothèque du Roi, qui n'avait pas fait depuis longtemps une aussi précieuse acquisition. Tous les genres d'intérêt se réunissent en effet pour donner une plus haute valeur à cette belle collection; les documents historiques qu'elle restitue à notre étude ne font pas son seul mérite; on se rappellera, en admirant cet inestimable trésor, que les hommes généreux à qui nous en devons la possession ont renouvelé, après plusieurs siècles, dans l'Inde et dans la Bactriane, la gloire des armes européennes, et ont, dans ces quinze dernières années, mêlé, à l'honneur de leur patrie, leur nom et leur influence à tous les événements des vastes contrées où combattit Alexandre et où régna Démétrius; ainsi cette collection sera pour ainsi dire un monument de l'histoire des temps anciens et de celle des temps modernes.

Peu de personnes avaient attaché à cette collection plus d'espérances que l'auteur de cette notice, et avaient attendu avec une plus vive impatience d'être mises en possession des faits nouveaux qu'elle devait produire dans la science. Mon attention avait

été depuis quelques années dirigée sur l'intéressant sujet de recherches que présentait la numismatique bactrienne et indo-scythique; j'avais trouvé un attrait particulier dans une étude nouvelle où l'observation devait être presque toujours heureuse à condition d'être patiente, et où chaque découverte, quelque peu importante qu'elle fût en elle-même, en préparait d'autres qui pouvaient répandre une lumière inattendue sur des faits jusqu'alors mal compris; car dans aucune étude historique la part de la numismatique n'avait été plus belle; elle était toute l'histoire. L'ingénieux mémoire de M. A. W. de Schlegel où tant de faits intéressants avaient été rassemblés dans un ordre si heureux, fut le point de départ de mes études; après avoir constaté l'état de la science à ce moment, je reportai mon attention sur les médailles que M. J. Tod avait fait connaître, et je réussis à faire quelques observations nouvelles sur les légendes et les types de ces pièces : des médailles indiennes avec des légendes sanscrites avaient également été publiées par cet orientaliste; je les rapprochai de celles qui étaient gravées dans le bel ouvrage de M. W. Marsden, et assez heureux pour ajouter quelques conjectures au petit nombre de celles dont elles avaient été l'objet, je réunis l'étude de la numismatique indienne à celle de la numismatique bactrienne et indo-scythique. J'avais dès ce moment rattaché à la série bactrienne la médaille sur laquelle Swinton avait cru reconnaître le nom de *Monnesès*, et le fragment de légende ($\beta\alpha$) CIAEΩN METAC m'avait

suggéré l'idée de compléter par les mots *ḲṚTHP* *METAC*, la légende de la médaille où je lisais alors avec M. de Schlegel le nom d'*Edobigris*. Dès ce moment aussi je recueillais dans les auteurs chinois les notices si intéressantes qu'ils ont données, dès le premier siècle avant notre ère, des monnaies des peuples occidentaux avec lesquels ils étaient entrés en rapports dans le siècle précédent. L'usage qui me fut accordé des empreintes de quelques-unes des médailles trouvées dans le *tope* de Mânikyâla me donna lieu d'ajouter de nouvelles observations à celles que j'avais déjà rassemblées, et, ce fut le résultat le plus positif de mes recherches; de rappeler à la série indo-scythique la belle médaille d'or sur laquelle Pellerin, qui l'avait publiée, croyait retrouver les caractères des Sabéens; ce fut précisément la comparaison de cette médaille avec une autre médaille d'or du même style et de la même époque, découverte à Mânikyâla, qui me fit reconnaître des caractères grecs altérés dans des légendes où je n'avais cherché jusqu'alors que les vestiges indéchiffrables d'une écriture orientale inconnue; je ne tardai pas à identifier avec ces caractères ceux que présentent les médailles indo-scythiques de bronze gravées sous la direction de M. J. Tod. J'avais conçu des soupçons au sujet de ces gravures qui sont d'un si bel effet, mais réellement d'une si déplorable inexactitude; je priai M. J. Tod de me communiquer les empreintes de ces pièces, et d'y joindre celles des autres médailles appartenant aux mêmes

temps et aux mêmes contrées, qu'il n'avait pas jugé à propos de publier; sa réponse, en m'annonçant qu'il se proposait de continuer ses recherches sur les médailles *Parthiques*, c'est ainsi qu'il les désignait, ne me permit pas d'insister : on doit regretter que la santé de M. J. Tod l'ait empêché de publier, comme c'était son intention, des monuments dont la rareté eût alors excusé l'imperfection, mais auxquels les découvertes les plus récentes n'ont sans doute laissé aucune valeur. Tels étaient les résultats que j'avais obtenus de mes recherches, lorsqu'on reçut en Europe l'annonce du Mémoire de M. Wilson sur la numismatique indienne et les premières nouvelles des découvertes du lieutenant Burnes. Loin de vouloir prévenir par la publication de mes résultats les travaux qu'on pouvait exécuter dans l'Inde avec plus de secours de tous les genres, je me proposai de profiter, pour mon propre travail, des faits nouveaux ou mieux présentés, des observations plus complètes que l'on était en droit d'attendre des savants anglais. Les planches jointes au mémoire de M. Wilson m'offrirent en effet de nombreux sujets d'étude; les curieuses médailles qu'elles contiennent m'apportèrent la confirmation d'un fait que l'examen d'un trop petit nombre de monuments ne m'avait jusqu'alors permis que de soupçonner, fait d'une immense importance et qui représente pour ainsi dire toute une histoire : c'est la connexion évidente de la numismatique indienne des temps anciens avec la numismatique indoscythique; c'est la continuité de traditions qui se pro-

duit dans le choix des types, dans celui du symbole monétaire, dans l'imitation de jour en jour moins heureuse d'un art étranger, dans la présence sur la même pièce de caractères grecs et de caractères *dévanagari*, dans la représentation de divinités indiennes portant des attributs de divinités grecques, seul témoignage positif qui nous soit parvenu sur le syncretisme mythologique qui a prévalu, vers le premier et le second siècles de notre ère, dans la partie occidentale de l'Inde. Les découvertes du lieutenant Burnes me fournirent de nouveaux matériaux pour l'étude de cette époque de transition. M. J. Prinsep recueillait alors l'héritage littéraire de M. Wilson, et continuait les recherches de ce savant sur la numismatique de l'Inde et de la Bactriane avec un succès qui répondait à son zèle; le journal dont il dirigeait la publication avec une si louable activité devint pour ainsi dire le musée de l'Inde, et réunit en deux années un plus grand nombre de monuments historiques que les *Asiatic Researches* n'en avaient recueilli pendant près de quarante ans : les découvertes, encouragées par l'accueil qu'elles étaient assurées de trouver à la Société asiatique de Calcutta, se succédèrent dès lors à si peu d'intervalle les unes des autres, que ce fut bientôt une tâche difficile que de les constater dans leur ordre, d'en rapprocher les résultats et d'en déduire les témoignages qu'elles pouvaient rendre à l'histoire. Les matériaux que j'avais rassemblés pour mon travail s'étaient d'ailleurs accrus, par l'obligeance de M. le docteur Forskall et

de M. J. de Hammer, des empreintes de plusieurs médailles indo-scythiques et indiennes, inédites, et du plus haut intérêt, conservées au British Museum et au Musée impérial de Vienne; je m'adressai à M. J. Prinsep pour obtenir celles des médailles bactriennes et indo-seythiques publiées par ses soins : j'attachais d'autant plus d'importance à recevoir ces ectypes que, dès ma première tentative pour déchiffrer les quatre ou cinq légendes bactriennes qu'on connaissait alors en Europe, j'avais senti le besoin de travailler en présence des monuments mêmes, et j'avais compris que la représentation la plus exacte ne pouvait qu'imparfaitement les suppléer. La communication qui me fut libéralement donnée par le docteur Honigberger de sa précieuse collection ne me laissa bientôt plus rien à désirer; cette collection présenta à mon étude un nombre considérable de légendes bactriennes d'une parfaite conservation, et me permit de déterminer avec certitude diverses particularités de la lecture et la valeur de plusieurs lettres; ces résultats ont reçu de l'examen des médailles rapportées par M. le général Allard une confirmation nouvelle et une extension inattendue. Bien que la collection du docteur Honigberger eût doublé les proportions de mon travail et m'eût donné lieu de le rédiger dans une autre forme, les espérances que j'avais conçues des découvertes du général Ventura me firent différer la publication de mes recherches jusqu'au moment où j'aurais pu les compléter par les notions nouvelles que devait nécessairement

introduire dans la science une collection où l'on signalait un nombre si considérable de pièces jusqu'alors inconnues. J'aurais omis ces détails, dont l'intérêt est tout personnel, si je n'avais désiré prendre date en faveur d'études qui ne s'étaient point produites jusqu'ici, mais dont les résultats peuvent être attestés par quelques personnes auxquelles je les avais successivement indiqués. Le seul avantage que je veuille prendre de cette déclaration, c'est de ne point devoir emprunter à l'autorité d'autres personnes les résultats que j'ai moi-même obtenus, et de ne me tenir obligé que pour ce que je leur dois réellement. Il serait d'ailleurs inopportun, dans l'état actuel de cette étude, d'insister sur quelques conjectures plus ou moins heureuses auxquelles le défaut de monuments bien conservés pouvait laisser un mérite incertain, mais qui devaient en être privées dès que la science se serait enrichie de monuments dont l'interprétation ne pût donner lieu à aucun doute. Je n'ai pas à regretter d'avoir différé la publication de mes recherches; elles se sont rectifiées sur quelques points en s'étendant sur beaucoup d'autres; c'est l'avantage des travaux qui ne sont pas trop hâtés, de remplacer successivement les doutes ou les erreurs par des opinions plus exactes, de résumer les découvertes antérieures et de tirer de leur rapprochement des lumières nouvelles; c'est un avantage auquel ne saurait être comparé aucun succès de priorité; une étude qui attend les faits au lieu de les prévenir est la seule qui réunisse sous une vue d'ensemble des notions

qui, isolées, n'eussent présenté qu'un faible intérêt, mais qui, par leur connexion, constituent une science.

La collection rapportée par M. le général Allard présentait des faits nouveaux d'une telle importance et en si grand nombre, que les résultats obtenus des recherches précédentes pouvaient être considérablement modifiés par ces récentes acquisitions de la science; c'était une occasion aussi favorable que je pouvais la désirer de réunir mes nouvelles études à mes premières observations, dans un travail étendu et complet, pour l'état actuel de la science, sur la numismatique de l'Inde et de la Bactriane, depuis les commencements de la domination des Grecs dans ces contrées jusqu'au dixième siècle de notre ère; aussi m'étais-je proposé de ne pas différer plus longtemps la publication de ce travail, dont les matériaux, successivement amassés et mis en ordre, n'attendaient plus que les formes de la rédaction; si cette publication a été indéfiniment remise, c'est que les espérances qu'il m'avait été permis de concevoir à ce sujet ont été déçues inopinément, et que les obstacles qui se sont élevés sont de ceux que ne pouvaient prévenir ni l'intention la plus décidée, ni les moyens littéraires les mieux préparés d'exécuter un semblable travail¹. Ce mémoire devait comprendre

¹ Je saisis cette occasion de déclarer que les circonstances qui ont retardé la publication d'un travail plus considérable, où doivent être recueillis les documents authentiques de l'histoire de l'Inde au moyen-âge, sont également indépendantes de ma volonté, et qu'il n'est pas à ma disposition de les faire cesser.

une exposition des progrès si rapides de cette nouvelle numismatique (les pages précédentes n'en contiennent qu'un extrait), des considérations sur l'emploi normal de l'or, de l'argent et du cuivre, ainsi que sur la valeur légale des monnaies dans l'antiquité bactro-indienne, la discussion de l'importante question de l'originalité de l'art monétaire dans la Bactriane et dans l'Inde, question qu'on peut dès à présent résoudre négativement; les témoignages des auteurs orientaux, et en particulier des historiens chinois, sur les monnaies des différents peuples qui ont successivement occupé les contrées de l'Asie centrale; les témoignages des mêmes auteurs sur les langues et les écritures de ces peuples; la description exacte et complète de toutes les médailles connues en Europe jusqu'à ce jour, qui peuvent être rapportées aux trois séries dites gréco-bactrienne, indo-scythique et indienne des temps anciens; les résultats obtenus des essais faits pour déchiffrer les légendes en caractères inconnus qui se trouvent sur un grand nombre de ces médailles; les inductions qu'on peut tirer des types et des légendes pour confirmer et éclaircir les témoignages historiques en petit nombre, qui nous ont été conservés sur la domination des Grecs dans la Bactriane et dans l'Inde, sur les dynasties scythiques qui les ont remplacés, et sur les diverses dynasties indiennes qui se sont partagé l'Inde supérieure pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Mon intention était de réunir sur des planches gravées avec soin toutes les médailles de ces diverses

séries dont les originaux ou les empreintes m'auraient été accessibles, afin de ne rien laisser à désirer de ce qui pouvait contribuer à rendre ce travail plus utile.

Ne pouvant plus prévoir une occasion prochaine de publier ce mémoire, je me suis décidé à en détacher une partie et à la présenter comme un spécimen de l'ensemble de mes recherches; le choix de ce spécimen était facile, car il m'était indiqué par l'intérêt qu'avait récemment excité la dernière collection reçue de l'orient, par le soin qui m'avait été confié d'en rédiger le catalogue, et plus encore par l'invitation que m'avaient adressée quelques personnes de publier ce premier aperçu d'une si importante accession à la numismatique bactrienne. J'ai déféré à ce désir avec d'autant plus d'empressement qu'une occasion m'était offerte de rectifier quelques erreurs ou quelques omissions échappées à mon attention dans la rapidité de ce premier travail, et de décrire avec plus de précision et de développements certains types et certaines particularités numismatiques. J'ai donc reproduit le catalogue des séries bactrienne et indo-scythique avec quelques corrections et additions; je n'ai admis de la série indienne que trois médailles, et l'exception faite en leur faveur est justifiée par leur rareté ou par l'importance des questions historiques qu'elles font naître; j'ai voulu seulement faire reconnaître dès à présent l'imitation qui se produit dans les anciennes monnaies indiennes des monnaies attribuées aux dynasties indo-scythiques, qui ont succédé aux dynasties grecques de la

Bactriane et de l'Inde. Le sujet de la numismatique indienne, qui reçoit chaque jour une nouvelle extension et une nouvelle importance des découvertes faites dans l'Inde centrale, moins accessible et moins étudié que celui de la numismatique bactrienne, peut être réservé pour le temps où il me sera permis de comprendre dans un seul travail toutes les médailles connues de cette contrée. La forme simplement descriptive d'un catalogue ne pouvait admettre les discussions historiques et mythologiques que suscitent un si grand nombre des monuments d'une histoire où tout est encore sujet de doute et de conjectures, où les points qui paraissent avoir été déterminés avec le plus d'exactitude par les recherches les plus minutieuses peuvent être déplacés de plusieurs années, transportés d'une contrée à une autre par le seul témoignage d'une médaille inédite ou d'une légende plus heureusement déchiffrée; j'ai placé ces observations à la suite du catalogue, comme un commentaire qu'on pourra trouver quelquefois trop prolixe sur un texte qui peut paraître trop peu explicite. Je n'ai présenté aucune conjecture sur les légendes en caractères bactriens, parce que l'interprétation de ces légendes doit être le sujet d'un mémoire spécial auquel une extrême indulgence a réservé ailleurs une place qu'il ne peut mériter d'occuper : j'essaierai dans ce travail de déterminer la valeur des caractères et les affinités de la langue dont ces médailles nous ont, après tant de siècles, révélé l'existence. Bien que je ne me sois proposé dans cette notice que de faire

connaître la riche collection présentée à la France par M. le général Allard, je ne me suis pas interdit de rapprocher les pièces qui la composent de plusieurs de celles qui se trouvent dans d'autres collections, et qui présentent avec les nôtres des analogies ou des différences intéressantes pour l'explication de quelques types ou pour l'éclaircissement de quelques points d'histoire et de mythologie; je me suis particulièrement attaché à décrire, d'une manière aussi exacte que le permettent les esquisses imparfaites publiées dans le Journal de la Société de Calcutta, les médailles les plus importantes de la collection formée par M. Masson, et à justifier les doutes que m'ont inspirés plusieurs des conjectures de ce zélé voyageur sur les diverses dynasties grecques qu'il reconnaît dans la Bactriane, et sur l'ordre de succession des princes qu'il admet dans chacune de ces dynasties. J'ai profité avec un grand empressement, pour l'interprétation des types et des légendes des médailles indo-scythiques, du rassemblement de faits que me présentait un mémoire de M. J. Prinsep, publié dans son intéressant journal; lorsque mes conjectures se sont accordées avec les siennes, je n'ai pas négligé de m'autoriser de cette heureuse rencontre d'opinions, et lorsque j'ai eu le regret de ne pouvoir admettre ses interprétations, je me suis fait un devoir d'exposer les motifs qui ne permettaient pas de les accepter.

SÉRIE DES ROIS GRECS DE LA BACTRIANE ET DE L'INDE.

Médailles d'argent.

1. *Agathocles*.—Tétradrachme : tête de roi ceinte d'un diadème et tournée à droite, avec le commencement du buste vêtu de la chlamyde. — Revers : *Jupiter debout*, appuyé de la main gauche sur son sceptre, portant sur la main droite étendue une petite figure d'*Artemis Lampadophore* ou *Artemis Persique*, qui tient un flambeau de chaque main; dans le champ, un monogramme; légende disposée latéralement en deux lignes : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΥΣ. D'un excellent travail et d'une belle conservation ¹.
11. *Ménandre*. — Hémidrachme : tête de roi couverte d'un casque et tournée à droite, avec le commencement du buste vêtu de la chlamyde; légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ. — Revers : *Minerve Thessalienne* ou *Pro-machos*, tournée à gauche, étendant le bras gauche couvert de l'égide, lançant la foudre de la main droite; dans le champ, un monogramme; légende bactrienne disposée circulairement. D'une bonne fabrique et d'une belle conservation.
111. *Ménandre*. — Hémidrachme : tête de roi nue et diadémée, tournée à gauche, avec le commencement du buste; l'épaule gauche est revêtue de l'égide, et le bras droit lance un javelot; légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ. — Revers : *Minerve Thessalienne* tournée à gauche, étendant le bras gauche couvert de l'égide, lançant la foudre de la main droite; dans le champ, un monogramme; légende bactrienne disposée circulairement. D'une bonne fabrique et d'une assez belle conservation.
- 1V. *Démétrius*.—Triobole : tête de roi tournée à droite, diadé-

¹ Cette pièce, suivant l'indication de M. Prinsep, a été trouvée à Ravil Pindi.

mée et couverte de la dépouille d'une tête d'éléphant. — Revers : *Hercule debout*, se couronnant d'une main, soutenant de l'autre la peau de lion et la massue; légende disposée latéralement en deux lignes : ΒΑΣΙΑΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. D'un admirable travail et d'une parfaite conservation.

- v. *Apollodote*. — Hémidrachme : tête de roi nue et ceinte du diadème, tournée à droite, avec le commencement du buste vêtu de la chlamyde; légende circulaire : ΒΑΣΙΑΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΚΑΙ ΦΙΛΟΠΑΤΡΟΣ ΑΠΟΛΛΟΝΕΩΣ. — Revers : *Minerve Promachos* tournée à gauche, étendant le bras gauche couvert de l'égide, lançant la foudre de la main droite; dans le champ, un monogramme; légende bactrienne disposée circulairement. Huit exemplaires de coins différents; d'une bonne fabrique; presque tous bien conservés¹.
- vi. *Apollodote*. — Drachme de forme carrée, l'unique médaille d'argent de cette forme connue jusqu'à ce jour : éléphant en marche, ceint vers le milieu du corps d'une ligne de globules qui représentent vraisemblablement des grelots; légende distribuée sur trois côtés : ΒΑΣΙΑΕΩΣ ΑΠΟΛΛΟΝΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ; monogramme sous le type. — Revers : bœuf à bosse en marche; légende en caractères bactriens disposée sur trois côtés. D'un excellent travail et d'une belle conservation.
- vii. *Eucratidas*. — Tétradrachme : tête de roi couverte d'un casque. — Revers : les Dioscures en course, tenant des lances et des palmes; monogramme dans le champ; légende : ΡΥΣΙΑΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΕΩΣ (sic). De fabrique barbare et d'assez belle conservation.
- viii. *Eucratidas*. — Drachme : tête de roi nue et ceinte d'un

¹ Il se trouvait originairement dans la collection onze exemplaires de cette pièce, dont deux ont été cédés à M. J. Prinsep; six seulement sont entrés au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale.

diadème, tournée à droite.—Revers : *les Dioscures en course*, tenant des lances et des palmes ; lettre A et monogramme dans le champ ; légende disposée sur deux lignes : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. D'une bonne fabrique.

- ix. *Antimachos*.—Hémidrachme : *figure de la Victoire debout*, présentant une palme de la main droite ; monogramme dans le champ ; légende disposée circulairement : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΑΝΤΙΜΑΧΟΥ. — Revers : *le prince à cheval*, les bandelettes flottant derrière la tête ; légende en caractères bactriens disposée circulairement. De travail médiocre et d'assez belle conservation.
- x. *Philoxène*.—Didrachme : *tête de roi tournée à droite*, diadémée et couverte d'un casque, avec le commencement du buste vêtu de la chlamyde ; légende disposée circulairement : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΙΚΗΤΟΥ ΦΙΛΟΞΕΝΟΥ. — Revers : *le prince à cheval en course* ; dans le champ, un monogramme ; légende circulaire en caractères bactriens. D'un bon style et d'une belle conservation¹.
- xi. *Vonones*.—Hémidrachme : *le prince à cheval*, tenant une lance inclinée en avant, les bandelettes du diadème flottant derrière la tête ; légende disposée circulairement : βασιλεως ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΟΝΩΝΟΥ. — Revers : *Jupiter debout*, appuyé de la main gauche sur son sceptre, tenant la foudre de la main droite ; légende circulaire en caractères bactriens. D'un travail inférieur à celui des pièces précédentes, et d'une conservation défectueuse².
- xii. *Vonones*.—Hémidrachme : *le prince à cheval*, tenant une lance inclinée en avant, les bandelettes du diadème flottant derrière la tête ; légende disposée circulairement, en grande partie effacée par le frottement : βασιλεως βασιΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΟΥΑΤΟΥ. — Revers : *figure de la Victoire*, tenant d'une main une palme, à laquelle sont attachées des

¹ Cette pièce, suivant M. J. Prinsep, est du poids de 144 grains.

² Cette pièce, suivant M. J. Prinsep, est du poids de 36,4 grains.

bandelettes, et de l'autre main étendue un objet indistinct; dans le champ, un monogramme grec et un caractère bactrien; légende bactrienne disposée circulairement, et en grande partie effacée. D'un travail semblable à celui de la précédente, et d'une conservation défectueuse.

- XIII. *Azilises*.—Tétradrachme : le prince à cheval, tenant une lance inclinée en avant, les bandelettes du diadème flottant derrière la tête; dans le champ, une lettre bactrienne; légende disposée circulairement : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΙΑΙΤΟΥ. — Revers : figure de la Victoire, tenant d'une main une palme à laquelle sont attachées des bandelettes, et de l'autre main étendue un objet difficile à définir, qui a quelque ressemblance avec la partie supérieure d'un trident; dans le champ, un monogramme grec et un caractère bactrien; légende bactrienne disposée circulairement. D'un travail médiocre et d'une belle conservation.

Médailles de bronze.

- XIV. *Ménandre*.—Bronze carré de moyen module : tête de roi nue et ceinte du diadème; légende distribuée sur trois côtés : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ. — Revers : figure indistincte; légende en caractères bactriens distribuée sur trois côtés. Pièce fruste.
- XV. *Ménandre*.—Bronze carré de petit module : tête d'éléphant avec la trompe élevée; légende disposée sur trois côtés : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ. — Revers : massue dressée; monogramme dans le champ; légende bactrienne disposée sur trois côtés. D'un bon travail, mais d'une conservation imparfaite.
- XVI. *Apollodote*.—Bronze carré de grand module : Apollon debout, appuyé d'une main sur son arc, tenant de l'autre une flèche ou un javalot; légende distribuée sur trois côtés : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΠΟΛΛΑΔΟΤΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ. — Revers : tri-

pied dans une aire carrée formée par des lignes de globules; légende en caractères bactriens distribuée sur trois des marges de la médaille; monogramme dans l'aire. Quatre exemplaires de bonne fabrique, mais de conservation imparfaite.

xvii. *Apollodote.*—Bronze rond de grand module : *Apollon debout, la pharètre attachée sur le dos, tenant un javelot incliné en avant; monogramme dans le champ; légende disposée circulairement : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΑΠΟΛΛΑΔΟΤΟΥ.* — Revers : *trépied; dans le champ, deux caractères bactriens isolés; légende bactrienne disposée circulairement. Pièce très-fortement oxydée; fruste.*

xviii. *Eucratidas.*—*Tête de roi tournée à droite, diadémée et couverte d'un casque.* — Revers : *les Dioscures en course, tenant des lances et des palmes; légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ.* Pièce fruste.

xix. *Philoxène.*—Bronze carré de moyen module : *figure de l'Abondance debout, tournée à gauche, étendant une main, soutenant de l'autre la corne d'Amalthée chargée de fruits; monogramme dans le champ; légende distribuée sur trois côtés : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΙΚΗΤΟΥ ΦΙΛΑΞΕΝΟΥ.* — Revers : *bœuf à bosse en marche; légende en caractères bactriens distribuée sur trois côtés; sous le type, lettre bactrienne isolée. De bonne fabrique et d'assez belle conservation. Un second exemplaire d'une conservation très-défectueuse.*

xx. *Antialcidas.*—Bronze carré de moyen module : *tête de roi nue, sans diadème apparent, tournée à droite; avec le commencement du buste vêtu de la chlamyde, une palme posée en travers derrière la tête; légende distribuée sur trois côtés : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΗΦΩΡΟΥ ΑΝΤΙΑΛΚΙΔΟΥ.* — Revers : *palmes et bonnets étoilés des Dioscures; légende en caractères bactriens distribuée sur trois côtés; sous le type, les lettres isolées Α Σ (sur un exemplaire seulement, un monogramme grec).* Trois exemplaires de bonne fabrique

et d'assez belle conservation; un quatrième exemplaire presque entièrement fruste¹.

xxi. *Lysias*.—Bronze carré de moyen module; tête de roi nue et sans diadème apparent, tournée à droite, avec le commencement du buste, le caducée posé en travers derrière la tête; légende distribuée sur trois côtés : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΙΚΗΤΟΥ ΑΥΣΙΟΥ. — Revers : éléphant en marche; légende en caractères bactriens, distribuée sur trois côtés (la ligne supérieure presque entièrement enlevée); sous le type, les deux lettres isolées Α Σ. D'une bonne fabrique, mais d'une conservation imparfaite².

xxii. *Lysias*.—Bronze carré de grand module : dans une aire carrée formée par des lignes, le prince à cheval, les bandelettes du diadème flottant derrière la tête; légende distribuée sur les quatre marges, en partie indistincte, mais devant être lue vraisemblablement : βασιλεως ΑΥΣΙΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ Καί . . . (ανικητου?). — Revers : dans une aire carrée, *Hercule assis sur un rocher*, appuyant sa massue sur ses genoux; la tête du dieu est ceinte d'un diadème dont les bandelettes sont flottantes; légende en caractères bactriens distribuée sur les quatre marges (la ligne inférieure est entièrement enlevée). D'une fabrique médiocre et d'une conservation très-imparfaite³.

xxiii. *Hermæus*.—Bronze rond de moyen module : tête de roi nue et ceinte d'un diadème, tournée à droite, avec le commencement du buste vêtu de la chlamyde; légende circulaire : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΕΡΜΑΙΟΥ. — Revers : *Jupiter Olympien*, assis sur un siège orné, étendant le bras droit en signe d'autorité et de protection; monogramme dans le champ; légende en caractères bactriens, disposée

¹ Il se trouvait originairement huit exemplaires de cette pièce dans la collection; un exemplaire a été cédé à M. J. Prinsep.

² Cette médaille, suivant M. J. Prinsep, est du poids de 118 grains.

³ L'omeron sur cette médaille affecte la forme carrée.

circulairement. De travail et de conservation médiocres.
Trois exemplaires¹.

xxiv. *Hermæus*. — Bronze rond de moyen module : tête de roi nue et diadémée, tournée à droite, avec le commencement du buste vêtu de la chlamyde; légende circulaire : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΕΡΜΑΙΟΥ (sur d'autres exemplaires, ΒΑΣΙΛΙΚΩΗ... ou ΟΔΟΙΔΕ... ΕΡΜ... ou ΒΛΟΤΟΗ-ΩΟΛΟΝΛΟΛ...²). — Revers : *Hercule debout*, la tête ceinte de bandelettes, s'appuyant d'une main sur sa massue, soutenant de l'autre la peau de lion; légende en caractères bactériens, disposée circulairement. De fabrique barbare et de conservation très-défectueuse. Six exemplaires.

xxv. *Vonones*. — Bronze carré de moyen module : *Hercule debout*, de face, soutenant d'une main la massue et la peau de lion, se couronnant de l'autre main; légende distribuée sur trois côtés : βασιλεως βασιλεΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΟΝΟΥ. — Revers : *Pallas debout*, armée du bouclier et de la haste, la tête couverte d'un casque; monogramme dans le champ; légende bactérienne distribuée sur trois côtés, mais dont on distingue à peine quelques lettres. D'une assez bonne fabrique, mais d'une conservation très-défectueuse.

xxvi. *Azes*. — Bronze de grand module, revêtu d'une lame d'argent : le prince à cheval, tourné à droite, la tête nue et ceinte d'un diadème dont les bandelettes sont flottantes, tenant de la main droite élevée un objet indistinct; de l'autre côté du cheval, et derrière le cavalier, un objet indéci, qui pourrait être un arc placé dans un étui; dans le champ, une lettre bactérienne isolée; légende disposée circulairement : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΔΖΟΥ (sic). — Revers : *Pallas debout*, vêtue d'une tunique longue, armée du bouclier et de la haste, la tête couverte d'un casque; dans le champ, deux monogrammes;

¹ Il se trouvait huit exemplaires de cette pièce dans la collection.

² Dans ces dernières légendes l'omicron affecte la forme carrée.

légende en caractères bactriens, disposée circulairement. D'une bonne fabrique et d'une belle conservation¹.

xxvii. *Azes*. — Bronze de grand module, revêtu d'une lame d'argent : *le prince à cheval*, tourné à droite, la tête nue et ceinte d'un diadème dont les bandelettes sont flottantes; tenant de la main droite élevée un objet indéci; peut-être une couronne; dans le champ, une lettre bactrienno isolée; légende disposée circulairement et en partie effacée: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΤΑΛΛΟΥ ΑΖΟΥ. — Revers: *Jupiter Nicéphore debout*, tenant le sceptre de la main gauche, portant sur la main droite étendue un petit simulacre de la Victoire, qui lui présente une couronne; à gauche de cette figure, un monogramme grec; à droite, un autre monogramme grec, et au-dessus, un monogramme bactrien (ces deux derniers monogrammes sont remplacés, sur le second exemplaire, par la lettre B et une lettre bactrienno isolées); légende en caractères bactriens, disposée circulairement. D'une fabrique inférieure à celle de la pièce précédente et d'une conservation imparfaite. Deux exemplaires.

xxviii. *Azes*. — Bronze rond de grand module: *Cérès Carphore*, assise sur un siège orné, de face, tenant le bras droit élevé, soutenant de la main gauche la corne d'abondance chargée de fruits; légende disposée circulairement: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΤΑΛΛΟΥ ΑΖΟΥ (sic). — Revers: *Mercuré debout*, tenant le bras droit élevé, portant de la main gauche le caducée; dans le champ, à gauche, un monogramme bactrien, à droite, un monogramme grec (remplacé sur un exemplaire par la lettre B); légende en caractères bactriens, disposée circulairement. D'une bonne fabrique et d'une assez belle conservation. Trois exemplaires².

¹ Cette pièce, suivant M. J. Prinsep, est du poids de 139 grains

² La collection possédait originairement huit exemplaires de cette pièce; un exemplaire a été cédé à M. J. Prinsep. Sur cette médaille et sur celle qui est décrite sous le n° xxvi, l'omikron affecte la forme carrée.

xxix. *Azes*. — Bronze carré de grand module : *figure virile debout*, de face, dans une attitude noble, vêtue du pallium, s'appuyant d'une main sur un trident, posant le pied droit sur l'épaule d'une autre figure, représentée à mi-corps et dans l'action de nager; légende distribuée sur trois côtés : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ. — Revers : *figure de femme*, vêtue d'une tunique longue, de face, debout entre deux tiges de plantes grimpantes, dans lesquelles ses bras sont enlacés avec grâce; dans le champ, un monogramme; légende en caractères bactriens, distribuée sur trois côtés. D'une bonne fabrique, mais d'une conservation imparfaite. Trois exemplaires¹.

xxx. *Azes*. — Bronze carré de grand module : *Hercule debout*, de face, soutenant d'une main la massue et la peau de lion, se couronnant de l'autre main; légende distribuée sur trois côtés : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ μεγαλου αζου; dans le champ, la lettre isolée Β. — Revers : *cheval en marche*, tourné à droite; légende en caractères bactriens, distribuée sur trois côtés. Cette pièce est d'un assez bon travail, mais d'une conservation très-défectueuse, et écornée. Le nom du prince se lit dans la seule ligne qui ait été conservée de la légende bactrienne.

xxxi. *Azes*. — Bronze de petit module, revêtu d'une lame d'argent : *le prince à cheval*, tourné à droite, la tête nue et ceinte d'un diadème dont les bandelettes sont flottantes, tenant de la main droite élevée un objet indistinct; légende disposée circulairement : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ. — Revers : *Minerve Promachos*, tournée à droite, tenant de la main gauche la lance et l'égide, lançant la foudre de la main droite; dans le champ, deux monogrammes; légende en caractères bactriens, disposée

¹ Il se trouvait originairement dans la collection cinq exemplaires de cette pièce; un exemplaire a été cédé à M. J. Prinsep.

circulairement. D'un bon travail et d'une assez belle conservation¹.

xxxii. *Azes*. — Bronze de petit module, revêtu d'une lame d'argent : *le prince à cheval*, tourné à droite, la tête nue et ceinte d'un diadème dont les bandelettes sont flottantes, tenant de la main droite élevée un objet indistinct; légende disposée circulairement : ΒΑΣΙΛΕΩΣ βασιλιων ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ. — Revers : *Jupiter Nicéphore debout*, tenant le sceptre de la main gauche, portant sur la main droite, étendue, un petit *simulacre de la Victoire*, qui lui présente une couronne; dans le champ, un monogramme et une lettre bactrienne isolée; légende en caractères bactriens, disposée circulairement. D'une fabrique inférieure à celle de la pièce précédente et d'une conservation imparfaite. Quatre exemplaires.

xxxiii. *Azes*. — Exaetement semblable à la précédente, mais de bronze non plaqué. Quatre exemplaires frustes.

xxxiv. *Azes*. — Bronze carré de grand module : *le prince à cheval*, tourné à droite, la tête nue et ceinte d'un diadème dont les bandelettes sont flottantes, tenant une lance légèrement inclinée en avant; dans le champ, une lettre bactrienne isolée; légende distribuée sur quatre côtés : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ. — Revers : *bœuf à bosse en marche*, tourné à droite; dans le champ, un monogramme et une lettre bactrienne isolée; légende en caractères bactriens, distribuée sur trois côtés. Quatre exemplaires de fabrique presque barbare et de conservation imparfaite, un seul excepté².

xxxv. *Azes*. — Bronze rond de moyen module : *le prince à cheval*, tourné à droite, la tête nue et ceinte d'un diadème

¹ La collection possédait originaiement cinq exemplaires de cette pièce; un exemplaire a été cédé à M. J. Prinsep.

² La collection possédait originaiement cinq exemplaires de cette pièce; un exemplaire a été cédé à M. J. Prinsep.

dont les bandelettes sont flottantes, tenant de la main droite élevée un objet indistinct; dans le champ, un monogramme; légende circulaire : $\nabla\Lambda\Sigma\Gamma\Delta\epsilon\Delta\Sigma$ βασιλεων μεγαλον ΔΖΟΥ (sic). — Revers : *Pallas debout*, vêtue d'une tunique longue, armée du bouclier et de la haste, la tête couverte d'un casque; dans le champ, un monogramme grec, une lettre bactrienne isolée et le signe composé d'un anneau et d'un trident, si fréquent sur les médailles dites indo-scythiques; légende bactrienne disposée circulairement. D'une fabrique moyenne et d'une conservation très-imparfaite. Trois exemplaires.

xxxvi. *Azes* (?). — Bronze carré de moyen module : *figure de l'Abondance debout*, tournée à gauche, étendant une main, soutenant de l'autre la corne d'Amalthée chargée de fruits; légende distribuée sur trois côtés, mais presque entièrement effacée : ΒΑΣΙΛΕΩΣ βασιλεων ΜΕΓΑΛΟΥ αζου. — Revers : *bœuf à bosse en marche*, tourné à droite; légende en caractères bactriens, distribuée sur trois côtés, également effacée par le frottement. D'une assez bonne fabrique, mais d'une conservation très-défectueuse.

xxxvii. *Azes*. — Bronze rond de grand module : *le prince assis*, les jambes croisées, sur un coussin, de face, la tête couverte d'un casque, tenant de la main droite élevée un objet indistinct, peut-être l'*ankouça*, et de la main gauche son épée, posée en travers sur ses genoux; dans le champ, une lettre bactrienne isolée; légende disposée circulairement : ΥΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ (sic). — Revers : *Mercure debout*, de face et étendant le bras droit, tenant le caducée de la main gauche; des ailes se détachent de ses épaules; dans le champ, un monogramme et une lettre bactrienne isolée, qui varie sur les divers exemplaires; légende en caractères bactriens, disposée circulairement. Cinq exemplaires d'une fabrique barbare et d'une conservation très-défectueuse¹.

¹ Il se trouvait originairement dans la collection vingt-trois mé-

xxxviii. *Azes*. — Exactement semblable à la précédente, mais de moyen module. Trois exemplaires de fabrique et de conservation inférieures à celles des médailles de grand module.

xxxix. *Azes*. — Bronze rond de grand module : *bœuf à bosse* en marche, tourné à droite; dans le champ, un monogramme; légende disposée circulairement : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ (sic) ΑΖΟΥ. — Revers : *lion indien sans crinière* ou *simha* en marche, tourné à droite; dans le champ, un monogramme bactrien; légende en caractères bactriens, disposée circulairement. D'une bonne fabrique et d'une assez belle conservation. Six exemplaires¹.

xli. *Azes* (?). — Bronze rond de grand module : *bœuf à bosse* en marche, tourné à droite; dans le champ, une lettre bactrienne; légende grecque disposée circulairement, mais entièrement effacée (probablement βασιλεως βασιλεων μεγαλου αζου). — Revers : *chameau à double bosse* ou *chameau bactrien* en marche, tourné à droite; légende en caractères bactriens, disposée circulairement, mais presque entièrement effacée. D'une fabrique médiocre. Deux exemplaires frustes et oxydés².

xlii. *Azes*. — Bronze rond de grand module : *éléphant* en marche, tourné à droite; dans le champ, une lettre bactrienne isolée; légende circulaire : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ. — Revers : *bœuf à bosse* en marche, tourné à droite; dans le champ, un monogramme grec et une lettre bactrienne isolée; légende en caractères bactriens, disposée circulairement. Quatre exemplaires d'une fabrique

daillies, de tout module, portant ce type; un exemplaire a été cédé à M. J. Prinsep.

¹ Il se trouvait huit exemplaires de cette pièce dans la collection. On observe la forme carrée de l'omicron dans les légendes des médailles décrites sous les nos xxxv, xxxvii et xxxix.

² Il se trouvait originairement quatre exemplaires de cette pièce dans la collection; un exemplaire a été cédé à M. J. Prinsep.

médiocre et d'une conservation imparfaite, un seul excepté ¹.

XLII. *Azilises*.—Bronze carré de grand module : *le prince à cheval*, tourné à droite, la tête nue et ceinte d'un diadème dont les bandelettes sont flottantes, tenant une lance inclinée en avant; légende distribuée sur les quatre côtés : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΝΕΓΑΟΥ (sic) ΑΖΙΑΙΤΟΥ. — Revers : *bœuf à bosse* en marche, tourné à droite; dans le champ, la lettre ζ (*sigma* renversé) et une lettre bactrienne isolée; légende en caractères bactriens, distribuée sur les quatre côtés. D'une fabrique moyenne, mais d'une conservation imparfaite.

XLIII. *Mayes*. — Bronze rond de grand module, mince : *tête d'éléphant* tournée à droite, la trompe relevée et recourbée, un grelot suspendu au cou. — Revers : *caducée*; monogramme dans le champ; légende disposée latéralement en deux lignes : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΑΥΟΥ. D'une fabrique moyenne et d'une belle conservation ².

XLIV. *Undopherres*.—Bronze de moyen module : *tête de roi barbu*, tournée à droite, nue et ceinte d'un diadème dont les bandelettes, doublées et rassemblées par un nœud, pendent sur les épaules; le commencement du buste est vêtu d'une tunique; les oreilles sont décorées d'anneaux, et les épaules d'un collier formé de gros chaînons; légende disposée circulairement : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΩΤΗΡΟΣ ΝΑΟΦΕΡΡΟΥ (sic).—Revers : *Victoire*, tenant une palme d'une main, et de l'autre présentant une couronne; légende en caractères bactriens disposée circulairement. D'une fabrique barbare et d'une conservation très-défectueuse. Quatre exemplaires.

¹ La collection possédait originairement huit exemplaires de cette pièce; un exemplaire a été cédé à M. J. Prinsep. Forme carrée de l'omicon sur cette médaille et sur celle d'*Undopherres*.

² Il se trouvait originairement deux exemplaires de cette pièce dans la collection : le second a été cédé à M. J. Prinsep. Cette pièce est du poids de 140 grains.

XLV. *Mokadphises*. — Bronze de grand module : *le prince debout*, de face, regardant à droite, la tête barbue et couverte d'une tiare cylindrique à bandelettes flottantes; vêtu d'une tunique serrée par une ceinture, d'anaxyrides, et d'un vêtement extérieur ouvert par devant et fermé par une agrafe; une main placée sur la hanche, l'autre étendue au-dessus d'un autel; dans le champ, le symbole que portent presque toutes les médailles dites indo-scythiques, une massue et un trident armé à hauteur d'appui d'un fer de hache, très-probablement le terrible *paraçou*, l'attribut distinctif de Çiva; légende disposée circulairement : ∇ΑCΙΑΕΤC BACIAEΩN CΩTHP MEΓAC OOK MOKAΔΦICHC. — Revers : *Içâna* ou *Çiva* sous des formes féminines, de face, vêtu d'une tunique courte, tenant le trident de la main droite, penché et appuyé sur le flanc du taureau à bosse, sa monture ordinaire; dans le champ, un symbole semblable à celui qui a été précédemment décrit; légende en caractères bactriens, disposée circulairement. D'une assez bonne fabrique. Six exemplaires de coins différents, dont quelques-uns d'une belle conservation ¹.

XLVI. — Bronze de moyen module : *tête de roi* tournée à droite, radiée et diadémée, avec le buste et le bras gauche soutenant une haste; derrière la tête, un symbole figurant une croix ansée et un trident superposés. — Revers : *le prince à cheval* tourné à droite, la tête nue et ceinte d'un diadème dont les bandelettes sont flottantes, tenant de la main droite élevée un objet indistinct; dans le champ, le symbole déjà décrit; légende disposée circulairement, et dont les divers exemplaires présentent des variantes plus ou moins fautives, telles que BACIAEY BACIAEYΩN CΩTHP HEΓAC; BACIAEYΩ WNCTH (σωνη, l'épithète μεγας supprimée faute d'espace); BACIAETE BACIAEΩN CW-

¹ Il se trouvait dix-neuf exemplaires de cette pièce dans la collection.

THFN, etc. D'une fabrique moyenne. Dix exemplaires de coins différents, dont quelques-uns bien conservés¹.

XLVII. — Bronze de petit module, portant les mêmes types et la même légende que la précédente; légende presque entièrement effacée par le frottement. D'une fabrique moyenne et d'une conservation imparfaite. Quatre exemplaires.

Incertaines.

XLVIII. — Bronze carré de grand module : *figure de femme debout*, de face, tenant de la main gauche un objet indistinct (probablement l'Abondance portant la corne d'Amalthée); légende distribuée sur trois côtés : ΒΑΣΙΛΕΩΣ . . . — Revers : *figure de la Victoire debout*, présentant une couronne de la main droite; dans le champ, la lettre isolée Σ; légende bactrienne distribuée sur trois côtés. Très-fruste; paraît être d'une assez bonne fabrique. Cette médaille appartient probablement à Lysias ou à Philoxène.

XLIX. — Bronze carré de grand module : *figure virile debout*, indistincte, tenant une couronne de la main droite; dans le champ, un monogramme; légende distribuée sur trois côtés : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ Μεγαλου . . . (peut-être Αζιλιου). — Revers : *lion ou simha en marche*, tourné à droite; légende bactrienne distribuée sur trois côtés. D'une assez bonne fabrique; fruste; le revers fortement oxydé.

L. — Bronze carré de grand module. Dans une aire carrée, un *éléphant en marche*, tourné à droite, la trompe recourbée au-dessus de la tête; légende distribuée sur trois des marges : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ Μεγαλου . . . — Revers : dans une aire carrée, une *figure virile*, assise de face, indistincte, tenant une épée posée en travers sur ses genoux; dans le champ, deux monogrammes. On ne peut reconnaître, dans

¹ Il ne se trouvait pas moins de soixante-quatorze exemplaires de cette pièce dans la collection.

l'état actuel de la médaille, si les marges du revers portaient une légende bactrienne.

- 1.1. — Bronze de moyen module : *personnage royal à cheval*, tourné à droite, la tête nue, sans diadème apparent, tenant de la main droite élevée un objet indistinct; dans le champ, un monogramme; derrière la tête du cavalier, deux lettres bactriennes isolées; légende grecque barbare disposée circulairement : EYMOAANNOV — Revers : *figure de l'Abondance debout*, étendant une main, soutenant de l'autre la corne d'Amalthée; dans le champ, d'un côté un monogramme formé de trois caractères bactriens, de l'autre deux lettres bactriennes isolées; légende bactrienne disposée circulairement. D'une fabrique moyenne et d'une conservation imparfaite¹.

- 1.11. — Bronze de moyen module : *personnage royal à cheval*, tourné à droite, la tête nue et ceinte d'un diadème à bandelettes flottantes, tenant de la main droite élevée un objet indistinct; dans le champ, un symbole figurant une croix ansée et un trident superposés; légende circulaire : βασιλευ (ς) βαCΙΑΕΥΩΝ CΩTHP μιγας. — Revers : *personnage royal debout*, tourné à droite, la tête nue et ceinte d'un diadème, tenant un sceptre d'une main, étendant l'autre avec un geste de commandement; dans le champ, d'un côté une lettre bactrienne isolée, de l'autre un vase de forme arrondie, duquel s'élèvent des flammes ou peut-être des tiges de fleurs; légende en caractères bactriens, disposée circulairement. D'une assez bonne fabrique, mais d'une conservation imparfaite. Six exemplaires, dont quelques-uns présentent cette légère différence que la légende grecque est tout à fait barbare, et que le revers porte dans le champ, d'un côté une variante du symbole à trident, et de l'autre deux lettres bactriennes isolées, de grandeur différente².

¹ Il se trouvait originairement quatorze exemplaires de cette pièce dans la collection. Forme carrée de l'omicron dans la légende.

² Il se trouvait huit exemplaires de cette pièce dans la collection.

- LIII. — Fragment de médaille; bronze de petit module. Partie antérieure d'un cheval qui porte vraisemblablement un cavalier; dans le champ, une lettre bactrienne isolée; partie de la légende: ΜΕΤΑΛΟΥ Α. . . . (probablement Αζου). — Revers: *Jupiter Nicéphore debout*, tenant dans la main un petit simulacre de la Victoire; dans le champ, une lettre bactrienne isolée et un monogramme; point de légende apparente. D'une fabrique et d'une conservation médiocres.
- LIV. — Bronze de petit module; point de légende; d'un côté une figure assise, les jambes croisées, de l'autre un bœuf à bosse en marche.
- LV. — Bronze de petit module; point de légende; les deux types indistincts; un de ces types peut être supposé représenter *Jupiter*, s'appuyant d'une main sur son sceptre; l'autre représente peut-être l'*Abondance*, portant la corne d'Amalthée; dans le champ, des deux côtés, le symbole à trident. Pièce fruste.

SÉRIE DES MÉDAILLES DÉSIGNÉES PAR LA DÉNOMINATION
D'INDO-SCYTHIQUES.

Médailles d'or.

- LVI. — Pièce de moyen module: tête de roi imberbe, tournée à gauche, couverte d'une tiare à fanons, ornée d'une aigrette et d'une houppe, serrée par des bandelettes brodées qui pendent sur les épaules; avec le buste vêtu d'une tunique à manches, ornée d'un collet brodé et de touffes de soie ou de laine sur les épaules; les deux mains tiennent des attributs royaux, l'une l'*ankouça* ou croc qui sert à guider les éléphants, l'autre le *moudgala* ou masse d'armes indienne; au dessous du buste, une ligne de nuages; légende circulaire en caractères grecs légèrement altérés: ΠΑΟΝΑΝΟΡΑ(Ο)ΟΟΚΡΚΙΚΟΡΑΝΟ. — Revers: figure virile debout, de face, la tête tournée à gauche, dans une at-

titude héroïque, tenant le bras droit étendu, soutenant le *moudgala* de la main gauche, placée sur la poignée d'une épée; vêtue d'une tunique courte et d'un long manteau attaché sur les épaules et flottant sur le dos; derrière la tête de cette figure, un croissant de lune; légende latérale en caractères grecs légèrement altérés: ΜΑΟ; symbole commun de toutes les médailles de cette série. D'une fabrique moyenne et d'une belle conservation.

LVII.—Pièce de moyen module: *tête de roi imberbe*, tournée à gauche, entourée d'un nimbe, couverte d'une tiare à fanons, de forme conique, ornée de pierres précieuses ou de riches broderies et d'une ligne de perles, serrée par des bandelettes brodées qui pendent sur les épaules; avec le buste orné d'un collier de perles, vêtu d'une tunique à manches ouverte par-devant, fermée par une agrafe et chargée de riches broderies; les deux mains tiennent des attributs royaux, l'une la haste, l'autre le *moudgala*; au dessous du buste, une ligne de nuages; légende circulaire en caractères grecs altérés, presque indistincte: ΠΑΟΝΑΝΟΡΑΟΟΟΚΡΚΙΚΟΡΑΝΟ.—Revers: *figure de l'Abondance debout*, tournée à droite, tenant des deux mains la corne d'Amalthée chargée de fruits; symbole commun de toutes les médailles de cette série; légende latérale: ΑΡΔΟΧΡΟ. D'une excellente fabrique et d'une conservation parfaite.

LVIII.—Pièce de moyen module: *figure royale debout*, la tête entourée d'un nimbe et couverte de la tiare conique à bandelettes flottantes précédemment décrite; vêtue d'une tunique courte à manches, s'élargissant au-dessous de la ceinture, richement brodée et agrafée par-devant, et d'anaxyrides étroites également brodées; ceinte d'une épée, s'appuyant d'une main sur le *triçoula* ou trident, abaissant l'autre main au-dessus d'un objet mal exprimé, mais qu'on doit sans doute considérer comme un autel; dans le champ, un *triçoula* orné de bandelettes, un monogramme qui paraît être indien; entre les pieds de la figure, deux signes

indistincts; légende circulaire en caractères grecs altérés, tracés à contre-sens et devant être en partie lus de droite à gauche: OOAQONANOAAQ (sic) [exp]KOKOPANO (sic). — Revers: *Içāna* ou *Çiva* sous des formes féminines, de face, la tête entourée d'un nimbe, vêtu d'une tunique longue et étroite, tenant d'une main le *pāça* ou nœud coulant, de l'autre le trident ou *triçoula*, penché et appuyé sur le taureau à bosse, sa monture ordinaire; tous les contours de ce type sont accusés par une légère ligne de globules; dans le champ, le symbole déjà décrit; légende latérale en caractères grecs légèrement altérés: OKPO. D'une fabrique moyenne et d'une assez belle conservation.

LIX. — Pièce de moyen module, semblable, pour les types et pour les légendes, à la précédente, mais d'une fabrique médiocre et d'une conservation imparfaite. Les seules différences qui puissent être utilement observées consistent dans l'orthographe de la légende, qui se lit: (ρ)AONAN-OPAOO (exp)KOKOPA(ρ), et dans le nimbe radié qui entoure la tête d'*Içāna*.

LX. — Pièce de très-petit module: *tête de roi imberbe*, tournée à gauche, entourée d'un nimbe, couverte d'une tiare conique à bandelettes flottantes, semblable à celle qui a été décrite plus haut: avec le buste vêtu de la tunique à manches brodée; les deux mains tiennent des attributs royaux, l'une la haste, l'autre le *moudgala*; au-dessous du buste, une ligne de nuages; légende circulaire en caractères grecs légèrement altérés: PAOO (expκικoparo?). — Revers: *figure virile debout*, tournée à gauche, dans une attitude héroïque, la tête nue et entourée d'un nimbe radié; vêtue d'une tunique et d'un manteau flottant, étendant le bras droit avec autorité, appuyant la main gauche

¹ Il se trouvait originairement dans la collection deux exemplaires de cette pièce; le second a été cédé à M. J. Prinsep.

sur une épée; dans le champ, le symbole déjà décrit; légende latérale barbare en caractères grecs altérés: ΟΙΛΟ, supposé représenter le mot *μυθο*. D'une assez bonne fabrication, mais d'une conservation imparfaite.

- LXI. — Pièce de très-petit module : *tête de roi imberbe*, tournée à gauche, couverte d'une tiare ornée d'une aigrette, serrée par des bandelettes brodées qui pendent sur les épaules; avec le buste vêtu d'une tunique à manches et à collet; les deux mains tiennent des attributs royaux, l'une l'*ankonça*, et l'autre le *moudgala*; au-dessous du buste, une ligne de nuages; légende circulaire en caractères grecs légèrement altérés: ΠΑΟΝΑΝΟΡΑΟΟΟΚΡΚΙΚΟΡΑΝΟ.
—Revers; deux figures debout, placées sur le même plan, en face l'une de l'autre et séparées par le symbole qu'on est convenu de nommer indo-scythique; la première figure tournée à gauche, et derrière laquelle se lit, en caractères grecs, la légende ΟΚΡΟ, a quatre bras, l'un appuyé sur la hanche, l'autre élevé et armé d'une lance, le troisième également élevé et portant un objet indistinct, le quatrième étendu et tenant le *pâça* ou nœud coulant; cette figure n'a d'autre vêtement qu'un manteau attaché sur les épaules et flottant derrière le dos; la seconde figure, tournée à droite, et derrière laquelle se lit, en caractères grecs, la légende ΝΑΝΑ, est vêtue d'une tunique longue et porte de la main droite un objet indistinct; sa tête est entourée d'un nimbe. Cette médaille, d'une belle conservation, est d'un travail très-délicat, sans être cependant d'un bon style.

- LXII. — Pièce de grand module, très-mince et bombée : *personnage royal debout*, de face, la tête tournée à gauche, entourée d'un nimbe et couverte d'une tiare recourbée en avant, ornée d'une rangée de perles; la barbe et la chevelure bouclées, à la manière des Mèdes et des Perses; vêtu d'une cotte de mailles descendant jusqu'aux genoux, avec des touffes de soie ou de laine sur les épaules, et d'un vêtement inférieur également en mailles métalliques; armé

d'une cuirasse, ceint d'une épée, s'appuyant de la main gauche sur un *triçoula*, abaissant la main droite au-dessus d'un autel, d'où s'élèvent des flammes et de la fumée; le sol est figuré par une ligne de globules; dans le champ, le symbole commun de toutes les médailles de cette classe, un *triçoula*, auquel sont attachées des bandelettes; sous le bras gauche de la figure, trois globules; plus bas, un caractère *dévanâgarî* isolé, et entre les pieds de la même figure, le signe bouddhique nommé *svastika*; légende circulaire barbare en caractères grecs très-altérés : ΜΩΥ-ΖΟΟΟΖΟΡΥΗΟQOXOPOTIO (sic).—Revers: *Içâna* ou *Çiva*, de face, la tête entourée d'un nimbe, les cheveux en partie relevés au-dessus de la tête, en partie bouclés, ainsi que la barbe, à la manière médique; vêtu d'une tunique longue et d'anaxyrides larges et plissées; tenant d'une main le *pâça* ou nœud coulant, de l'autre le *triçoula* ou trident, penché et appuyé sur le taureau à bosse, sa monture ordinaire; légende en caractères grecs altérés, barbare et absolument indistincte. Trois exemplaires d'une fabrique barbare et d'une excellente conservation, mais très-mal frappés¹. La seule variante qu'il soit intéressant de signaler se rapporte à la figure de *Çiva*; il est représenté, sur une de ces médailles, la tête couverte d'une tiare crénelée et entourée d'un nimbe radié.

LXIII. — Pièce de grand module, très-mince et bombée, semblable à la précédente, moins quelques détails de costume : *personnage royal debout*, de face, la tête tournée à gauche, entourée d'un nimbe et couverte d'une tiare conique à fanons; vêtu d'une cotte de mailles, tenant le *triçoula* et étendant la main au-dessus d'un autel; dans le champ, le *triçoula* et le symbole indo-scythique; entre les pieds de la figure, le signe *svastika*; légende barbare en caractères grecs altérés : ΡΟQΥΟΡΟΟΒΟΟQOYOBONΟ (sic).—Revers :

¹ Un seul exemplaire est entré au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale.

Revers : *Içâna* ou *Çiva*, de face, la tête entourée d'un nimbe et ornée d'un croissant de lune; penché et appuyé sur le taureau à bosse, tenant d'une main le trident, et de l'autre le *pâça*; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs très-altérés : *ΟΗΡΟ* (sic). D'une fabrique barbare et d'une belle conservation.

- LXIV. — Pièce de moyen module : *personnage royal debout*, de face, la tête tournée à gauche, entourée d'un nimbe et couverte d'une tiare conique à bandelettes flottantes; vêtu d'une tunique courte à manches, ouverte et agrafée par-devant, et d'anaxyrides plissées; s'appuyant d'une main sur le *triçoûla*, étendant l'autre au-dessus d'un autel; dans le champ, un *triçoûla* orné de bandelettes; légende circulaire en caractères grecs altérés, presque entièrement effacée par le frottement. — Revers : *Lakchmi*, assise sur un siège à pieds ornés, la tête entourée d'un nimbe; vêtue d'une robe longue, tenant d'une main le *pâça*, de l'autre la corne d'abondance chargée de fruits; dans le champ, le symbole indo-scythique altéré; sur le côté, traits confus supposés former une légende sanskrite en caractères *dévânâgarî*. D'une fabrique barbare et d'une conservation très-imparfaite¹.

Médailles d'argent.

- LXV. — Pièce de grand module, très-mince et bombée : *tête de roi imberbe*, tournée à droite, couverte d'un bonnet de feutre terminé en tête de bélier, orné sur le devant d'un croissant de lune, et, sur les côtés, d'ailes éployées; avec le commencement du buste vêtu d'une tunique brodée et d'un vêtement extérieur également brodé, ouvert par-devant et agrafé sur la poitrine; des rubans brodés flottent sur les épaules; en face de la tête, légende en caractères incon-

¹ La collection possédait originairement deux exemplaires de cette pièce; le second a été cédé à M. J. Prinsep.

nus. — Revers : *pyrée ou autel du feu*; de chaque côté de l'autel, un personnage couronné de la tiare crénelée, debout, tenant une lance dressée; au-dessus de chacun de ces personnages sacrés, un astre figuré par un cercle et des rayons. D'une fabrique moyenne et d'une conservation défectueuse¹.

LXVI. — Pièce de petit module : *tête de roi barbu*, tournée à droite, et ceinte d'un diadème. Derrière la tête, légende en caractères grecs : ΚΩΔ. — Revers : *figure virile debout*, de face, s'appuyant d'une main sur une lance, posant l'autre sur la hanche; légende en caractères grecs altérés, disposée latéralement sur deux lignes : .ΗΥΙΟ. ΟΥΚΥΟ. D'une fabrique médiocre et d'une assez belle conservation².

LXVII. — Pièce de petit module : *tête tournée à gauche*, probablement celle d'un roi; le coin n'ayant laissé qu'une partie de son empreinte sur le flan, la tête a perdu tout caractère distinctif. — Revers : *figure virile debout*, de face, vêtue d'une tunique longue et d'un manteau flottant sur les épaules; tenant une massue de la main gauche; la partie supérieure de la figure est détruite; dans le champ, un monogramme et la lettre isolée K; légende en caractères grecs altérés, disposée latéralement sur deux lignes : .ΙΙΙΙ. .ΙΥΚ. D'une fabrique moyenne et d'une conservation imparfaite.

Médailles de bronze.

LXVIII. — Bronze de petit module : *tête laurée*, tournée à droite, d'un caractère évidemment romain, et probablement copiée d'après quelque monnaie romaine : légende circulaire

¹ Cédée par M. J. Prinsep, et recueillie à Kaboul par le résident Keramat Ali.

² Cédée par M. J. Prinsep.

en caractères grecs légèrement altérés, en partie effacée par le frottement : ΔΟΟΝΑΙΟ.ΟΚΑΗΑΔΑΦΕΣ ΚΟΡΑΗΥ
 — Revers : *figure d'un caractère indéci*, assise de face, vêtue d'une tunique longue, le bras gauche élevé; dans le champ, une lettre bactrienne isolée et un monogramme identique à celui que porte, du côté de l'obvers, la médaille décrite sous le n° LI; légende en caractères bactriens, disposée circulairement, mais en partie indistincte. D'une excellente fabrique, mais d'une conservation défectueuse; trois autres exemplaires presque frustes¹.

LXIX.—Bronze de moyen module : *personnage royal debout*, de face, la tête tournée à gauche et couverte d'une tiare; s'appuyant de la main gauche sur une lance, abaissant la main droite au-dessus d'un objet indistinct qui doit être un autel; le sol figuré par une ligne de globules; légende grecque disposée circulairement, en grande partie effacée : ΒΑCΙΑΕΥC ΒΑCΙΑΕΩΝ ΚΑΝΗΡΚΟΥ (sic).—Revers : *figure virile debout*, tournée à gauche, la tête entourée d'un nimbe radié et ceinte d'un diadème; vêtue d'une tunique longue et d'un manteau flottant sur les épaules; la main gauche placée sur la poignée d'une épée, la main droite levée et faisant un geste de commandement; dans le champ, le symbole désigné par l'épithète d'indo-scythique; légende grecque latérale : ΗΑΙΟC. D'une assez bonne fabrique, mais d'une conservation très-imparfaite. Deux exemplaires².

LXX.—Bronze de moyen module : *personnage royal debout*, de face, la tête tournée à gauche et couverte d'une tiare; s'appuyant de la main gauche sur une lance, abaissant la main droite au-dessus d'un objet indistinct qui doit être un autel; légende grecque disposée circulairement, mais en grande partie effacée : ΒΑCΙΑΕΥC ΒΑCΙΑΕΩΝ ΚΑΝΗΡΚΟΥ (sic).—Revers : *figure d'un caractère indéci*, debout, tournée à droite, la tête surmontée d'un croissant de lune.

¹ Il se trouvait six exemplaires de cette pièce dans la collection.

² Il se trouvait trois exemplaires de cette pièce dans la collection.

entourée d'un nimbe et ceinte de bandelettes qui retombent sur les épaules; vêtue d'une tunique longue; portant d'une main un objet indistinct, retenant de l'autre les plis de son vêtement; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs légèrement altérés : $\alpha\text{N}\Delta\text{I}\text{A}$. D'une assez bonne fabrique, mais d'une conservation très-défectueuse. Deux exemplaires presque frustes¹.

LXXI. — Bronze de grand module : *personnage royal debout*, de face, la tête tournée à gauche et couverte d'une tiare, s'appuyant de la main gauche sur une lance, abaissant la main droite au-dessus d'un autel; légende en caractères grecs légèrement altérés, distribuée en deux lignes : PAOKA NHPKI . — Revers : *figure virile debout*, tournée à gauche, la tête entourée d'un nimbe radié et ceinte d'un diadème dont les bandelettes sont flottantes; vêtue d'une tunique longue et d'un ample manteau flottant sur les épaules; la main gauche placée sur la poignée d'une épée, la main droite étendue en signe d'autorité; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs altérés : HIOPO (pour μHPO). D'une fabrique moyenne et d'une conservation très-imparfaite. Deux exemplaires².

LXXII. — Bronze de grand module : *personnage royal debout*, dans la même attitude que sur les pièces précédentes; légende en caractères grecs légèrement altérés, distribuée en deux lignes : PAOKA NHPKI . — Revers : *figure virile debout*, tournée à gauche, la tête ceinte de bandelettes; vêtue d'une tunique longue et d'un ample manteau flottant sur les épaules; la main gauche appuyée sur la hanche, tenant de la main droite étendue un objet indéterminé qui a l'apparence d'une couronne, mais qui représente plus pro-

¹ Il se trouvait trois exemplaires de cette pièce dans la collection.

² Il se trouvait dans la collection soixante-sept pièces portant, avec des types variés, l'inscription PAOKANHPKI .

blement le *pāça* ou nœud coulant; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs légèrement altérés: ΑΘΡΟ. Deux exemplaires d'une assez bonne fabrique et d'une assez belle conservation. Sur l'un d'eux, la figure du revers porte sur les épaules des touffes de soie ou de laine¹.

LXXIII. — Bronze de grand module : *personnage royal debout*, dans la même attitude que sur les pièces précédentes; légende en caractères grecs légèrement altérés, distribuée en deux lignes: ΠΑΟΚΑ ΝΗΡΚΙ. — Revers : *figure virile tournée à gauche, en course, nue, tenant des deux mains élevées une draperie étendue*; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs légèrement altérés: ΟΔΔΟ. Quatre exemplaires d'une assez bonne fabrique, mais d'une conservation très-imparfaite².

LXXIV. — Bronze de grand module : *personnage royal debout*, dans la même attitude que sur les pièces précédentes; légende en caractères grecs légèrement altérés, distribuée en deux lignes: ΠΑΟΚΑ ΝΗΡΚΙ. — Revers : *figure virile debout, à quatre bras, tournée à gauche, la tête chargée d'une coiffure pyramidale; vêtue d'une tunique longue; une main abaissée, une autre élevée et tenant une lance, la troisième également élevée et tenant un objet difficile à déterminer, la quatrième étendue et présentant un objet également indécis, qui paraît être un *pāça**; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs altérés: Ο ΞΡΟ (pour *οξρο*). Deux exemplaires d'une assez bonne fabrique et d'une conservation défectueuse. Sur le second exemplaire, qui est fruste, la figure du revers paraît être nue³.

¹ Il se trouvait originairement quatre exemplaires de cette pièce dans la collection.

² Il se trouvait six exemplaires de cette pièce dans la collection.

³ Il se trouvait dans la collection cinq exemplaire de cette pièce.

LXXV. — Bronze de grand module : *personnage royal debout*, dans la même attitude que sur les pièces précédentes; légende en caractères grecs légèrement altérés, distribuée en deux lignes : ΠΑΟΚΑ ΝΗΡΚΙ. — Revers : *figure virile debout*, tournée à gauche, vêtue d'une tunique longue et d'un ample manteau flottant sur les épaules; une main appuyée sur la poignée d'une épée, l'autre étendue et tenant un objet indistinct; un croissant de lune derrière la tête de cette figure; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs légèrement altérés : ΜΑΟ. D'une assez bonne fabrique, mais d'une conservation imparfaite.

LXXVI. — Bronze de grand module : *personnage royal debout*, tourné à gauche, la tête entourée d'un nimbe; vêtu d'une tunique longue, ceint d'une épée, s'appuyant de la main gauche sur une lance, abaissant la main droite au-dessus d'un autel; dans le champ, le *triçoula*; légende en caractères grecs altérés, mutilée, mais supposée représenter les mots ΠΑΟΚΑ ΝΗΡΚΙ. — Revers : *Içdna* ou *Çita*, de face, tenant d'une main le *pâça* ou nœud coulant, et de l'autre le *triçoula*, penché et appuyé sur le taureau à bosse, sa monture ordinaire; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende en caractères grecs altérés, mutilée, mais devant être lue *expo*. D'une fabrique barbare et d'une conservation très-défectueuse.

LXXVII. — Bronze de moyen module : exactement semblable, pour les types et pour les légendes, à la pièce décrite sous le n° LXXI. D'une assez bonne fabrique, mais d'une conservation imparfaite.

LXXVIII. — Bronze de moyen module : exactement semblable, pour les types et pour les légendes, à la pièce décrite sous le n° LXXIV. D'une assez bonne fabrique, mais d'une conservation imparfaite.

¹ Il se trouvait dans la collection six exemplaires de cette pièce.

LXXIX.—Bronze de petit module : *personnage royal debout*, dans la même attitude que sur les pièces précédentes, la tête entourée d'un nimbe; dans le champ, lettre isolée indistincte; légende en caractères grecs légèrement altérés, distribuée en deux lignes : ΠΑΟΚΑ ΝΗΡΚΙ. — Revers : *figure d'un caractère indéci*, debout, tournée à droite, la tête entourée d'un nimbe, ceinte de bandelettes et surmontée d'un croissant de lune; vêtue d'une tunique longue et d'un manteau flottant sur les épaules; portant d'une main un objet indistinct; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs altérés : ΗΔΝΔ ou ΗΔΗΔ (pour *vava*). Cinq exemplaires d'une fabrique et d'une conservation médiocres.

LXXX.—Bronze de petit module : exactement semblable à la pièce décrite sous le n° LXXIX, si ce n'est que la figure du revers est tournée à gauche et que la légende en caractères grecs altérés, se lit en sens inverse : ΟΙΔ. (pour *vava* ou *vavo*). D'une fabrique et d'une conservation médiocres.

LXXXI.—Bronze de petit module : *personnage royal debout*, dans la même attitude que sur les pièces précédemment décrites; même légende. — Revers : *figure virile debout*, tournée à gauche, vêtue d'une tunique longue, tenant de la main gauche abaissée un objet indistinct, s'appuyant de la main droite sur une lance; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs altérés : ΟΗΡΟ ou ΟΙΡΟ. Trois exemplaires d'une fabrique et d'une conservation médiocres.

LXXXII.—Bronze de petit module : exactement semblable, pour les types et pour les légendes, à la pièce décrite sous le n° LXXV. Six exemplaires d'une fabrique et d'une conservation médiocres.

LXXXIII.—Bronze de petit module : exactement semblable à la pièce décrite sous le n° LXXXII, si ce n'est que la légende

du revers, en caractères grecs altérés, se lit ΗΥΟ (pour *μαο*). Deux exemplaires de fabrique médiocre et d'une assez belle conservation.

LXXXIV. — Bronze de petit module : *personnage royal debout*, dans la même attitude que sur les pièces précédemment décrites; même légende. — Revers : *figure virile debout*, tournée à gauche, la tête entourée d'un nimbe radié; vêtue d'une tunique longue et d'un manteau flottant sur les épaules; la main droite étendue, la main gauche appuyée sur la poignée d'une épée; légende latérale en caractères grecs altérés, en partie indistincte, mais supposée représenter *μίσπο*. D'une fabrique et d'une conservation médiocres.

LXXXV. — Bronze de grand module : *figure virile nue, montée équestrement sur un éléphant*, tournée à droite, la tête chargée d'une coiffure pyramidale; ceinte de bandelettes flottantes et entourée d'un nimbe; tenant des deux mains une longue lance; légende circulaire en caractères grecs altérés, barbare et en grande partie effacée : *ϡΑΟΝΑΝΟΡΑ-ΟΟΟΗΑΟΚΕΡΑΝΟ* (sic). — Revers : *figure virile debout*, tournée à gauche, dans une attitude héroïque, la tête chargée d'une coiffure pyramidale et entourée d'un nimbe radié; vêtue d'une tunique longue et d'un ample manteau flottant sur les épaules; la main droite étendue avec autorité, s'appuyant de la main gauche sur une lance; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs altérés : *ΜΙΥΡΟ* (pour *μίσπο*). D'une fabrique moyenne et d'une conservation imparfaite¹.

LXXXVI. — Bronze de grand module : *figure virile nue, montée équestrement sur un éléphant*, tournée à droite, la tête entourée d'un nimbe, ceinte de bandelettes flottantes et couverte d'un bonnet surmonté d'un ornement en forme de

¹ Il se trouvait dans la collection trente-deux pièces portant le type de la *figure virile montée sur un éléphant*.

croissant; tenant une lance des deux mains; légende circulaire en caractères grecs altérés; barbare et mutilée: ΡΥΟΝΥΝΟΟΑΟΟΟΗΡ...., (sic). — Revers: *figure virile debout*, tournée à gauche, la tête ceinte de bandelettes flottantes; vêtue d'une tunique courte et d'un ample manteau flottant sur les épaules; la main gauche appuyée sur la poignée d'une épée, tenant de la main droite étendue le *πάσα* ou nœud coulant; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs altérés, indistincte, mais supposée représenter le mot ΑΘΡΟ. D'une fabrique moyenne et d'une conservation imparfaite.

LXXXVII.—Bronze de grand module: *figure virile montée équestrement sur un éléphant*, avec les mêmes caractères que sur les pièces précédentes; légende circulaire en caractères grecs altérés, devant être lue en sens inverse:ΗΟΟΟΑΡΟΝΑ.... (sic). — Revers: *figure virile debout*, tournée à droite, la tête ceinte de bandelettes flottantes; vêtue d'une tunique longue, portant d'une main un objet indistinct, retenant de l'autre les plis de son vêtement; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs altérés, disposée en sens inverse: ΑΝΑΝ (sic). D'une fabrique moyenne et d'une conservation très-imparfaite.

LXXXVIII.—Bronze de grand module: *figure virile montée équestrement sur un éléphant*, avec les mêmes caractères que sur les pièces précédentes. Légende circulaire en caractères grecs altérés, indistincte, mais supposée identique à celles des autres médailles qui ont le même type. — Revers: *figure virile debout*, tournée à gauche, la tête ceinte de bandelettes flottantes; vêtue d'une tunique et d'un manteau flottant sur les épaules; la main gauche appuyée sur la poignée d'une épée, tenant de la main droite étendue un objet indistinct; un croissant de lune derrière la tête de cette figure; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs légèrement altérés:

MAO. D'une fabrique moyenne et d'une conservation défectueuse.

LXXXIX. — Bronze de grand module : *figure virile nue, montée équestrement sur un éléphant*, tournée à gauche, la tête couverte d'une tiare conique et ceinte de bandelettes flottantes; tenant une lance des deux mains; légende circulaire en caractères grecs très-altérés, barbare et mutilée : ONOHO... (sic). — Revers : *figure d'un caractère indéci debout*, de face, la tête entourée d'un nimbe; vêtue d'une tunique longue; soutenant d'une main la corne d'abondance chargée de fruits; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs légèrement altérés : MAO. Deux exemplaires d'une fabrique barbare et d'une conservation imparfaite.

XC. — Bronze de grand module : *figure virile montée équestrement sur un éléphant*, tournée à droite, avec les mêmes caractères que sur les pièces précédentes; légende barbare en caractères grecs très-altérés : ..HOOΠOΠO (sic). — Revers : *figure virile debout*, de face, la tête chargée d'une coiffure pyramidale; vêtue d'une tunique courte et d'un manteau flottant sur le dos; la main droite étendue, la main gauche appuyée sur la hanche; un croissant de lune derrière la tête de cette figure; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs très-altérés : OΠPO (pour *expo*). D'une fabrique barbare et d'une conservation défectueuse.

XCI. — Bronze de moyen module : *figure virile montée équestrement sur un éléphant*, avec les mêmes caractères que sur la pièce précédente; légende en caractères grecs altérés, barbare et mutilée :KEPAO.... (sic). — Revers : *figure virile debout*, dans la même attitude et avec les mêmes caractères que sur la pièce précédente; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs altérés : OHP (pour *expo*). D'une fabrique barbare et d'une conservation imparfaite.

xcii. — Bronze de moyen module : *figure virile assise sur le dos d'un éléphant* marchant à droite, de face, la tête chargée d'une coiffure pyramidale, ceinte de bandelettes flottantes; vêtue d'une tunique; tenant une lance des deux mains. Légende circulaire en caractères grecs altérés, barbare et mutilée : ΠΗΡΟΡΟ..... (sic). — Revers : *figure virile debout*, tournée à gauche, la tête entourée d'un nimbe; vêtue d'une tunique longue; tenant de la main droite étendue le *pāpa* ou nœud coulant; dans le champ, le symbole indo-scythique. Légende latérale en caractères grecs, entièrement effacée, supposée représenter le mot ΜΙΘΡΟ. D'une fabrique barbare et d'une conservation défectueuse.

xciii. — Bronze de grand module : *figure d'un caractère indécis*, la tête ceinte de bandelettes flottantes; vêtue d'une tunique courte, assise ou plutôt penchée sur un siège long supporté par des pieds ornés; le bras gauche appuyé sur un coussin, tenant de la main droite un objet indistinct, un pied posé à terre sur un tapis, l'autre jambe levée et étendue sur le siège; une espèce de nimbe radié entoure la partie supérieure du corps de cette figure; légende circulaire en caractères grecs légèrement altérés : ΠΑΟΝΑΝΟΡΑΟΟΟΗ.....ΝΟ. — Revers : *figure virile debout*, tournée à gauche, vêtue d'une tunique et d'un manteau flottant sur les épaules, la main gauche appuyée sur la poignée d'une épée, tenant de la main droite un objet indistinct qui doit être le *pāpa*; dans le champ, le symbole indo-scythique; légende latérale en caractères grecs : αΘΡΟ. D'une assez bonne fabrique, mais d'une conservation imparfaite.

xciv. — Bronze de grand module : *figure d'un caractère indécis*, assise sur un siège long, dans la même attitude que sur la pièce précédente; légende circulaire en caractères grecs légèrement altérés : ΠΑΟΝΑΝΟΡΑΟΟΟΗ..... — Revers : *figure virile debout*, tournée à gauche, vêtue d'une

point de légende apparente. Du travail le plus barbare et d'une conservation défectueuse.

xcviii. — Bronze de petit module : tête de roi, tournée à droite, couverte d'une tiare crénelée; sur le côté, légende indistincte. — Revers : *pyrée* ou *autel du feu*; point de légende apparente. De fabrication et de conservation médiocres. Deux exemplaires.

MÉDAILLES DIVERSES.

xcix. — Pièce d'argent du module de la drachme : *figure d'un caractère indéci*, debout, la main droite élevée, en face d'un quadrupède dont il est difficile de déterminer l'espèce, parce qu'il réunit aux bois d'un cerf la queue d'un bœuf; dans le champ, lettre isolée; légende circulaire en caractères semblables à ceux des plus anciennes inscriptions des colonnes triomphales ou *djayastambha* d'Allahabad et de Dehli. — Revers : plusieurs symboles supposés bouddhiques; entre lesquels, outre le *vastika*, on reconnaît une espèce de tige soutenant de petits pavillons; une figure pyramidale qui peut représenter le mont *Souméroû*, et au bas, une ligne ondulée qui paraît indiquer la mer; légende circulaire en caractères bactriens légèrement altérés. D'un mauvais travail et d'une conservation imparfaite.

c. — Pièce d'or de moyen module : *personnage royal debout*, de face, la tête tournée à gauche; entourée d'un nimbe; nue et ceinte d'un diadème dont les bandelettes sont flottantes; paré d'un collier de perles; vêtu d'une tunique courte richement brodée et d'anaxyrides étroites, s'appuyant de la main gauche sur une lance, abaissant la main droite au-dessus d'un autel et déposant les offrandes dans le feu du sacrifice; entre cette figure et la lance, légende en caractères *dévanagari*, disposée verticalement : सपद् (sans doute pour *sampad* ou *sampada*); dans le champ, une co-

lonne triomphale ou *djayastambha*, surmontée d'un simulacre de *garouda*, et à laquelle sont attachés des banderoles; au-dessus, un croissant de lune; légende disposée circulairement sur un côté: गरपुरजगद्वजः.—Revers:

Lakshmi, assise sur un siège soutenu par des pieds ornés, de face, la tête entourée d'un nimbe; vêtue d'une tunique longue à larges manches, tenant de la main droite étendue le *pâça*, et de la gauche la corne d'abondance chargée de fruits; dans le champ, le symbole indo-scythique altéré; légende latérale en caractères *dévangari*: पराक्रमः. D'un travail assez délicat, sans être cependant d'un bon style; d'une belle conservation.

ci.—Pièce de potin de grand module, mais extrêmement mince: tête de roi, tournée à droite, couverte d'une tiare ornée surmontée d'un ornement en forme de croissant; avec le commencement du buste vêtu; des rubans brodés flottent sur les épaules; en face de la figure, légende circulaire en caractères inconnus; derrière la tête, légende en caractères koufiques, indistincte, mais devant être lue الله هو وحده. — Revers: pyrée ou autel du feu; de chaque côté de l'autel, un personnage debout, tenant une lance dressée. D'une fabrique barbare et d'une conservation imparfaite.

cii.—Bronze de moyen module: dragon ailé, armé de cornes, la croupe relevée, les deux pattes antérieures étendues, la gueule béante; dans le champ, un monogramme. — Revers: dans un cercle intérieur, un type de forme étrange, dont il est difficile de déterminer l'objet; entre ce cercle et un cercle extérieur, une légende en caractères inconnus, semblables à ceux qui composent la première légende de la pièce précédente. D'une assez bonne fabrique, mais d'une conservation imparfaite.

E. JACQUET.

(La suite à un autre cahier.)

NOTE

Sur un globe céleste arabe.

Les écrits des astronomes arabes que nous possédons attestent les profondes connaissances de ce peuple dans la science des mouvements célestes.

Outre ces ouvrages, quelques monuments viennent à l'appui des travaux de ces savants, et peuvent contribuer aux progrès de l'astronomie, en même temps qu'ils constatent l'état de cette science aux époques où ils furent faits.

Parmi ces monuments, on doit citer en première ligne le globe céleste coufique du musée Borgia, à Velletri; que Simon Assemani a publié; celui de la salle de mathématiques de Dresde, dont G. V. S. Beigel a donné une notice, et celui qui fait partie du musée de la Société asiatique de Londres.

Il y a environ dix ans, le docteur Schiepati, de Milan, connu dans la république des lettres par l'explication des médailles coufiques du cabinet Mannoni, fit la découverte d'un globe céleste coufique de la même espèce que celui du musée Borgia. Il s'occupa d'en préparer une explication complète, qu'il avait adressée à M. Reinaud et qu'il allait publier, lorsque la mort l'empêcha de mettre ce projet à exécution.

Ce précieux monument a été acquis, il y a peu

de temps, avec la collection de médailles antiques du docteur Schiepati, par M. le chevalier Hennin, qui l'a apporté à Paris.

Ce globe est en cuivre jaune, formé de deux hémisphères réunis et soudés ensemble à la ligne de l'horizon; un bâton en fer, qui paraît le traverser d'un pôle à l'autre, sort d'environ vingt ou trente millimètres, et servait à fixer le cercle du méridien. Le globe isolé se place sur un cercle d'horizon, porté par quatre bras de métal. Le tout est soutenu par un piédestal en bois, moderne.

Le diamètre du globe est d'environ dix-huit centimètres; celui du cercle d'horizon, de vingt-cinq; et la hauteur de toute la machine, de trente-neuf.

Le cercle du méridien, qui existait certainement dans l'origine, manque; mais cette perte est peu importante si, comme on doit le croire, ce cercle ressemblait à celui du globe Borgia, qui est simplement divisé en trois cent soixante degrés, sans noms ni signes.

Les figures représentant les constellations et les groupes d'étoiles, avec leurs noms en caractères coufiques, les lettres exprimant les nombres, sont exécutées au burin avec une grande netteté. L'aspect de la surface du globe est absolument celui d'une planche gravée à l'eau forte et au burin; et l'on s'étonne, en voyant un tel monument, que des travaux de cette nature n'aient pas fait découvrir à leurs auteurs l'art de la gravure, ou plutôt de l'impression des planches gravées, qui ne fut trouvé qu'environ quatre cents

ANALECTES.

BONTÉ ET HUMILITÉ DE MAHOMET.

آورده اند کی سید علیه الصلوة والسلام شش درهم
 بامیر المومنین علی رضی الله عنه داد تا بجهت او بیراهنی
 خرد امیر المومنین ببازار رفت و بیراهنی نرمر بخرید
 بدان سم و بیآورد چون مهتر علیه السلام انرا بدید
 فرمود که نفس من بر چنین چیزها خوندارد و از علی
 شرم داشت که بیع او را اقلت کردی خود بر خاست
 و بدکان فرو شده شد و وی جهود بود رسول گفت ای
 جهود هیچ توانی که ان بیع را اقلت کنی جهود
 اجابت کرد و سم باز داد سید علیه السلام بسه درم
 بیراهنی درشت خرید و باز کشت در راه کنیزکی دید
 که می کریست گفت ای کنیزک ترا چه شد گفت
 کدبانو مرا بآب فرستاده است قدم من در میان راه
 از جای بشد و سب و بیفتاد و بشکست و بی اب بخانه
 نتوانم رفت مهتر علیه السلام يك درم بداد و سبوی
 خرید و بر آب کرد و بر سر کنیزک نهاد کنیزک گفت

می ترسم که بسبب دیر آمدن مرا ادب کنند مهتر
 علیه السلام بشفاعت او بدر کدبانو رفت و عذر او باز
 نمود و گفت جرم او مرا بخش ایشان از تواضع او متکبر
 شدند و ندانستند که جکوبند و بشکرانه ان کرامت
 از سر بیگانگی برخاستند و جهود بودند و اسلام قبول
 کردند و ان کنیزك را آزاد کردند انگاه مهتر فرمود
 که نعم الشی الاقتصار نیکو چیزی است میانه روی
 کردن و ببرکت ان تنی پوشیده شد و درویشی بر اسود
 و کنیزی آزاد شد و اهل بیته از ذل کفر بعز اسلام
 رسیدند و ان هم ثمره تواضع و خویشی شناسی بود ،

Traduction.

On rapporte que le prince des prophètes donna
 un jour six dirhems à l'émir des croyants Aly, pour
 qu'il lui achetât une chemise. L'émir des croyants
 alla au bazar, acheta une chemise fort inoelleuse
 avec l'argent qu'il venait de recevoir, et l'apporta au
 prophète, qui dit aussitôt après l'avoir vue : « Mon
 « cœur saigne d'une pareille dépense. » Ensuite, vou-
 lant épargner à Aly la honte de prier le vendeur de
 reprendre sa marchandise, il se rendit lui-même à
 la boutique du marchand. Ce marchand était juif.
 « O juif, lui dit le prophète, peux-tu reprendre la che-
 « mise que tu as vendue ? » Le marchand consentit à
 ce que désirait le prophète et rendit l'argent. Le pro-

phète acheta une chemise grossière et s'en retourna. Dans son chemin il rencontra une jeune fille qui pleurait. « Jeune fille, lui dit-il, que t'est-il arrivé? — Ma maîtresse, répondit-elle, m'a envoyée chercher de l'eau; le pied m'a manqué au milieu du chemin, ma cruche est tombée et s'est cassée, et je n'ose rentrer à la maison sans eau. » Le prophète donna un dirhem à la jeune fille pour acheter une cruche, il la remplit d'eau et la plaça sur la tête de la jeune fille. « Maintenant, dit-elle, je crains que, rentrant tard à la maison, ma maîtresse ne me fasse des réprimandes. » Le plus grand des prophètes se rendit auprès de la maîtresse de la jeune fille afin d'intercéder pour elle et d'obtenir sa grâce. Cette femme et son mari furent étonnés de l'humilité du prophète et ils ne savaient que dire. En récompense de sa générosité, ils sortirent de leur état obscur, embrassèrent l'islamisme et donnèrent la liberté à la jeune fille. Le prophète dit alors : « La meilleure des choses est de savoir se borner et de garder la médiocrité en tout. » De cette manière un corps fut revêtu, une infortune fut soulagée, une jeune fille fut rendue à la liberté et une famille passa de la honte de l'incrédulité à la gloire de l'islamisme. Tout cela fut le fruit de l'humilité et de la connaissance de soi-même.

RÉCOMPENSE DE L'HOMMAGE RENDU A LA SCIENCE.

اورده اند کی امیر اسمعیل احمد سامانی حاکم خراسان بود و برادر بزرگتر او امیر اسحق بود و بیوسته در خدمت او بودی روزی یکی از علما بنزدیک وی آمد اورا تجلیل نمود و بجایگاه نیکو بنشانند و چون سخن خود بگفت و باز گشت امیر اسمعیل هفت کار بر عقب او برفت چون ان عالم برفت امیر اسحق برادر را ملامت کرد و گفت ترا حدّ هر کس نگاه باید داشت امیر اسمعیل گفت شرف و فضیلت علم بسیار است و عذری تمهید کرد چون ان شب بخت امیر اسمعیل مصطفی را علیه السلم بخواب دید که اورا می گوید که چون یکی از علما امت من عزیز داشتی و هفت کار بر عقب او رفتی ما از حضرت در خواستیم تا ملک ترا باقی دارد و هفت فرزند تو بر عقب تو ببادشاهی برساند ،

Traduction.

On raconte que l'émir Ismaïl-Ahmed, le Samanide, souverain du Khorasan, avait toujours auprès de lui son frère aîné, l'émir Ishak. Un jour un savant se présenta devant lui pour une affaire importante. Il le reçut avec beaucoup de distinction et le fit asseoir à une place honorable. Après avoir parlé de son

affaire, le savant se retira. L'émir Ismaïl fit sept pas derrière lui. Lorsque le savant fut parti, l'émir Ishak blâma son frère de cette action en lui disant : « Il faut rester dans de sages limites et n'accorder à personne plus qu'il ne convient. — La gloire et le prix de la science sont infinis, » reprit Ismaïl; et il sut bien se justifier de sa conduite. La nuit suivante l'émir Ismaïl vit en songe l'élu de Dieu, qui lui disait : « Parce que tu as honoré un savant de ma nation et que tu as fait sept pas derrière lui, nous avons demandé à Dieu qu'il t'accorde un règne de longue durée et qu'il donne la royauté après toi à tes sept enfants. »

G. DE L.

SINGULIÈRE RÉPONSE D'UN AVARE.

ایک شخص کسی بخیل سی دوستی رکھتا تھا ایک دن اس سی کہا میں سفر کو جاتا ہوں تین اپنی انگوٹھی مجھی دی تو میں اپنی پاس رکھوں جب اس کو دیکھوں گا تجھ کو یاد کروں گا اس فی جواب دیا جو مجھی یاد رکھا چاہتی ہو تو اپنی انگلی کو خالی دیکھ کر یاد کرنا کہ فلاں شخص سی انگوٹھی مانگی تھی ان فی نہ دی،

Traduction.

Un individu était lié d'amitié avec un avare. Un jour il lui dit : « Je vais faire un voyage, donne-moi

« ta bague; je la conserverai soigneusement, et en
 « la voyant je me souviendrai de toi. » L'avare ré-
 pondit: « Si tu veux te souvenir de moi, tu n'as
 « qu'à regarder ton doigt, et tu te souviendras alors
 « d'avoir demandé l'anneau d'un tel et de ne l'avoir
 « pas obtenu. »

LA PRÉSENCE D'ESPRIT EST PRÉFÉRABLE A LA FORCE.

اکبر نے بیربل سے پوچھا کہ لڑائی کی وقت کیا کام آتا
 ہے بیربل نے عرض کیا کہ جہاں پناہ اوسان بادشاہ نے
 کہا ہتھیار اور زور کیوں نہیں کہتا بیربل نے کہا
 جہاں پناہ اگر اوسان خطا ہو جاوی تو ہتھیار اور زور
 کس کام آوی ،

Traduction.

Akbar demanda un jour à son ministre Birbal
 quelle était la chose la plus utile au moment du
 combat. « C'est, lui répondit Birbal, la présence
 « d'esprit. » Le roi exprima son étonnement de ce
 qu'il ne parlait ni des armes ni de la force. Birbal
 lui dit: « Quand la présence d'esprit manque, à quoi
 « servent les armes et la force? »

G. T.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 12 février 1836.

Le rādja Kali Krichna Bahadour écrit au conseil pour le remercier de sa nomination comme membre étranger de la Société. Il sera fait mention de cette lettre au procès-verbal.

M. le conseiller de Macedo écrit au conseil en lui adressant un exemplaire de son mémoire intitulé *Additamentos à primeira parte da Memoria sobre as verdadeiras épocas em que principiarão as nossas navegações no Oceano atlantico*, 1 vol. in-4°. Les remerciements du conseil seront adressés à M. de Macedo.

M. Meifredi aîné écrit au conseil pour lui adresser un mémoire intitulé *Extrait d'un mémoire sur Taxile*, par A. Court. On arrête que les remerciements de la Société seront adressés à M. Meifredi, et le mémoire précité sera renvoyé à la commission du Journal.

M. Lebrun, directeur de l'Imprimerie royale, écrit au conseil pour solliciter une décision de la part de la Société relativement aux deux ouvrages laissés inachevés par M. Klaproth, le *Dictionnaire mantchou* et la *Grammaire géorgienne*. Le conseil arrête, relativement au Dictionnaire mantchou, que le mémoire des frais déjà faits sera demandé à l'Imprimerie royale, et relativement à la Grammaire géorgienne, que cet ouvrage sera continué par M. Brosset, et qu'il en sera donné avis à M. le directeur de l'Imprimerie royale.

M. Reinaud rend compte du progrès de l'impression du texte arabe de la Géographie d'Aboulfeda; douze feuilles de texte sont composées, et huit déjà tirées.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 12 février 1836.

Par l'auteur. *Gothicæ versionis epistolarum divi Pauli ad Galatas, ad Philippenses, ad Colossenses, ad Thessalonicenses primæ quæ supersunt ex Ambrosianæ Bibliothecæ palimpsestis de prompta cum adnotationibus, edidit Carolus Octavius CASTILIONEUS. Mediolani, 1835. In-4°.*

Par l'auteur. *Additamentos á primeira parte da Memoria sobre as verdadeiras epocas em que principiarão as nossas navigações e descobrimentos no Oceano atlantico, por Joaquim José da COSTA DE MACEDO. Lisboa, 1835. In-4°.*

Par l'auteur. *Mémoires de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg, 6^e série. Saint-Petersbourg, 1835. In-4°.*

Par l'auteur. *De Il-Chanorum seu Chulaguidarum numis commentationes duæ, auctore Ch. M. FREHN. In-4°.*

Par M. de Paravey. *Note extraite de l'Écho du Monde savant, sur le Mémoire relatif à l'origine japonaise, arabe et basque de la civilisation des peuples du plateau de Bogota, dans l'Amérique du sud, et au nom Fou-sang de l'Amérique, en chinois, par M. DE PARAVEY.*

Par les rédacteurs. *Bulletin de la Société de géographie, 2^e série, tome IV, n° 24, décembre.*

Par les rédacteurs. *The Quarterly journal of Education, n° 19. Londres. In-8°.*

Par l'auteur. *Pétition adressée aux Chambres pour solliciter une loi qui autorise l'établissement d'un système général d'échange de doubles de livres et d'objets d'art existant dans les collections, les musées, les bibliothèques du royaume, avec les établissements du même genre qui existent dans les divers états de l'Europe, par M. Alexandre VATTEMARE, électeur de Seine-et-Oise. In-4° de 16 pages.*

RAPPORT SUR LES LIVRES EN LANGUE DE L'OSSÉTHI PRÉSENTÉS
AU NOM DE S. A. R. LE PRINCE THÉIMOURAZ, LE 9 OCTOBRE
1835.

Trois volumes ont été offerts à la Société asiatique dans sa dernière séance, au nom de S. A. R. le prince Théimouraz. C'est, en suivant l'ordre des dates de leur impression, 1° un livre de prières en langue géorgienne et d'Osséthi, imprimé en 1820, à Tiflis, tout en caractère géorgien ecclésiastique dit *khoutzouri*; 2° un livre de prières de la messe, également dans les deux idiomes ci-dessus indiqués, et en caractère géorgien ecclésiastique, imprimé à Moscou en 1821. On remarquera dans ces ouvrages l'introduction d'un nouveau signe inconnu aux anciens Géorgiens, et qui a été inventé au milieu du dernier siècle par le patriarche Antoni, pour exprimer l'e muet entre plusieurs consonnes, comme le *ġ* et arménien. Dans l'alphabet, il occupe la quinzième place, celle du *z*, et se prononce comme un i sourd approchant de l'o. Antoni, dans sa grammaire, s'étend longuement sur l'utilité de ce signe parasite en géorgien; mais le prince Théimouraz, sur le manuscrit de cet ouvrage qu'il nous a envoyé, a joint de sa main une note, où il critique vivement pour sa langue cette innovation.

Dans le troisième volume, qui est un simple syllabaire, deux autres signes tout à fait nouveaux ont été créés par l'auteur : 1° *z*, pour exprimer un *a* sourd dont le son se rapproche de la syllabe *eu* française. Cette lettre occupe le huitième rang, et remplace le *ŭ* *he* géorgien. 2° *j* occupe la place du *z* *hie* géorgien, et se prononce comme le *ñ* des Russes.

Le traducteur de ces trois ouvrages est un certain Ialghou-zidzé, diacre d'Osséthi, qui, du temps du roi Éréclé II, vint en Géorgie, apprit la philosophie et la théologie sous l'archevêque de Tsilcani; J. Caroumidzé, qui fut ensuite attaché aux bureaux de l'administration du Caucase pour les Russes, et s'employa activement à la conversion de ses compatriotes au

christianisme. Il mourut à Tiflis du choléra, en 1830, et sa perte fut vivement regrettée. C'est le donateur lui-même qui nous apprend ces circonstances dans une note manuscrite.

Les volumes dont je parle sont curieux en ce qu'ils donnent à l'Europe le premier échantillon de la langue des montagnards de l'Osséthi en caractères employés par cette nation même, pour rendre les sons qui lui sont propres. On n'avait jusqu'ici d'autres notions, à ce sujet, que celles qui sont contenues dans un abrégé de grammaire osse, inséré par feu M. Klaproth à la suite de son *Voyage au Caucase et en Géorgie*, qui est, sans contredit, l'un de ses meilleurs ouvrages.

L'appendice de M. Klaproth renferme, outre de légers aperçus de grammaire, un vocabulaire de huit cents mots environ, et le texte du *Credo*; le tout transcrit en caractères européens, mode bien imparfait pour faire connaître une langue étrangère, auquel cependant il a fallu s'en tenir à une époque où l'on ignorait encore quels signes seraient affectés à rendre les vocables de cet idiome nouveau.

L'alphabet osse se compose de trente-deux signes, cinq de moins que celui des Géorgiens. La suppression est tombée sur les lettres doubles, si fréquentes dans ce dernier idiome.

La langue est sonore, pleine de voyelles et de lettres fortement articulées; sous ce rapport, elle convient bien au sol; mais elle est soumise à de certaines lois d'euphonie qui adoucissent les consonnes de certains ordres en contact avec d'autres d'un ordre différent. La plupart des noms sont terminés en *ad*, et les adjectifs en *ag*, *on*, où l'on reconnaît les terminaisons arménienne et persane. Les verbes m'ont paru avoir, dans leur conjugaison, quelque rapport avec celles de la Perse, de l'Arménie et de la Géorgie. Plusieurs verbes sont formés d'un adjectif et de l'auxiliaire *kaniu* (je fais). Il y a un grand nombre de prépositions et de post-positions, la plupart gouvernant le génitif ou un autre cas marqué par la finale *ma*, qui me paraît avoir de l'analogie avec le *des* *mart* géorgien, *vers*. Les cas que j'ai reconnus sont le génitif, terminé en *i*, le datif en *en*, l'ablatif en *ei*, le final en *ma*, et un

autre qui marque le motif pour lequel on fait une chose. Le pluriel se marque par les mêmes finales, précédées de la lettre *th*, nominatif *tha*, génitif *thi*, datif *than*, ablatif *thei*, etc. Le superlatif absolu et le comparatif sont caractérisés par la finale *dar*, où M. Klaproth voit avec raison le comparatif grec *teros*, et le persan *ter*. Les pronoms possessifs dérivés des personnels *me* moi, *dawan* toi, *ou* lui, se confondent souvent, comme préfixes, avec le nom auquel ils se rapportent.

Enfin, quant à l'étymologie de la langue, sur huit cents mots du vocabulaire déjà cité, on en rencontre au moins un dixième qui peuvent, sans effort, être ramenés à une origine indo-européenne. Par exemple, *ouitten*, savoir, voir, *videre*; *staleh*, étoile, etc.

Lorsque les trois ouvrages en question auront été complètement analysés, travail que rend facile une traduction littérale d'un texte composé de phrases courtes et simples, où le retour des mêmes idées ramène souvent les mêmes mots, on peut espérer de posséder un bon lexique d'au moins quinze cents mots, une grammaire, sinon complète, au moins composée de règles sûres et précises, et le moyen de vérifier, par la philologie, les traditions des peuples de l'Osséthi sur leur nom d'*Iron* et leur affinité avec la Perse. Cette affinité n'est déjà plus problématique depuis les nouvelles recherches des savants; on pourra la démontrer.

Un autre fait curieux se rattache à ceux dont j'ai fait l'exposition.

C'est une opinion généralement reçue que l'Ibérie caucasienne a dû l'invention de ses caractères au savant Mesrob. Cette opinion, émise par Moyse de Khoren, appuyée et répétée par tous les auteurs arméniens, a été popularisée en France par un savant illustre, M. Saint-Martin; mais les Géorgiens ne l'admettent point. Bien au contraire, le savant prince Théimouraz, dans un manuscrit envoyé il y a quelques années à la Société asiatique, soutient que les caractères géorgiens ont été inventés par Pharnawaz, premier roi de ce pays. Il va jusqu'à dire que ce prince, très-instruit d'ailleurs dans

les lettres divines et humaines, voulut que dans sa nation les prêtres et les guerriers eussent chacun leur écriture, et qu'il fonda la distinction des caractères et des styles.

Malgré tout mon respect pour le royal auteur, j'assure qu'il me restait à cet égard quelques doutes, et que je craignais ici qu'il n'eût cédé à l'influence de l'esprit national; mais cette opinion peut ne pas paraître absolument invraisemblable. En effet, les Géorgiens regardent leur langue comme un idiome *sui generis*, remontant à la plus haute antiquité. Cette thèse a été développée avec beaucoup de force dans un mémoire inséré dans la Gazette littéraire de Tiflis du 1^{er} janvier 1835, et dans un autre mémoire manuscrit très-étendu, où l'auteur essaie de réfuter ce que j'ai dit à ce sujet dans le numéro du Journal asiatique de novembre 1834.

Quoi qu'il en soit, il faudra convenir que l'Arménie était loin de pouvoir fournir à la Géorgie, sa voisine, deux séries de caractères au v^e siècle, puisque le musée de Saint-Petersbourg possède des monnaies géorgiennes antérieures à l'introduction du christianisme dans cette contrée. Ces monnaies ont été lues et expliquées à M. Frähn par le prince Théimouraz. J'aurais bien souhaité qu'il m'en envoyât en même temps un dessin exact. Ainsi la Géorgie, non-seulement ne devrait rien à l'Arménie, en fait de langue, d'alphabet et de littérature; elle lui aurait même fourni anciennement, et serait destinée à lui fournir encore, dans l'avenir, des éléments de science et de civilisation.

BR.

OUKAZE IMPÉRIAL RÉGLANT LE TITRE ET LE RANG DES
PRINCES GÉORGIENS DOMICILIÉS EN RUSSIE.

« Tout ce qu'il y a de princes véritablement du sang royal
« de Géorgie, vivant en Russie sous la protection du gouver-
« nement impérial, reçoit et a toujours reçu, et recevra dé-
« sormais dans les rescrits impériaux, dans les rapports avec
« l'administration suprême, avec les grands et les petits, un

« titre correspondant à sa haute origine. Par exemple, tant
 « que vécut Giorgi XIII, roi de Karthli, de Cakhéthi et autres
 « lieux, il gouverna ces pays en prince indépendant. Plus
 « tard, ses fils et ses frères se retirèrent sous la protection de
 « la Russie. L'empereur Alexandre, d'heureuse mémoire, et
 « depuis, l'empereur Nicolas, confirmèrent aux fils, aux gen-
 « dres et aux brus de ces princes, appartenant réellement au
 « sang royal, mais non aux simples parents éloignés, la jouis-
 « sance de leurs titres anciens. Le 25 avril 1833, un oukaze
 « adressé au sénat ordonnait que les rois du haut Karthli et
 « de l'Iméréthi, leurs fils, filles et belles-filles, reçussent les
 « titres et les honneurs qui conviennent aux membres des fa-
 « milles souveraines. Mais quant à ceux qui ne sont point fils
 « de roi, leur propre père n'ayant point porté le titre royal,
 « mais qui sont seulement fils de pères nés d'un roi, ou sim-
 « plement petits-fils de rois, le titre de *prince royal* ne leur
 « sera point déféré. Ceux-là jouiront de ce titre, qui étaient fils
 « de roi, dit l'oukaze, et qui aujourd'hui sont sous notre pro-
 « tection. Ce n'est pas le titre de *éclat* (ბრწყინვალეობა *brtsqin-*
 « *waleba*) qui se donne aux fils de rois, cette appellation étant
 « propre aux thawads; on appelle le souverain *méphé ouma-*
 « *ghlési* (roi très-haut, მეფე უმაღლესი); le prince royal porte
 « le titre de *très-haut* ou *très-brillant* (*ouganathléboulési* უგანათ-
 « ლეზულესი); quant aux aznaours, on leur accorde le *noble*
 « (კეთილშობილი bien né); au bourgeois; l'*honorable* (*patiwi*
 « პატივ-ცემული); en écrivant donc à un fils ou fille de roi,
 « la suscription doit être, à sa *hautesse*, à sa *splendeur* (მათს
 « უმაღლესობას, უგანათლესულესობას); pour un thawad, à son
 « *éclat* (მათს ბრწყინვალესობას); pour un aznaour, à sa *no-*
 « *blesse* (მათს კეთილშობილებას), ou avec le superlatif; pour un
 « bourgeois, à son *honneur* (მათს პატივ-ცემულებას), ou avec
 « le superlatif également¹. »

Ces remarques ne paraîtront peut-être pas indifférentes à ceux qui connaissent l'organisation de la société russe, et

¹ Extrait d'une lettre adressée à M' . . .

l'importance que l'on y attache aux titres de chacun. Quant à la composition de ces noms géorgiens au superlatif, c'est une particularité de la langue qui n'a pas de correspondant en français. En grec, beaucoup de noms prennent les formes propres au superlatif et au comparatif; par exemple, βέλτιστος, βελτίων, de βέλως, etc.

Dans les provinces du Caucase, le gouverneur général est décoré par les Géorgiens du titre d'éclatant; ainsi il est considéré comme égal à un thawad, ce qui est le plus haut degré de noblesse. Le traducteur de ce fragment reçoit du prince le titre de noble; ainsi, malgré son obscurité, il est élevé, dans la correspondance, au titre de l'aznaour, qui est le second degré. J'observe en terminant que, dans les suscriptions, le pronom possessif est toujours celui du pluriel avec le nom qu'ils accompagnent au singulier, bien qu'on ne parle qu'à une seule personne, et que même dans le courant de la lettre on se permette de la tutoyer. Le *tu* est admis envers un supérieur, mais le *vous*, et souvent la troisième personne, sont recherchés comme plus respectueux.

EXTRAIT D'UNE LETTRE ADRESSÉE A M. ...

..... Je suis extrêmement occupé de ce que vous m'avez demandé (il s'agit de questions relatives à l'histoire de la Géorgie). Ma réponse sera courte d'abord, mais j'espère que vous vous en contenterez. Croyez bien que je fais les plus grands efforts, et que j'ai jusqu'ici rassemblé et feuilleté à cet effet plus de cent volumes : ce que j'ai entrepris, c'est pour ma satisfaction propre et pour l'honneur de mon nom, comme aussi pour ne point avoir à vous offrir un travail trop imparfait. Pour commencer, vous aurez un abrégé contenant des notions suffisantes sur l'histoire de la Géorgie, Ibérie ou Sakarhwélo; j'ai là-dessus des matériaux assez abondants pour votre instruction : plus tard, je me mettrai à les rassembler en un travail qui puisse être présenté à votre noble Société,

sans être tout à fait indigne d'elle. C'est une si grande entreprise d'écrire l'histoire, qu'on ne peut la comparer à aucune autre; et que celui qui s'en charge ne saurait y mettre trop d'attention. Je me propose, avec la grâce de Dieu, de composer deux histoires : l'une courte, mais suffisante pour qui veut connaître la Géorgie; l'autre plus longue et plus développée, et encore plus difficile à conduire à sa fin; j'espère pourtant y arriver, si je vis, avant dix-huit mois. Ne vous hâtez pas d'écrire quoi que ce soit sur ces matières. Nuit et jour, je m'occupe de ce travail, et je le transcris de ma propre main, ne voulant pas le confier à quelque main inhabile. Aussitôt que l'abrégé dont je vous parle sera achevé, ce qui aura lieu d'ici à Noël, ou dans deux mois, je vous l'enverrai. Pardonnez-moi, si j'ai tant tardé; ce n'est point négligence, mais l'effet de mes occupations. Vous aurez bientôt le tout, et j'espère que vous serez mon interprète.

BIBLIOGRAPHIE.

La Société biblique de Londres a fait publier à Saint-Petersbourg une traduction du Nouveau-Testament en mantchou, qui a été faite par M. Lipposoff. Elle a été imprimée par les soins de M. Georges Borrow, et elle forme un beau volume sur un papier qui imite le papier chinois.





JOURNAL ASIATIQUE.

MARS 1836.

DE L'ARMÉNIE.

De l'action directe et puissante du christianisme sur la société arménienne. — Comment, après sa soumission à la foi chrétienne, la liberté spéculative de l'esprit n'a pas été suffisamment respectée. — De son schisme. — De l'histoire du patriarche Jean VI, surnommé *l'historien*.

TRADUCTION DE SA PRÉFACE, FAITE SUR UN MANUSCRIT
ARMÉNIEN DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

« Bien que nous autres Arméniens, nous ne soyons
« qu'un petit peuple, d'une population assez res-
« treinte, d'une puissance fort secondaire, ayant été
« maintes fois asservis par nos voisins, cependant
« notre pays a été le théâtre d'un grand nombre de
« faits éclatants, dignes d'être consignés dans l'his-
« toire ¹. »

¹ զի թեպէս և եմք ածու փոքր և թուով յոյժ ընդ քո-
բու սահմանեալ և զօրութեամբ տկար և ընդ այլով յոյժ

Le point essentiel dans l'étude d'un peuple quelconque n'est pas seulement de connaître les faits de sa vie politique, de déterminer plus ou moins exactement la place géographique qu'il occupe sur ce globe et d'approfondir la langue qu'il parle, en sorte qu'on puisse la classer avec justesse dans l'une ou l'autre des principales familles qui divisent scientifiquement les idiomes du genre humain. Non, il est encore un travail plus important qui doit surtout fixer l'attention de l'historien ou du critique : c'est de pénétrer l'enveloppe qui recouvre toute l'existence de ce même peuple et de surprendre dans les mystérieuses profondeurs de son organisme le principe intellectuel qui le fait mouvoir et agir, en lui donnant ce caractère propre qui le distingue des autres peuples faisant partie, comme lui, de la famille générale de l'humanité.

Chaque nation n'étant à proprement parler qu'un grand individu collectif, elle doit nécessairement avoir, comme chaque homme, son esprit et son génie propres. Ce qui peut paraître, au premier coup d'œil, obscur et incertain, se dessine sous le regard observateur de l'analyse, d'une manière nette et tranchée. Ainsi lorsqu'on prétend que tel peuple n'a rien qui le caractérise ou le différencie, on ne porte ce jugement que faute de données suffisantes

անդամ նուաճեալ Թագաւորութեամբ, սակայն բազում
 թգմսե արութեան գտանին գործեալ և 'ի մերուն աշխարհիս,
 և արժանի գրոց յիշատակի : Moyse de Chorène, éd. de Venise,
 c. III, page 20.

ou d'après des observations qui manquent d'exactitude.

L'histoire des principaux peuples de l'Asie confirme ce que nous avançons. En effet, si nous portons nos regards sur la Chine, nous y découvrons dans l'individualité de sa nation un caractère particulier, résultant de sa constitution sociale et religieuse, qui ne pourra jamais se confondre avec celui de l'Inde, par exemple; et si de cette péninsule nous remontons dans la Perse ancienne, nous trouverons encore dans l'esprit militaire et actif de ce peuple un trait essentiel qui lui donne une physionomie tout autre qu'à la nation, divisée primitivement en quatre castes hiérarchiques, régie sacerdotale, et que distingue son entraînement vers la vie contemplative et quêtiste.

Il en est de même de tous les autres peuples de l'Orient; mais ce serait nous écarter de notre but que de répéter cette même observation, puisque nous nous proposons seulement de l'appliquer à la nation arménienne.

Nous pensons que, relativement à cette nation, la critique philosophique n'a peut-être pas suffisamment considéré, dans l'appréciation de son esprit littéraire et de son état social, l'action directe et puissante que le christianisme a exercée sur elle. Tous les autres peuples de l'Orient ont presque généralement résisté à son influence : voyez la Chine, l'Inde, la Perse et l'Arabie. L'Arménie seule avec la Syrie céda au mouvement religieux qui chan-

geait la face de l'empire grec et romain en Asie : bien plus elle embrassa la foi nouvelle avec toute l'ardeur d'un jeune néophyte, et le ciel récompensa son dévouement; car c'est à partir de cette époque qu'elle occupe proprement un rang plus important dans l'histoire des monarchies asiatiques, et qu'elle forme un corps de nation mieux distinct et plus compact.

Le christianisme en s'étendant en Arménie régénéra ce royaume et lui donna une nouvelle existence. On peut même affirmer que, s'il n'était entré dans les voies de régénération religieuse ouvertes devant lui, sa mort politique était inévitable. Effectivement la Perse, qui convoitait depuis longtemps sa conquête définitive, et qui lui avait suscité pendant des siècles de sanglantes guerres, était parvenue à mettre cet état dans sa dépendance, et les Arsacides dominaient à la fois la Perse et l'Arménie.

Lorsque la foi chrétienne eut été annoncée à la nation arménienne, cette nouvelle religion opéra une scission morale, profonde et perpétuelle entre elle et le peuple sectateur de Zoroastre. Les Arméniens sentirent se rallumer en eux avec une force plus intense la haine qu'ils portaient à leurs oppresseurs, et ils comprirent mieux que jamais la nécessité de défendre et de reconquérir leur indépendance nationale.

La révolution intellectuelle produite par l'Évangile eut encore un effet plus prompt et plus sensible. La transition du paganisme à la religion chrétienne

fut réellement pour l'Arménie le passage des ténèbres à la lumière; et le nom d'*Illuminateur* décerné au patriarche saint Grégoire, qui prêcha le premier la foi de J. C. dans ces contrées, en est une preuve irrécusable.

Avant la venue de ce saint civilisateur, nous voyons que l'Arménie n'avait point participé au mouvement intellectuel des Grecs et des Syriens qui l'avoisinaient; et l'ignorance était si complète, que les anciens rois n'avaient pas d'historiens nationaux capables de transmettre dans leur langue les annales de leurs règnes, et ils ne nous sont connus que par les chroniques composées en grec et en syriaque, que consulta Moysse de Chorène qui fait lui-même cette remarque ¹. Les Arméniens, comme tous les peuples encore enfants, n'avaient pour perpétuer les souvenirs de leur histoire, que des chants populaires, conservés assez longtemps par les montagnards qui les répétaient au son des instruments et en formant des chœurs de danse ². Le culte du feu importé de la Perse dans l'Arménie à une époque qu'il serait difficile d'assigner, y avait jeté de profondes racines, principalement dans le territoire sacré de Daron ³, et sans doute il ne pouvait s'introduire dans ce pays sans le cortège des

¹ Moysse de Chor., édit. de Ven., chap. III, pages 20, 22.

² Moy. de Chor., édit. de Ven., liv. I, pages 44, 53.

³ Agathan., *Hist. de S. Grég.*, page 127; Zénob., *Hist. du pays de Daron*. Venise, 1832, pages 21, 30. Moysse de Chor., pages 185, 339.

autres idées persanes, théologiques et philosophiques. Cependant nous ne trouvons aucune trace historique de l'existence de cette doctrine, qui nous porte à conclure qu'elle ait été utile à l'avancement intellectuel du peuple, et il est plus probable qu'elle était conservée secrètement par la hiérarchie sacerdotale, qui trouvait là son profit, comme dans l'Inde et dans l'Égypte, à entretenir les masses dans leur ignorance.

Nous sommes donc conduits à reconnaître que l'esprit arménien se développa sous l'influence de l'idée chrétienne, puisque la traduction des livres saints exécutée sous la direction de saint Sahag est le premier monument littéraire de la langue arménienne et le travail qui la forma, en l'élevant soudainement au plus haut degré de perfection et de régularité. Cette traduction est le premier anneau de la longue chaîne formée par les écrivains qui se sont succédé de siècle en siècle jusqu'à nos jours, et ce fut un de ces pieux traducteurs, saint Mesrob, qui, suivant la tradition, inventa l'alphabet arménien¹, et couvrit la face du pays d'écoles et d'autres

¹ Nous ne pensons pas que les lettres arméniennes aient été empruntées exclusivement aux Grecs, selon l'opinion de quelques savants. Comment se trouverait-il dans l'alphabet arménien quatorze caractères de plus que dans l'alphabet grec? Les plus anciens écrivains, ne sachant comment expliquer cette invention, l'attribuent à une révélation de l'Esprit-Saint (Lazare de Parbe, *Hist. arménienne*, page 29). Toutefois une comparaison attentive des alphabets zend et syriaque avec celui-ci y fait découvrir la plus grande analogie, soit pour le son de certains caractères, soit pour leur valeur numérique; et nous serions porté à croire que leur inventeur l'a rédigé

fondations pieuses pour l'éducation du peuple et de la jeunesse.

La révolution religieuse fut si intime et si complète, que nous voyons comme une nation nouvelle sortir du sein du christianisme et se produire sur la scène de l'Orient civilisé. Semblable au catéchumène, qui, en entrant dans la grande communion chrétienne, abjure ses erreurs avant de recevoir le sceau du baptême, et promet de quitter ses anciennes habitudes, pour vivre de la vie sainte et sévère de l'évangile, la nation arménienne, convertie à la voix de saint Grégoire, renverse les temples des dieux, proserit leurs prêtres et abolit tous les signes et les monuments du culte païen, pour rompre à jamais avec le passé et tous ses souvenirs profanes ¹.

A voir le nombre prodigieux des anachorètes, des retraites d'hommes et de saintes vierges, et la hiérarchie imposante des prêtres et docteurs, des évêques et archevêques relevant tous du patriarche suprême, on croirait que l'Arménie s'est transformée subitement en une vaste corporation reli-

d'après la connaissance comparée de ces deux systèmes graphiques. L'Arménie a toujours été soumise à la double influence de la Syrie et de la Perse; et certains historiens prétendent en outre que Mesrob avait été en Mésopotamie chercher les caractères qui portent son nom. Büttner, *Vergleichungstaf. Kopp semitische Paläographie in s. Schriften der Vorzeit*. 1821, II 5, 239 ff; Dessen *Vermuth. über die armenische u. indische Schrift*, S 340.

¹ *Hist. de Zénob*, p. 40, 55. — Moïse de Chor., liv. II, chap. xxxii. — Tchamitch., *Hist. univers.* Ven. 1784, in-8°, p. 376. — Agathan., *Hist. de S. Grég.*, p. 621; édit. in-16.

gieuse. Ce qui sans doute avait favorisé et hâté ce changement, c'est que le pouvoir temporel représenté par Tiridate, qui, en courbant la tête sous la main de saint Grégoire pour recevoir le baptême, parut accepter comme une investiture nouvelle de la royauté, demeura, dès le principe, soumis à la puissance spirituelle des patriarches. L'état et l'église marchaient de front dans les mêmes voies; il y avait harmonie dans la société, et pendant quelque temps elle prospéra.

Cependant, comme il ne tarda pas à se manifester au sein de cette même société une perturbation véritable et tellement forte, qu'elle entraîna la nation dans une série de désordres et de malheurs qui l'ont fait comparer, sous ce rapport, à la nation juive, puisque comme elle, nous la voyons à plusieurs reprises emmenée partiellement en captivité, et dispersée aujourd'hui aux quatre vents du ciel; nous devons rechercher le vice interne de sa constitution, et avec quelque attention nous le trouverons dans la violation d'une loi fondamentale de la nature humaine, comme nous allons essayer de l'exposer.

Il est nécessaire d'entrer ici dans quelque développement net et succinct afin de faire comprendre ce qui semblerait au premier coup d'œil contradictoire; car, dirait-on, si la société arménienne était essentiellement religieuse, comme vous le dites, comment se fait-il qu'une société reposant sur sa véritable base, la religion, soit ébranlée par des se-

cousses aussi fréquentes et livrée aux maux politiques les plus graves ?

Nous répondrons que précisément la cause latente du mal social de l'Arménie réside dans son attachement immobile et faux à la foi religieuse, lequel étouffa l'esprit philosophique de raison, sans réunir la nation à la grande communion chrétienne.

Or, l'intelligence de l'homme se compose de deux ordres essentiellement distincts et non moins nécessaires l'un que l'autre à son entier développement : le premier ordre que nous nommerons *ordre de foi* ou *divin*, se composant de l'ensemble des croyances traditionnelles et universelles qui ne sont elles-mêmes que les vérités premières, base de la religion, telles que la foi à l'existence de Dieu, à la déchéance primitive de l'homme et à sa réhabilitation; le second ordre que nous appellerons *ordre de raison* ou *de conception*, lequel n'est que l'esprit philosophique, cherchant à concevoir ses croyances ou se livrant à ses propres spéculations qui ouvrent devant lui le domaine illimité de la science. Et ceci est l'homme tout entier, considéré comme être intelligent, puisque croire et raisonner est le double mode d'exercice sous lequel se manifestent toutes les facultés de l'intelligence. Le second ordre est proprement *humain*, et s'il se développe parallèlement avec l'autre, l'intelligence accomplissant par là même la double loi de sa nature, il y aura en elle équilibre et harmonie.

Qu'au contraire l'un ou l'autre de ces deux ordres

prédomine exclusivement, il y a désordre et anarchie. Si, par exemple, la raison se sépare de la foi, et ne la prend point comme son point de départ et sa règle, elle est promptement acculée au scepticisme; et la société, où la plus grande partie des intelligences a également consommé ce divorce, ayant ébranlé l'unique fondement de la religion et de la morale, se précipite ouvertement à sa ruine.

Si, d'un autre côté, dans une société, les esprits s'arrêtent et se concentrent dans l'ordre de foi, il y a alors immobilité intellectuelle et quietisme, et la raison, gênée dans son libre exercice, s'altère et dépérit.

Voilà ce que nous remarquons dans la société arménienne, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer et les malheurs politiques qui l'affligèrent, et l'uniformité de sa littérature.

En effet, pour nous arrêter d'abord à la seconde considération, il y eut une rupture tellement complète et irrévocable entre la langue et le passé de l'Arménie livrée au culte du magisme, et l'état nouveau de l'Arménie convertie par saint Grégoire et gouvernée par saint Tiridate, que nous rencontrons dans les écrivains du premier siècle littéraire peu de vestiges des croyances et des idées que les anciennes relations politiques de la nation avec la Perse d'une part et la Grèce de l'autre, et son voisinage avec la Palestine qui y versa même à diverses époques de nombreuses colonies d'émigrés, auraient dû répandre et développer. La crainte que la nation

ne fût entraînée de nouveau vers l'idolâtrie, par la connaissance des idées païennes, était louable sans doute, et nous devons applaudir au zèle des premiers patriarches qui cherchèrent par tous les moyens possibles à consolider la conquête qu'ils avaient faite à l'église. Cependant la vérité ne doit jamais redouter de se trouver en face de l'erreur et de lutter corps à corps avec elle, puisqu'il est de sa nature et de sa destinée d'être toujours triomphante.

Cette frayeur nous a privés des riches et lumineux renseignements que nous avions droit d'attendre des Arméniens, placés près des nations les plus anciennement civilisées de l'Orient, telles que les Chaldéens, les Syriens, les Persans et les Grecs, et qui, parfaitement à portée de juger et de connaître leurs doctrines, leurs lois et leurs institutions, auraient pu contribuer puissamment à compléter notre connaissance de l'antiquité. Mais ils s'inquiétèrent peu de ce qui se passait chez les autres, et ils ne s'occupèrent que d'eux-mêmes. Si quelqu'un entreprend un ouvrage sur ces matières, il manque ou de largeur dans ses jugements, ou de la connaissance nécessaire pour les appliquer convenablement.

C'est l'exemple que nous offre Jesnik, auteur remarquable par sa diction pure et élégante, qui a fait un traité spécial sur *le culte des anciens*. La matière était belle et vaste, et il pouvait nous apprendre des choses fort curieuses sur le magisme et le dualisme, et les autres croyances religieuses des païens.

Mais il juge ces sujets en docteur chrétien nouvellement converti ou comme un professeur de théologie aux arguments puérils et scolastiques. Il ne pénètre point au fond de ces grandes erreurs qui remuèrent toutes les intelligences de l'Orient dans l'antiquité; il s'arrête à la superficie des choses, dénature quelquefois les croyances et les traditions de ses adversaires, soit qu'il ne les ait pas comprises, ou bien qu'il veuille se donner plus de facilité à les réfuter; comme si les dogmes eux-mêmes du christianisme, lorsqu'ils ne sont pas envisagés d'une manière large et complète, ne pouvaient donner prise à de fortes objections¹.

La traduction arménienne des saintes lettres, qui, comme nous l'avons fait observer, est le plus ancien monument de la littérature nationale, devint comme le type et la pierre angulaire de tous les autres travaux. L'admiration que cet œuvre devait inspirer, en ne l'envisageant ici que sous le rapport de l'art, était certes bien légitime, car généralement cette traduction est pleine d'élégance, de correction et de majesté de style. Mais pourquoi s'attacher servilement à la lettre comme les juifs, et croire que, dans tout autre travail littéraire, il faille nécessairement reproduire la couleur, la forme et les expressions de l'Ancien et du Nouveau-Testament? C'est cependant ce que l'on rencontre à chaque instant chez leurs meilleurs auteurs, comme

¹ Jesnik, Venis., édit. in-18, liv. II, pages 116, 133, 142, 156, 165, 167, etc. etc.; liv. III, *passim*.

chez les rabbins, et nous ne citerons ici pour exemple que le poëme de saint Nersès sur la prise d'Edesse. Bien que le sujet fût tout historique, néanmoins l'éloquent auteur fait continuellement allusion aux Saintes Écritures, ce qui tient toujours le lecteur en haleine afin de bien saisir la double acception des mots, et ce qui suppose en même temps chez lui une connaissance approfondie des textes sacrés, aussi nécessaire que celle de l'Alcoran pour la lecture de plusieurs auteurs arabes ou persans postérieurs à l'hégire.

La sève du génie arménien fut arrêtée par cet esprit d'imitation qui avait son principe dans un respect religieux trop exclusif, et le reste de ses productions en porta plus ou moins l'empreinte. On craignit d'être original et de se livrer à ses propres conceptions; et voilà pourquoi les premiers écrivains manifestèrent un penchant à traduire les auteurs grecs ou syriens les plus remarquables, plutôt que d'en user comme de sources et de modèles utiles; et plus tard on ne fit, pendant plusieurs siècles, que des traductions. Toutefois, sous ce rapport, la littérature arménienne mérite aussi notre reconnaissance; comme le prouvent les publications récentes faites à Venise par les méchitaristes, des traductions d'Eusèbe et de Philon, et nous devons regretter que de cette multitude prodigieuse d'auteurs classiques de l'antiquité, qui avaient été sans doute fidèlement traduits, il ne nous en soit parvenu intact qu'un petit nombre.

Le célèbre abbé Méchitar, en fondant, au commencement du dernier siècle, un monastère de religieux qui font revivre dans les lagunes de Venise l'ordre savant des Bénédictins de Vannes et de Saint-Maur, a ouvert de nouvelles voies à l'esprit littéraire de sa nation; et la variété toujours croissante des ouvrages qui sortent journellement de leurs magnifiques presses orientales, prouve suffisamment que la nouvelle direction imprimée à la pensée y est forte et large comme l'âme du moine régénérateur, et que nous devons concevoir les plus belles espérances sur l'avenir de la seconde époque littéraire qu'il a commencée¹.

Maintenant, pour revenir à l'autre point que nous voulons prouver, si nous considérons l'influence qu'exerça sur la condition politique de l'Arménie sa concentration trop exclusive dans l'ordre de foi, ce qui l'empêcha de suivre le mouvement progressif de l'église-mère d'Occident, nous reconnaitrons que la première ferveur chrétienne qui poussait les âmes à la vie extatique et contemplative, ayant été modifiée par l'esprit éminemment disputeur et sophistique des Grecs, la nation fut entraînée dans les voies de l'argumentation théologique et des que-

¹ Pendant son séjour au couvent arménien de Saint-Lazare, où il avait été pour visiter la bibliothèque orientale des pères et se perfectionner dans l'étude de leur langue, l'auteur de cet article a publié une Histoire religieuse et littéraire de cette petite île justement remarquable, et qui attire chaque jour les nombreux étrangers passant à Venise. En reconnaissance les pères l'ont nommé membre de l'Académie arménienne de Saint-Lazare.

relles religieuses. Dès le commencement du v^e siècle on croirait voir une nation tout entière de théologiens s'érigeant en concile perpétuel et discutant avec le plus vif acharnement les questions controversées dans l'église.

Les querelles et la condamnation d'Arius, de Nestorius et d'Euthychès eurent un profond retentissement dans l'Arménie. Elle prit fait et cause dans ces affaires, et pendant que les empereurs de Constantinople convoquaient des conciles, le patriarche, de son côté, assemblait les *vartabieds* et les évêques pour discuter et examiner les mêmes questions.

Or, en 451, lors du fameux concile de Chalcedoine, il arriva qu'une partie des évêques arméniens souscrivit aux décisions de l'assemblée d'Ephèse, tandis qu'une autre reconnut que : « J. C. notre seigneur est vraiment Dieu et vraiment homme, « composé d'une âme raisonnable et d'un corps, « consubstantiel au Père selon la divinité, et consubstantiel à nous selon l'humanité, seigneur en « deux natures, sans confusion, sans changement, « sans division, sans séparation, et sans que l'union « ôte les propriétés et les différences des deux « natures, en sorte qu'il n'y a pas en lui deux personnes, mais une seule, que c'est un seul et même « fils unique de Dieu ¹. »

Ce schisme survenu au sein de l'église arménienne est la source de tous les malheurs qui ont

¹ *Acta concil.*, tome I, page 349.

successivement accablé cette malheureuse nation; car les princes se mêlèrent à toutes ces disputes, et les firent servir généralement aux intérêts machiavéliques de leur politique. Ils changeaient de confession et se faisaient protecteurs ou persécuteurs de ce qu'ils appelaient orthodoxie ou hétérodoxie, d'après des vues toutes temporelles et nullement pour le bien de l'église. L'opinion, persécutée par le pouvoir, prenait aussitôt une nouvelle extension, en vertu de cet esprit d'opposition que développe naturellement dans l'homme toute espèce d'empêtement sur le domaine de la conscience, qui doit toujours rester libre. Deux nations se formèrent au milieu de cette nation, jusqu'alors unie et compacte. Les orthodoxes portèrent une haine irréconciliable à ceux qui se disaient monophysites, haine qu'alimentaient des controverses et des disputes continuelles, sans qu'il en résultât aucun accommodement. D'un autre côté, les dissidents prirent en aversion le pape, dont ils contestaient ou niaient l'autorité, et tombèrent, sous ce rapport, dans les mêmes exagérations que les réformés en Allemagne, et surtout en Angleterre, du temps d'Henri VIII et d'Élisabeth. Ils enveloppèrent dans une commune exécration tous les autres peuples encore soumis à l'autorité spirituelle du pontife romain; et lorsque leur intérêt leur commandait de s'unir aux pays chrétiens de la Syrie et de l'empire grec, pour se prémunir, par cette alliance, contre le terrible voisinage de la Perse, ils cherchaient au contraire à

rompre les faibles liens qui les unissaient à eux, et à s'isoler entièrement. Quand les Arabes portèrent dans l'Arménie la ruine et la dévastation, on voyait, suivant la remarque d'un historien grec, les petits princes du pays plus empressés à servir leurs oppresseurs¹ qu'à recourir à l'assistance des Grecs. Dirait-on à cela que les Arméniens n'avaient point à se louer de la conduite des Grecs? Sans nier que ceux-ci les traitèrent toujours plutôt en maîtres qu'en protecteurs, il faut cependant reconnaître qu'il valait encore mieux être l'allié soumis d'un peuple chrétien, que l'esclave de hordes conquérantes et infidèles. En outre, les désertions perpétuelles des petits souverains qui se tournaient à tout moment du côté des Perses, des Arabes, et plus tard des Turcs, contre les Grecs, ne légitimaient que trop de dures représailles.

En un mot, nous croyons que, si au lieu de se retrancher de la grande communion chrétienne et d'épuiser dans des haines et des disputes religieuses, les pires de toutes, son fonds d'énergie et d'activité si abondant, l'Arménie eût marché plus rapidement dans la voie des autres nations civilisées, sa gloire nationale n'eût pas été aussi souvent ternie, et qu'elle occuperait philosophiquement dans l'histoire de l'esprit humain un degré plus élevé.

La dissidence religieuse dont nous avons parlé

¹ Constant. Porphyre, *De administr. imper.*, chap. XLIII, page 134; voy. *id. Chron. Bar-Hebraï*, édit. syriaque, page 120, ligne 2; *id. ibid.*, pages 113, 114.

est encore très-fatale aujourd'hui au progrès des lettres arméniennes. Ainsi il est presque certain que les schismatiques tiennent ensevelis dans la poussière de leurs couvents de précieux monuments des âges passés, qu'ils ne voudraient céder à aucun prix aux catholiques, qui ont seuls à leur disposition les moyens et la science nécessaires pour les publier; tandis que les catholiques, d'un autre côté, craindraient de répandre les œuvres de certains schismatiques.

C'est aux orientalistes européens, qui n'ont aucun intérêt ni aucune passion à ménager, de suppléer à ces lacunes littéraires, et de faire connaître les auteurs dont la publication peut être considérée comme dangereuse au milieu d'un peuple où les dissensions religieuses sont encore vivantes. Parmi les écrivains de l'Arménie, il en était un que les doctes religieux de Saint-Lazare ne peuvent publier, soit à cause des rapports qui les unissent à l'église romaine, soit par l'effet de leur position vis-à-vis de leurs compatriotes dissidents. C'est le patriarche Jean VI, surnommé *l'historien*. Le P. Tchamtcham, dans son histoire, avoue que, sous le rapport du style et de la diction, il est un des auteurs les plus remarquables de sa nation; et M. de Saint-Martin, juge également fort compétent en cette matière, recommande plusieurs fois cette histoire, et forme le vœu qu'elle soit un jour traduite.

En effet, Jean mérite d'être connu par sa manière originale de traiter l'histoire, et par son style

vif et étincelant d'images qui cachent souvent des pensées profondes.

Il naquit au ix^e siècle, dans le château de Drashanacerte, et il grandit sous les yeux d'un illustre maître dont il fut aussi le premier disciple. Ce maître est le patriarche Mastotz, auquel on attribue la rédaction d'un grand nombre d'hymnes contenues dans la liturgie qui porte son nom. Mastotz est un adversaire zélé du concile de Chalcédoine, et il éleva son disciple dans ses doctrines. Le jeune Jean profita de ses leçons, et il s'acquit bientôt une grande réputation par sa vertu et sa science. En 897, il siégeait sur le trône patriarcal à la place de son savant maître. Il a beaucoup écrit, mais nous ne connaissons jusqu'à présent que son Histoire d'Arménie *պատմութիւն Հայոց*¹.

Avant de passer à l'analyse de cet ouvrage, que nous ferons en traduisant textuellement son introduction *յառաջաբանութիւն*, nous exposerons d'abord la raison qui fit rejeter à Jean le concile de Chalcédoine, et nous ferons remarquer en même

¹ Le manuscrit que nous avons entre les mains appartient à la Bibliothèque de l'Arsenal, et nous en devons la communication à l'obligeance de M. Grangeret Delagrangé. Il est d'une main toute moderne, puisqu'il porte la date de 1822. Nous présumons que cette copie avait été exécutée à Constantinople par l'ordre de M. Saint-Martin, et qu'elle lui a appartenu. Le copiste reconnaît avec justice qu'il n'est qu'un obscur écolier, et le nombre de ses fautes et inexactitudes ne le prouve que trop. Le révérend et docte père Pascal Aucher a eu la bonté de nous procurer à Saint-Lazare un autre exemplaire, à l'aide duquel on peut suppléer à l'incorrection du premier.

temps qu'un zèle trop ardent et voisin de la passion l'emporte quand il touche aux questions religieuses.

« A cette époque, dit-il, mourut le bienheureux
« empereur Zénon, si agréable à Dieu par ses mœurs
« et par l'intégrité de sa foi. Sous son règne, il avait
« dissipé l'ombre et les nuages du détestable et turbulent concile de Chalcédoine, pour ramener dans
« l'église de Dieu la lumière resplendissante et glorieuse de la foi apostolique ¹.

« Ensuite le grand patriarche de l'Arménie, Pappgen ², convoqua un concile des évêques
« de l'Arménie, de la Géorgie et de l'Albanie ³, car
« on n'avait pas encore accepté des traditions ⁴ des-
« tructives du monde, et on se tenait fermement sur
« le même fondement que saint Grégoire. Aussi,
« dans ce temps, la foi et la piété florissaient-elles
« universellement dans le pays des Grecs, des Arméniens, des Géorgiens et des Albaniens. Mais après
« trente-cinq ans d'orthodoxie constante, lorsque,
« Anastase étant mort, l'impie Justinien, cet em-

¹ Man. de l'Arsenal, pages 52, 53. L'hommage qu'il rend à la mémoire de Zénon contraste singulièrement avec les couleurs sous lesquelles nous le représentent les écrivains grecs contemporains. Les catholiques avaient autant de raison de le haïr que les monophysites de le regretter : c'est ce qui nous explique la diversité de leurs jugements.

² Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, tome I, page 437.

³ Աղուանք. Voyez sur ce pays *id. ibid.*, tome II, pages 358, 359.

⁴ Աշխարհադործան.

« pereur plein de malice, abolissant et renversant
« ces décisions, rétablit la pernicieuse doctrine de
« Chalcedoine, alors il persécuta par des supplices
« atroces et intolérables les saints hommes qui per-
« sistaient dans l'orthodoxie, et il inonda de sang le
« pavé de l'église de Dieu. »

Sans nous arrêter à blâmer la partialité choquante de Jean, qui semble perdre sa gravité habituelle et descendre de l'élévation où le tiennent communément ses vues, nous nous contenterons de remarquer que la foi de saint Grégoire est le grand argument de tous les dissidents, et le point où ils ramènent sans cesse la question. On ne peut penser, selon eux, que ce qu'a pensé leur illustre patriarche; ce qu'il a cru doit être également cru un siècle après lui, comme de son temps. D'accord, la vérité ne peut changer, et ce qui est vrai aujourd'hui ne pourra être faux dans cent ans; mais aussi cette même vérité se développe et se manifeste toujours de plus en plus à l'intelligence humaine, et c'est là même toute la grandeur de l'humanité, de graviter par un éternel mouvement d'ascension vers la connaissance plus parfaite de la vérité infinie.

Ainsi, les dogmes qui composent le symbole du christianisme, quoiqu'ils fussent implicitement contenus dans la foi des premiers chrétiens, n'étaient cependant pas tous connus aussi positivement qu'ils le furent plus tard, et tel enfant aujourd'hui a sur plusieurs points de la foi des notions plus précises que certains pères ou docteurs, parce que l'église

les a successivement développés avec les siècles. L'argument du patriarche Jean VI, et de tous ceux qu'il représente, n'est donc pas admissible aux yeux de la saine raison, puisqu'il renverse toute la loi du progrès de l'esprit humain.

Passons actuellement à son *introduction*, que nous avons traduite, et qui nous fera connaître avec exactitude son plan, puisqu'elle est un coup d'œil général jeté sur tout l'ensemble de l'ouvrage.

Nous regrettons de ne pouvoir donner le texte en regard de la traduction :

« Bien que le Verbe éternel nous dise qu'à son
« père seul appartient le pouvoir de connaître la fin
« des temps et des siècles¹, fin aussi certaine que pos-
« sible, et que la connaissance en ait été cachée aux
« hommes; cependant les hommes, assistés de l'Es-
« prit divin, mus par un bel et louable penchant de
« leur nature, et quelque peu entreprenants pour des
« choses elles-mêmes² assez importantes, nous ont
« transmis rationnellement et avec ordre les récits
« des divers événements passés, sans les parer des
« vains ornements de l'imagination, mais en se tenant
« toujours scrupuleusement attachés à la vérité, et en

¹ L'auteur fait sans doute allusion à ces paroles de J. C. : « Non est vestrum nosse horas et tempora quæ Pater posuit in suâ potestate. » Eusèbe commence ainsi sa chronique, et Samuel Aniensis répète, dans son introduction, la même pensée. Voyez Chr. Eus. et Samuel. Milan, 1818. p. 2, et 11^e partie, p. 3.

² Ի փոքունս փոքունս ինչ յանդգնեալ « In parvis parva audentes. » La concision latine rendrait mieux ici la pensée de l'auteur.

« nous exposant les différents faits appartenant à des
 « époques reculées et obscures, afin qu'il nous soit
 « facile, malgré notre éloignement, d'interroger à ce
 « sujet nos pères et les autres vieillards chargés de
 « nous les apprendre et de nous les raconter¹. C'est
 « ainsi qu'ils se sont efforcés de remplir un besoin
 « pressant de l'humanité, et de rendre utile la propre
 « fécondité de leur génie, en consignait dans leurs
 « annales d'anciennes histoires qui nous semblent
 « être à la fois glorieuses, intéressantes et profi-
 « tables.

« Tel est aussi mon but dans l'histoire que je me
 « propose d'écrire, ne cédant aucunement en cela à
 « un caprice de ma volonté, mais agissant d'après
 « une conviction profonde et constante de mon es-
 « prit, qui m'y sollicite², et c'est comme poussé par
 « quelque pilote que j'ai lancé, à force de rames, ma
 « fragile nacelle sur cette mer aventureuse et difficile.

« Toutefois, il ne faudra point, à la manière de
 « gens inhabiles et ignorants, répéter ce qu'avaient
 « dit avant nous des écrivains illustres et fameux par
 « leur admirable diction dans les histoires qu'ils ont
 « écrites, en remontant à la plus haute antiquité, sur

¹ וְאֲבוֹתֵינוּ סִפְרוּ לָנוּ, « Et patres narraverunt nobis. » Ps. LXXVIII, vers. 3.

² Il y a dans la pensée et dans les expressions de cette phrase une allusion au début de Moyse de Chorène, lorsque cet historien dit au prince à qui il dédie son livre qu'il s'est décidé à ce travail parce qu'il sait « qu'un louable mouvement de son esprit le sollici-
 « tait perpétuellement à exiger de lui cet ouvrage » (Édit. de Venise, page 13.)

« les gestes éclatants des rois et les dynasties des
 « princes, sur les particularités des combats, sur les
 « provinces et les grandes villes, sur les villages et
 « les simples hameaux, sur les différents traits de
 « bravoure ou de lâcheté, sur les guerres et les trai-
 « tés de paix enfin, dans la crainte de paraître pué-
 « rilement copier ce qui avait déjà précédemment été
 « écrit, et de vouloir détruire ainsi les chefs-d'œuvre
 « de nos ¹ habiles devanciers, en sorte que nous de-
 « venions pour le lecteur un objet de ridicule.

« Mais nous ne perdrons pas le temps en ajoutant
 « d'autres considérations à notre introduction, parce
 « qu'à la porte de la vieillesse infirme, la mort se
 « tient debout, et l'incertitude de l'avenir ² nous en-
 « gage à raconter promptement les événements dé-
 « plorables et les révolutions désastreuses qui ont
 « accablé la nation arménienne.

« Ainsi, malgré mon insuffisance, je tracerai à
 « larges traits le plan de mon histoire; et d'abord,

¹ Քերթող, proprement *grammairien*; mais ce mot ne doit pas être pris, chez les Arméniens, dans l'acception simple et limitée qu'il a communément chez les autres peuples: il signifie ici l'homme philosophe et résumant en lui toutes les connaissances de son temps. Ainsi Moïse de Chorène, dans son grand ouvrage sur la rhétorique, գիրք պիտոյից, reçoit le titre de père des grammairiens, քերթողաշայր.

² Nous trouvons dans Moïse de Chorène une pensée analogue. Il dit qu'il se hâte de terminer son travail, զի առաջիկայս մեր կրկար է գործ և ժամանակ մահկանացուաց սուղ և անյայտ: « parce que ce travail est long et que l'heure de la mort arrive promptement et est incertaine. » Édition de Venise, chapitre VII, page 45.

« quant à ce qui concerne les patriarches, je ferai
 « connaître ce que nous savons sur leurs anciens
 « actes; je raconterai brièvement la dispersion pri-
 « mitive de tous les peuples et de toutes les ¹ nations
 « issues des fils de Noë, puis je montrerai comment
 « Japhet, notre père, doit être distingué de ses deux
 « frères, et comment il est la souche non-seulement
 « de notre peuple, mais encore de beaucoup d'autres.
 « J'énumérerai toutes les générations de sa race, en
 « descendant jusqu'à Torghom², ayant soin de laisser
 « de côté tout ce qui ne rentre pas dans notre sujet,
 « et en évitant toute longueur dans ce tableau généa-
 « logique.

« Je dirai quels furent les hommes qui se sont dis-
 « tingués par leurs travaux, par leurs mœurs libé-
 « rales et civilisatrices, qui d'entre eux furent nos
 « premiers rois ³, et comment, après eux, Vaghars-
 « chag-le-Parthe ⁴ régna sur la maison de Torghom
 « et quels furent ses successeurs.

« A eux se rattachera le récit de la propagation
 « de la foi chrétienne sur toute la terre, et particu-
 « lièrement dans le royaume d'Arménie, où elle fut
 « apportée par Barthélemi ⁵, l'un des douze apôtres,

¹ Man., pages 1, 7, 8, 10.

² « Torghom s'étant approprié, par la suite, l'Arménie et en étant
 « devenu le souverain, il conféra le nom de sa dynastie à ce royaume,
 « qui portait jusqu'alors celui d'Askanaz. » Man. id., page 5.

³ Man., pages 10-14.

⁴ Man., pages 14, 15, 20.

⁵ Man., pages 26, 27. Ce fait de la prédication de Barthélemi
 dans l'Arménie repose sur la tradition. On croit que le saint apôtre

« et par Thadée, l'un des soixante-dix disciples, les-
 « quels furent, l'un et l'autre, institués par Notre
 « Seigneur comme prédicateurs et docteurs de notre
 « nation.

« Après eux, nous verrons en passant comment
 « notre saint illuminateur Grégoire accomplit et ter-
 « mina leur mission, en ramenant à la lumière la
 « nation de Torghom et en la retirant de l'abîme de
 « corruption de l'idolâtrie¹.

« Puis nous énumérerons ses fils et petits-fils, les-
 « quels ont mérité d'être élevés sur le siège qu'il oc-
 « cupa et qui se sont succédé d'une manière non
 « interrompue jusqu'à nos jours, en mentionnant ce
 « qu'eux ou d'autres ont fait de leur temps².

« Nous verrons aussi à quelle époque s'éclipsa en-
 « tièrement la splendeur de la dignité royale dans
 « l'Arménie, et comment, après un si long interrègne,
 « elle a reparu naguère avec un nouvel éclat, lors du
 « couronnement du grand Achod, notre roi³.

pénétra jusque dans l'Inde en passant par la Perse; et qu'à son re-
 tour il parcourut l'Asie Mineure. Thadée prêcha également dans ces
 contrées, et probablement il entra en Arménie. Moïse de Chor.,
 page 233; Bar Hebr., *Apud Assem. bibl. orien.* tome II, page 392.

¹ Pages 29, 31, 33.

² Jean VI, notre historien, était investi de la dignité patriarcale
 lorsqu'il écrivait son histoire. Il était le cinquante-septième succe-
 seur de saint Grégoire.

³ Achod était de l'illustre maison des Pagraatides, à laquelle Moïse
 de Chorène avait prédit qu'elle régnerait un jour sur l'Arménie. Il
 fut couronné en 859, l'an 308 de l'ère arménienne, et il gouverna
 son pays avec une rare habileté pendant vingt-six ans. Depuis le
 renversement d'Ardaschès IV, que détrôna le roi de Perse Bahram V,

« Bien qu'avant nous Sapor¹, de la famille des
 « Pagratides, ait de notre temps consigné dans une
 « histoire toutes les actions mémorables de ce prince,
 « et qu'il nous ait fait connaître sa conduite, sa sa-
 « gesse, ses guerres, et ses institutions, cependant
 « nous avons jugé convenable d'en parler, afin de
 « compléter les documents de l'histoire actuelle,
 « et de jeter une lumière plus vive sur la suite des
 « événements contemporains, en évitant toutefois
 « de le suivre pas à pas et servilement.

« Après Achod, nous nous arrêterons plus lon-
 « guement et avec une sorte de complaisance sur
 « son fils Sempad, qui lui succéda, et nous dirons
 « ses vaillants combats, son opiniâtre résistance, ses
 « vertus, et comment il sut administrer son royaume
 « avec un rare talent. Nous parlerons aussi des autres
 « princes non moins illustres et renommés par leur
 « habileté; puis des troubles, des commotions et des
 « persécutions ouvertes, suscitées par les Turcs de
 « la Syrie, ce qui attira sur le déplorable royaume

jusqu'à l'avènement d'Achod, il s'était écoulé quatre cent trente et un ans. Pendant cet interrègne l'Arménie avait été administrée par des gouverneurs nommés tour à tour par la Perse, les empereurs de Constantinople et par les califes de Damas et de Bagdad. Voy. *Mémoire sur l'Arménie*, tome I, pages 348, 415; Tchamtc., tome II, page 454; et Jean Patr. man., pages 130-135.

¹ Ce renseignement de Jean est fort intéressant, puisqu'il nous conserve le nom d'un historien dont les œuvres ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Un autre historien contemporain le cite également: c'est Thomas, dit Ardzerouni. Il s'était borné presque exclusivement à l'histoire de sa famille, et il n'avait d'autre mérite que celui de l'exactitude chronologique.

« d'Arménie le pillage et la ruine, la famine et la cap-
 « tivité, et mille autres désastres ¹.

« Nous passerons ensuite au récit de la mort af-
 « freuse de Sempad, qui reçut la couronne du mar-
 « tyre en succombant sous le glaive exterminateur
 « des enfants d'Ismaël ², et nous montrerons com-
 « ment, avant la fin de ce prince, la fourberie de
 « l'Osdigan ³ parvint à allumer le flambeau de la dis-
 « corde entre lui et le grand prince Kakig, son neveu,
 « en le couronnant roi et en l'opposant à son oncle,
 « après la mort duquel trois souverains se parta-
 « gèrent l'Arménie comme compétiteurs ⁴, Kakig-
 « Ardzouni ⁵, Achod, fils de Sempad, et le fils du
 « sbarabied ⁶ Schabouh, qui s'appelait aussi Achod ⁷.

« Enfin nous rappellerons comment l'un de ces

¹ Man., pages 197, 200, 205, 214, 218, 230, 235.

² Man., pages 247, 248.

³ Ce mot, que l'on fait dériver d'*numûb*, اوستان, synonyme d'*asqan*, désigne le gouverneur ou le Marzban qu'Abd'allah établit en Arménie après la conquête des Arabes. Sa résidence était à Tovin. Voy. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 310; l'ouvrage savant récemment publié à Ven. par le P. Ingigiean. 1835, t. II, p. 223 et 224.

⁴ Man., pages 256, 257.

⁵ Man., pages 253, 254.

⁶ La dignité de sbarabied correspond à peu près à celle de *con-
 nétable* parmi nous. Elle fut instituée par Vagharschag, à l'imitation
 des usages de la cour de Perse. L'origine de ce mot est persane,
 سپاه et سیه, *soldat, armée*, et پد ou پد, *chef*, qu'on retrouve
 dans le mot پادشاه, *roi*. Voyez sur ce point la note savante de
 M. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, tome I, pages 298, 299; *id.*,
 Schroder, *Thes. Ling. armén.*, page 398; et M. Silvestre de Sacy, *Not.
 et extr. des man.*, tome VIII, pages 148, 191.

⁷ Man., pages 317, 320, 330, 345, 347.

« rois, le fils d'Achod, alla trouver l'empereur de Constantinople qui plaça sur sa tête le diadème; et qui, après l'avoir accueilli convenablement, le combla de grâces et de faveurs, puis le renvoya dans l'Arménie, où les guerres que se faisaient ces trois souverains, justement fameux, attirèrent sur ce royaume des troubles, des révolutions, des massacres effrayants, et mille autres atrocités¹.

« Mais ceci suffit pour notre introduction. »

Sempad, fils d'Achod, que l'on regardait comme le souverain légitime, pressé d'une part par Achod sbarabied et Kakig Ardzouni, princes arméniens, et de l'autre par le général arabe Yousouf, ne put faire face à autant d'ennemis, et il périt à Tovin d'une mort violente, en 914. Sa perte fut fatale à la nation arménienne, et elle attira sur ce pays les plus effroyables malheurs. C'est surtout en retraçant ce sombre tableau, qui termine le travail de notre historien, que Jean montre tout son talent d'écrivain. Comme Moÿse de Chorène, auquel il aime à se comparer par plusieurs allusions indirectes, il dépose la plume en versant des larmes amères sur l'avenir de son infortunée patrie. Si nous n'avions craint d'abuser de l'indulgence de nos lecteurs, nous aurions pris plaisir à reproduire la traduction de cet éloquent morceau.

Nous pouvons dire, en terminant, que le style de Jean est, en général, plein d'élévation et de dignité. Les idées s'enchaînent et se suivent parfaitement, et

¹ Man., pages 350, 390.

les transitions sont bien ménagées. Doué d'une imagination tout orientale, il sème avec profusion les images et les métaphores, mais sans tomber jamais dans le mauvais goût ou l'exagération des Persans; et il nous rappelle les meilleurs historiens grecs, qu'il connaissait sans doute à fond, par ses sentences saillantes et concises, et la forme dramatique dont il revêt quelquefois les événements qu'il décrit.

Nous pensons que ce serait un véritable service à rendre aux lettres arméniennes, et même orientales, que de publier la traduction de cet historien. Ce travail jetterait quelque jour sur une partie fort intéressante de l'histoire des Arabes, dont Jean suit la marche conquérante dans l'Asie, dès le temps d'Aboubeckre, et dont il énumère les guerres et les invasions.

Le défaut de Jean VI provenant de son intolérance nous a conduit à parler du schisme qui divise encore les Arméniens, événement religieux que l'on ne pouvait bien concevoir sans tracer la direction que suivit l'esprit de la nation à l'origine du christianisme. Nous espérons aussi avoir indiqué la cause qui empêcha l'Arménie d'atteindre le degré d'importance littéraire où elle aurait pu parvenir, si elle ne s'était pas tenue aussi exclusivement dans la foi, bien que, suivant nous, elle doive néanmoins aussi trouver sa place dans la littérature et l'histoire des nations orientales.

E. BORÉ.

CONJECTURES

Sur l'origine d'une des cryptes mortuaires de Qasr (Oasis de Bahrieh) et sur celle des nombreux squelettes humains qui y sont accumulés, à l'occasion d'une tête rapportée par M. Alexandre Lefebvre.

La tête qui fait le sujet primitif de cette notice a été ramassée au milieu d'un monceau considérable de squelettes humains, accumulés dans une excavation creusée dans le granit qui constitue la base du sol de l'oasis de Bahrich, et située à une demi-heure de marche au sud-est du village de Qasr.

Une fosse de trois à quatre pieds de largeur et de profondeur introduit à l'ouverture, probablement accidentelle, qui donne actuellement entrée dans la caverne; rien en effet n'annonce à l'extérieur l'existence et la destination de l'hypogée, que ce seul orifice irrégulier, de deux à trois pieds de diamètre, encombré de quelques pierres brutes et informes.

Lorsqu'on est parvenu, en rampant, dans l'intérieur de la caverne, on se trouve dans des sortes de chambres assez spacieuses, presque comblées, en sorte qu'on ne s'y tient debout qu'avec peine et qu'il serait difficile de dire leur hauteur réelle et de préciser leur forme. Point de traces monumentales, point d'apparence d'entrée principale un peu grandiose, point d'ouverture pour le passage de la lumière; on

distingue seulement, dans les parties basses, quelques vestiges de main-d'œuvre grossière, et l'on aperçoit enfin çà et là des traces d'embrasures de portes faisant communiquer les premières pièces avec d'autres chambres, dans lesquelles il est impossible de se glisser.

Toute cette caverne est remplie de sable et d'ossements humains, gisant pêle-mêle et sans aucun ordre, entièrement dépouillés des chairs qui les enveloppaient et des ligaments qui les unissaient, sans traces de résine ou de natron conservateur; on trouve à peine quelques lambeaux de la peau, desséchée, racornie, comme parcheminée, et quelques débris de linges pourris, incapables de fournir des données sur leur destination primitive, et par suite sur l'origine des cadavres déposés dans cette caverne. Le nombre des squelettes que l'on y rencontre peut être évalué à trois cents environ; et tel est l'encombrement de ces ossements, qu'il est impossible de préciser la nature et la disposition du plancher du souterrain où ils sont enfouis.

M. Alexandre Lefebvre, qui s'était joint à l'expédition scientifique envoyée en Égypte par le gouvernement français, pendant les années 1828-29, et M. Lagasquie, qui faisait partie de la commission médicale, ont pris note des dimensions et de l'épaisseur du crâne d'une certaine quantité de têtes retirées de ces cryptes; et le docteur Lagasquie fit entre autres cette remarque, que les parois de la plupart des crânes étaient assez épaisses en général, ce qui

le porta même à soupçonner qu'après la mort les os sont susceptibles d'une sorte de dilatation en épaisseur, sans allongement du tissu dans les autres diamètres.

J'ai vu un fragment de pariétal rapporté par M. A. Lefebvre; il n'avait pas moins de quatre à cinq lignes d'épaisseur le long du bord pariétal et du sinus longitudinal supérieur; il n'offrait, dans aucun point, de traces de dépôt pathologique de la substance calcaire; il ne me parut pas non plus que les éléments fussent plus raréfiés qu'à l'ordinaire dans les lames externes ou internes, ou dans le diploë. Le tissu de cet os était assurément dans l'état normal.

Plusieurs crânes avaient une forme remarquable; un entre autres avait presque celle d'une sphère parfaite.

Grand nombre de têtes présentaient des traces de lésion par instruments tranchants, et l'on reconnaissait évidemment de ces dédolations, de ces *dissections*, déterminées sans aucun doute par ces sortes de corps vulnérants.

Les voyageurs qui jusqu'ici ont visité l'oasis de Bahrieh n'ont fait que peu ou pas mention de ces caveaux. Belzoni¹ ne parle que des hypogées à sarcophages de Qasr; et Caillaud², qui paraît avoir eu indice d'une crypte analogue et voisine de l'hypo-

¹ *Voyages en Égypte et en Nubie*, traduit par G. B. Depping, 2 vol. in-8°, 1820; t. II, p. 212.

² *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc et à l'île de Fazoql, etc.*, 4 vol. in-8°, atlas in-fol. 1824, t. I, p. 166.

gée sujet de cette notice, n'entrè dans aucun détail à son égard.

L'origine de ces ossements et celle de la caverne qui les renferme paraissent tout à fait ignorées.

Les habitants des villages de Qasr et de Bahoueit sont depuis longtemps trop insoucians pour avoir creusé de pareils caveaux. Les chambres sont d'ailleurs envahies par les sables du désert. Cette caverne doit donc être ancienne et dater au moins de l'époque des Romains, derniers occupants de l'Égypte, assez industrieux pour avoir entrepris des travaux de cette sorte : mais il serait difficile de dire si la construction de cette caverne ne remonte pas effectivement aux Grecs ou aux Égyptiens, qui les avaient précédés dans ces contrées; car, lors même que des données sur les cadavres qu'elles renferment apprendraient qu'ils appartiennent à une époque plus ou moins postérieure à celle des Pharaons ou des Lagides, il serait encore possible que l'on eût profité, pour y déposer des cadavres, d'une construction plus ancienne dont la destination était auparavant bien différente; mais l'origine et la date du dépôt de ces cadavres ne sont pas moins difficiles à déterminer.

Ce dépôt est-il plus ou moins moderne? est-il plus ou moins ancien? C'est une question, assez singulière au premier abord, qu'il est pourtant permis de se faire. D'un côté, en effet, dans cette contrée la chaleur est si âpre et si vive que la dessiccation des cadavres est presque instantanée et que la pul-

vérisation des parties molles des animaux morts, exposés à l'air libre, a lieu en moins de quelques mois; mais, d'un autre côté, cette même chaleur sèche, qui a conduit si promptement les autres organes à une destruction et une décomposition complètes, conserve ensuite les parties osseuses, calcaires pendant des temps indéfinis, comme on en a des exemples assez nombreux.

Il est évident pourtant que ce dépôt n'est pas tout à fait récent : cette caverne est trop éloignée des villages de Qasr et Bahoueit pour que les habitants de ces hameaux puissent venir déposer là les cadavres des décédés. On apercevrait encore, dans cet hypogée, quelques traces de dépôts récents et successifs; et, en supposant que le sable qui se trouve accumulé avec les cadavres y ait été apporté avec eux et au fur et à mesure pour les inhumer, si ces restes étaient récents, l'odeur répandue dans ces caveaux serait différente : elle n'est pas ammoniacale, ainsi qu'elle devrait l'être, malgré la rapidité de la décomposition des matières animales dans ce pays, si ces cadavres étaient déposés depuis un temps plus ou moins long; mais elle est aromatique, musquée, assez analogue à celle que l'on remarque dans les caveaux à momies. Les villages ont d'ailleurs leurs cimetières, et, à Qasr comme à Zabou, les habitants enterrent les morts, encore vêtus de leurs habillements, dans des fosses isolées, comme on le voit par les détails d'un enterrement dont M. A. Lefebvre a été témoin pendant son séjour dans

l'Oasis, et dont il a consigné les particularités dans le journal de son voyage. Ce dépôt doit donc dater d'une époque plus ou moins reculée.

Cette circonstance d'une inhumation ne peut rien faire préjuger par elle seule dans la détermination de l'époque; car sans doute, en Égypte « comme partout, « on a commencé par inhumer les corps ¹. » « Au « temps de Moïse les Égyptiens, conformément à leur « religion, enterraient les morts ². » Et alors même que l'usage de l'embaumement s'établit en Égypte, l'inhumation dut être conservée pour le pauvre peuple, car il est difficile de croire que l'on étendit à toutes les classes de la société la momification, toujours plus ou moins dispendieuse, et enfantée, malgré qu'en ait dit fort ingénieusement M. Pariset, par la tendresse ou la vanité de l'homme (étendue ensuite, par la crainte et la dévotion, aux objets d'offrandes et de sacrifices), bien plutôt que par « quelque « grande infortune ou quelque grande nécessité physique ³. » L'histoire nous apprend d'ailleurs que c'était pour les grands une punition de leurs fautes que d'être inhumés après leur mort et de n'être pas embaumés. Si la nécessité physique eût été la cause de l'usage de l'embaumement, l'on eût certainement cherché d'autres moyens répressifs des fautes; car le cadavre du grand, quel qu'il fût, aurait pu vicier

¹ Pariset, *Mémoire sur les causes de la peste*, in-8°, 1831, page 6.

² Ebn-Haukal. Voir *Relation de l'Égypte* par Abd-Allatif, traduit par M. Silvestre de Sacy, in-4°, 1810, p. 449, note 54.

³ Pariset, *Mémoire sur les causes de la peste*, p. 7.

l'air par sa décomposition, autant que celui du plus vil esclave.

Les Perses, lorsqu'ils soumirent l'Égypte, se mêlèrent peu aux habitants; ils les tinrent seulement tributaires, et n'eurent guère d'influence sur leurs coutumes et sur leurs usages mortuaires en particulier.

Les Grecs succédèrent aux Perses. Les Grecs, dans l'origine, enterraient les morts; car « l'usage « d'inhumer les corps fut autrefois commun parmi « les nations; celui de les brûler prévalut dans la « suite chez les Grecs; plus tard il parut indifférent « de rendre à la terre ou de livrer aux flammes les « restes de nous-mêmes¹. » Lorsque les Grecs s'emparèrent de l'Égypte, ils durent s'en tenir exclusivement à l'inhumation, dans un pays où le combustible, plus commun à la vérité qu'il ne l'est aujourd'hui, était néanmoins assez rare.

Les Romains, qui vinrent après les Grecs, avaient conservé, pour les individus de distinction seulement et pour les riches, l'usage de la combustion des cadavres, qu'ils tenaient de leurs ancêtres de la Troade. Cet usage ne s'étendait pas à beaucoup près à tous les citoyens. On enterrait les pauvres; de tout temps les enfants furent enterrés²; les citoyens un peu aisés étaient simplement déposés dans des tombes de terre cuite ou de pierre, et quelques riches familles avaient même aussi retenu la coutume de l'inhumation.

¹ Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. VIII.

² Plinius, liv. VII, chap. XVI.

seule usitée sous les rois et les premiers consuls¹. À leur arrivée en Égypte, les Romains durent, par économie, déroger, même pour les grands, à leur vieille coutume de la combustion, qui finit par se perdre aussi à Rome sous les Antonins, et adopter, ne fût-ce que par nécessité, dans les usages funèbres, les modes des Grecs, auxquels un contact habituel et prolongé dans ce pays leur fit d'ailleurs tant emprunter.

Le christianisme avait reçu des juifs l'habitude immémoriale de l'inhumation, et, lorsqu'il s'étendit en Égypte et dans la Thébaidé, il dut conserver d'autant plus cet usage, qu'il était peut-être fondé sur cette parole de la Bible : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front jusqu'à ce que vous retourniez en la terre, d'où vous avez été tirés². »

Les Arabes, les mamelouks, les Turcs, qui successivement chassèrent les chrétiens et les Romains de l'Égypte, avaient aussi la coutume d'inhumer les morts, qui était traditionnelle parmi les peuples de l'Asie, d'où ils tiraient leur origine.

Mais, chez aucun des peuples qui dans l'Afrique septentrionale succédèrent aux Égyptiens, l'histoire n'offre de vestiges d'inhumation en masse analogue à ce que l'on observe dans les cryptes de Qasr, tandis que chez les Égyptiens l'on trouve éparses des traces de cet usage. Ainsi M. F. Caillaud³ donne la

¹ Plinius, liv. VII, chap. LIV. Cicero, de *Legibus*, lib. II.

² *Genèse*, chap. XXV, v. 10.

³ *Voyage à Méroë, etc.*, tome I, page 13.

description de puits-sépulcres, situés près d'Abou-syr, dont les chambres sont encombrées d'ossements de bœufs accumulés sans ordre. M. Pariset¹ donne la description d'une grotte sépulcrale, située à Samoun, à la hauteur de Monfalout, dans laquelle sont réunies « des momies de crocodiles, disposées
« par couches successives ou par paquets isolés, en-
« tremêlées çà et là de momies d'hommes et de
« larges bancs de résine, où ont été entassés par
« millions les petits crocodiles dont les rachis des-
« séchés se croisent en tous sens, et de grands amas
« de ces œufs de crocodile. » En fait de sépultures humaines en masse, Ebn-Haukal dit « qu'à Tunis il
« y a deux grandes collines bâties de corps morts
« appuyés les uns sur les autres : on nomme ces
« deux édifices Boutoun. » Quand on n'aurait pas ce demi-jour et cette indication claire-obscur sur les usages mortuaires des anciens habitants de l'Égypte, on pourrait presque les soupçonner, d'après ce qui a lieu aujourd'hui dans certains endroits de ce pays ; car il peut être permis de tirer des inductions sur les coutumes des antiques Égyptiens de l'observation des habitudes des Égyptiens actuels, quand on voit avec quelle fidélité rigoureuse les modernes habitants de l'Égypte ont conservé certaines autres coutumes traditionnelles des anciens Égyptiens, ou peut-être de la nation qui fut leur mère commune, telles que la manière de tisser le chanvre, le coton, de tanner et de colorer les cuirs, de faire et de confi-

¹ *Mémoire sur les causes de la peste*, page 19.

gurer les vases de terre et d'osier pour les usages domestiques, etc. Le plus souvent, il est vrai, en Égypte, l'on inhume aujourd'hui les individus séparément; mais l'on sait, et M. Pariset¹ en fait aussi mention, que l'on trouve dans plusieurs quartiers du Caire, et surtout dans les maisons occupées par les Coptes, qui ont, plus que le reste des habitants, conservé les anciennes pratiques, des caveaux de sépulture, pratiqués dans la partie basse des maisons, dans lesquels on dépose en masse les cadavres des décedés, ayant soin de conserver au plancher un orifice peu régulier par lequel on introduit successivement les dépouilles du dernier mort de la famille.

Il pourrait donc se faire que ces latomies de Qasr fussent de la même époque que les caveaux à momies, et que des circonstances particulières, peut-être personnelles, aient seules établi la différence dans le mode des funérailles. Peut-être quelque accident semblable à celui qui a fait trouver les cavernes de Qasr fera découvrir un jour de pareilles oryptes dans les lieux où jusqu'ici l'on n'a trouvé que des momies plus ou moins splendides; et quelque cas aussi fortuit fera peut-être aussi trouver des caveaux à momies dorées, etc., dans le voisinage de cette antique fosse commune de l'*Oasis parva*.

Il est pourtant une circonstance qui pourrait faire concevoir le soupçon que cette caverne et le dépôt des ossements qui y sont conservés datent de l'é-

¹ *Mémoire sur les causes de la peste*, page 55.

poque des Romains. Ce n'est certainement pas le nom de Qasr, imposé au village voisin, comme à tant d'autres points de l'Égypte; ce nom est, comme l'on sait, le mot latin *castrum* altéré, et il fait présumer seulement que là était aussi une station romaine retranchée selon les règles militaires usitées, et que c'était l'endroit désigné dans la Notice de l'empire sous le nom d'*Oasis minor* (et peut-être l'*Oasis minor trinitheos*). La quantité de monnaies romaines que l'on trouve dans la plaine aux effigies de Claudius, Vespasianus, Domitianus, Nerva, Trajanus, Adrianus, Antoninus, Mammæa, Diocletianus, Constantinus, etc., n'indiquent que le séjour prolongé des Romains en Égypte, et ne prouvent rien de plus, pour le sujet en question, que les babioles égyptiennes antiques, les pièces grecques d'Alexander et Ptolemaïos, les pièces chrétiennes et les monnaies arabes antiques que l'on y trouve également.

Mais on rencontre, à l'ouest de l'Oasis, près d'un grand bouquet de dattiers et d'un marais qui l'avoisine, à un bon quart de lieue de Qasr, deux autres latomies. Celles-ci, plus considérables, permirent à M. A. Lefebvre et à ses compagnons de voyage de pénétrer plus librement. Ils virent un caveau, dans lequel ils descendirent et où ils trouvèrent des débris de tombes, de sarcophages en terre cuite, et plus loin, dans une dernière chambre, un beau sarcophage en terre cuite, mais ouvert et vide, d'une forme ellipsoïde et analogue au *labrum* ou baignoire,

forme que, comme l'on sait, les Romains donnaient souvent à leurs sarcophages. La quantité énorme de chauves-souris réfugiées dans ces caveaux ne permit pas aux voyageurs de rester longtemps, et les lumières, éteintes presque à chaque instant par le vol de ces animaux effrayés, ne laissèrent pas ces messieurs pousser les recherches autant qu'ils l'auraient voulu, mais ils trouvèrent du moins, parmi les fragments de sculpture délaissés par les voyageurs qui les avaient précédés, un masque d'homme barbu, en terre cuite, grandeur de nature, dont le caractère était indubitablement romain.

Belzoni¹ et F. Caillaud² font mention, dans la relation de leurs voyages, de ces hypogées de Qasr. M. Caillaud porte trois hypogées sur sa carte, mais il n'en donne pas la description. La position des deux premiers s'accorde avec celle que M. Lefebvre leur indique, mais le troisième n'est pas situé dans un point qui puisse être confondu avec celui de la crypte à ossements décrite par M. Lefebvre. Belzoni donne sur les caveaux à sarcophages des détails curieux, que malheureusement l'expédition de 1829 n'a plus été à même de voir; mais il laisse douter de l'époque de ces caveaux et de celle des monuments qu'ils renferment. D'après les légères indications fournies par M. A. Lefebvre, on pourrait peut-être dire que dans les caveaux à sarcophages on déposait, à l'époque des Romains, les opulents de la colonie; et

¹ *Voyages en Égypte et en Nubie*, tome II, page 212.

² *Voyage à Méroé, etc.*, tome I, page 166.

que la crypte à ossements inhumés en masse était l'asile commun des pauvres plébéiens, moins troublés jusqu'ici dans leur dernière demeure parce que l'avidité sordide n'espérait pas trouver grand profit à la violation de leurs dépouilles.

Dans l'une comme dans l'autre supposition la nature du climat et le laps de temps ont bien pu faire disparaître les traces de dépôts successifs et les autres indices que pourrait fournir en tout autre cas la considération de l'état des os.

Cependant l'état de dénûment des squelettes accumulés dans cette caverne, la confusion qui règne dans leur disposition, font présumer que ces cadavres n'ont pas été déposés avec ce respect et cette solennité qui en tout temps et en tout lieu se sont attachés même aux funérailles des pauvres, lorsqu'elles se font d'une manière régulière.

Tous les peuples qui se succédèrent en Égypte ont en effet honoré les morts, et ceux qui n'eurent pas l'habitude du linceul ou suaire inhumèrent les morts parés de leurs vêtements.

Ainsi, à Temnis, dans les immenses dépôts en masse de cadavres dont parlent Ebn-Haukal et Masoudi, à « Abou-lcoum ou Dhat-alcoum, » on voit que les corps morts sont « appuyés les uns sur les autres, » et que « ces cadavres sont couverts de lin-
« ceuls ¹. »

Le dépôt de ces cadavres ne fut donc pas régulier

¹ *Relation de l'Égypte*, par Abd-allatif, traduction de M. Silvestre de Sacy, page 449.

et successif; mais, à la suite d'une grande catastrophe, la nécessité sans doute a forcé de déroger à l'usage ordinaire et de violer cette vénération involontaire qu'inspire à l'homme brut comme à l'homme civilisé la dépouille mortelle de son semblable, et surtout celle des individus qui pendant leur vie furent l'objet de sa tendresse et de son affection.

Les traces nombreuses de blessures par instrument tranchant que présentent un grand nombre de crânes font dès lors naître l'idée que ces cadavres sont le produit d'une bataille donnée dans le voisinage.

La vaste plaine qui constitue le bassin des oasis aide à cette présomption; mais quelle est l'époque de cette bataille? L'on ne voit guère, dans les temps modernes, d'engagement assez considérable pour avoir pu donner lieu à un pareil carnage.

La conquête des Oasis par Hassan-bey date seulement d'une vingtaine d'années. Le chemin de Medineth-el-fayoum à Qasr conserve encore les traces que les roues des canons ont imprimées dans le sable du désert; et pourtant les habitants, lorsqu'on leur demande des renseignements sur l'origine des caveaux et des cadavres que l'on y voit, répondent par leur apathique et désespérant *mafish*, rien. Or il est impossible que les habitants de ces villages aient déjà perdu un souvenir qui se rattache si intimement à un événement dont les autres circonstances sont encore douloureusement présentes à leur mémoire.

Il ne se passa rien dans les Oasis lors de l'expédi-

tion française en Égypte, en 1798. Les Français se bornèrent à l'occupation des bords habités du Nil et ne s'engagèrent pas dans le désert. D'ailleurs, dans ces deux circonstances, il aurait dû y avoir beaucoup de blessures par armes à feu, et l'on n'a signalé sur les crânes accumulés dans ces caveaux que des vestiges de blessures par instrument tranchant.

L'invasion des Kalifs et des Mamelouks ne put se faire d'une manière brusque dans les Oasis, à cause du désert qui les sépare de l'Égypte habitée, où ces conquérants durent concentrer d'abord leurs efforts, et par conséquent cette invasion dut se faire sans massacre assez grand pour motiver un semblable amoncellement de squelettes.

Les Romains au contraire achetèrent chèrement ces contrées, qu'un peuple civilisé, affaibli peut-être, mais non énervé, leur disputait pas à pas, et cet arc de triomphe dont on voit encore aujourd'hui les restes dans le village de Qasr, et de construction évidemment romaine, bien qu'en ait dit M. Belzoni, fait présumer que ces cadavres des cryptes sont les tristes restes et un monument douloureux des combats dont l'arc de triomphe a consacré la partie glorieuse et les plus brillants souvenirs.

En effet, comme on le voit d'ailleurs dans l'ouvrage de M. Belzoni¹, et mieux encore dans celui de M. Caillaud², on trouve, d'après les renseigne-

¹ *Voyages en Égypte et en Nubie*, tome II, page 208.

² *Voyage à Méroé*, tome I, page 147.

ments fournis par le journal du voyage de M. A. Lefebvre, dans le village de Qasr, les restes d'un portique, qui regarde le nord, construit d'assises de pierres et de cailloux d'un volume médiocre, unis par du ciment. Les revêtements dont il était sans doute incrusté, comme les arcs de triomphe des Balkans, etc., ont été probablement détruits par le temps et la main égoïste de l'homme. Il n'existe aujourd'hui que le pignon de l'est; la face nord porte, à gauche de l'arcade cintrée, une niche qui recevait peut-être quelque statue anéantie aujourd'hui¹.

Dans cette hypothèse, qu'une bataille a été la source de l'accumulation de tant de squelettes dans les cryptes de Qasr, la présomption fournie par cette dernière considération me semble la plus probable, à moins qu'on ne veuille, en s'appuyant sur l'épaisseur de certains crânes dont j'ai parlé, prétendre que ces ossements proviennent d'une des luttes qui ont donné à un célèbre historien l'occasion de remarquer l'inégalité d'épaisseur des crânes des Égyptiens et des Macédoniens.

Mais quelques considérations tirées de l'examen de la tête rapportée par M. A. Lefebvre donneraient à croire que ces cadavres ne viennent pas tous de conflits à main armée, et je me trouve ainsi ramené à l'étude particulière de cette tête, dont je me suis éloigné, entraîné par le sujet. En effet l'histoire de cette tête se confond avec celle des ossements au

¹ Cet arc, figuré par M. Caillaud planches XXXIX-XL et XLII, 8, 9, 10, paraît avoir encore souffert depuis 1820.

milieu desquels elle a été ramassée, et se lie à celle de la catacombe où ils étaient entassés : ce sont au moins des idées qui se présentent naturellement et de prime-abord. L'on ne peut donc isoler leur étude, qui semble devoir s'entr'éclairer, et il devient indispensable, pour tâcher d'arriver à la connaissance de l'histoire probable de cette tête, d'entrer, sur les circonstances au milieu desquelles elle a été rencontrée, dans certains détails qui, au premier coup d'œil, peuvent paraître étrangers ou tout au plus accessoires au sujet principal.

Il est difficile en général de préciser l'âge d'un individu d'après le degré d'ossification du squelette, ce travail physiologique étant influencé par nombre de circonstances qui peuvent faire varier sa marche. Néanmoins ici l'état des diverses sutures, le développement des dernières molaires, etc., peuvent faire pressentir que l'individu était déjà parvenu à une époque assez avancée de l'âge adulte.

Bien que la grandeur relative de la tête au tronc et aux membres ne soit pas toujours dans un rapport constant et uniforme, on peut penser pourtant, d'après les proportions peu considérables de cette tête, indiquées plus bas, que le sujet était d'une taille au-dessous de la moyenne des anciens comme des modernes habitants du nord de l'Afrique, et de la taille ordinaire des Européens et des Asiatiques qui dans l'intervalle des uns aux autres occupèrent le pays.

Dans tous les points de cette tête les saillies, les

lignes, les empreintes musculaires sont bien arrêtées; mais finement marquées et peu âpres. Ce ne sont pas là sans doute des indices certains, des apapages sûrs de la jeunesse ou du sexe féminin; mais l'on peut en induire pourtant que le système musculaire était peu développé et peu énergique chez cet individu.

Un homme avec une telle organisation eût été un frêle soldat, et ces remarques me donnent à penser que cette tête fut bien plutôt celle d'une femme d'environ trente et quelques années.

La saillie des pommettes, celle du bord alvéolaire, l'inclinaison de l'arcade orbitaire, en bas et en dehors; étant assez marquées, éloignent cette tête des caractères de celles des anciens habitants de l'Égypte; des Grecs et des Romains, et la rapprochent de celles des Arabes et des modernes Égyptiens. Sans doute l'on ne peut rien conclure d'un fait isolé; car, en histoire naturelle, des exceptions viennent tous les jours contredire les règles tirées des observations les plus multipliées; et il s'en faut de beaucoup que les caractères propres aux diverses races que l'on a établis soient aussi distincts qu'on veut bien le dire et qu'ils se soient conservés aussi purs qu'on semble encore le croire; aussi je ne prétends rien induire de ce fait physionomique seul. Je ne voudrais pas non plus tirer un argument décisif des considérations psychiques que l'inspection du crâne peut offrir: les données fournies par la cranioscopie n'ont pas encore été assez bien cons-

tatées pour qu'on puisse en faire exclusivement usage avec certitude; néanmoins je ferai observer la saillie marquée des bosses pariétales, points du cerveau où le docteur Gall place l'organe de la circonspection, instinct dont le développement est l'appanage des femmes et des enfants, et rarement la vertu des guerriers subalternes. Dans une époque surtout où la tactique était peu de chose, où l'audace et la force physique étaient tout, la prudence devait être une qualité déplacée chez un militaire. Je ferai remarquer aussi que les organes de l'instinct carnassier, ou du moins les points du cerveau où, dans les systèmes de localisation des fonctions encéphaliques, on rapporte le siège de cet instinct, base du courage guerrier, ne sont pas aussi marqués sur cette tête que l'on devrait s'y attendre dans la supposition qu'elle fût celle d'un soldat valeureux mort au champ d'honneur.

Si ces considérations phrénologiques et physiologiques, prises à part, ne peuvent avoir de valeur réelle, elles peuvent, réunies aux considérations physiologiques précédentes, prendre une certaine consistance et tendre à les confirmer. Aussi, dans la persuasion que cette tête fut celle d'une femme et non celle d'un soldat, et dans l'idée, que le défaut de preuves contraires ne peut détruire, quant à présent, qu'il s'en trouve sans doute bien d'autres dans cette même crypte qui, présentant les mêmes caractères, pourraient venir à l'appui de cette présomption, je crois qu'il faut chercher l'ori-

gine de cet amas de cadavres dans une catastrophe d'un autre genre que les batailles, et que quelque grande épidémie a été la cause d'une si grande réunion de squelettes dans cet état.

La disette et la peste qui pendant les années 597-98 décimèrent, pour le moins, le Caire et toute l'Égypte se présentent aussitôt.

Si, dans la pensée extrêmement probable que les mêmes fléaux qui sévirent avec tant de fureur sur le reste de l'Égypte se sont étendus aux Oasis, on suit la narration qu'Abd-allatif a donnée de leurs tristes ravages, à mesure que l'on avance dans la description de l'historien arabe, toutes les circonstances dans lesquelles se trouvent ces squelettes semblent s'expliquer sans effort. La multitude des cadavres, leur accumulation, la confusion dans leur disposition, leur dénûment, les caractères physiologiques, craniologiques, physiologiques de la tête rapportée par M. A. Lefebvre, les traces mêmes de blessures signalées sur plusieurs des crânes des cryptes de Qasr, et enfin l'envahissement postérieur des sables dans la caverne, tout trouve sa cause suffisante et son motif vraisemblable : seulement l'on put, dans l'Oasis de Bahrich, profiter, pour déposer les victimes de l'événement, de la ressource de sépulcres tout prêts que présentaient des hypogées plus ou moins anciens, romains, grecs ou égyptiens ; dernière question qu'éclaireront les recherches ultérieures lorsqu'on pourra explorer le plancher de la caverne : tandis qu'au Caire, par

exemple, on fut obligé, faute de pareilles cavernes, de jeter pêle-mêle les cadavres dans l'Écuelle de Pharaon, ou de les amonceler et de les mettre en tas aux environs de la ville et des villages qui depuis se sont ajoutés à elle. Une circonstance pourrait cependant contredire un peu cette opinion : les crânes, dans la crypte de Qasr, paraissent être en plus grand nombre que les débris des squelettes, et l'on pourrait en induire que l'on déposait dans cet hypogée seulement les prisonniers de guerre et les têtes de ceux qui étaient morts sur le champ de bataille, ou bien encore les restes des suppliciés; mais, avant d'entrer dans la discussion de présomptions que rien d'ailleurs ne justifie, il faudrait s'assurer du fait fondamental; car il peut se faire que les autres os des squelettes, plus petits et plus fragiles que les os du crâne, se soient tassés au fond de l'hypogée : c'est ce qu'un plus ample examen pourra décider.

Si, pour le dire en passant, on réfléchit aux énormes émigrations qui à cette époque eurent lieu de la basse Égypte dans le Fayoum, et probablement aussi du Fayoum dans les Oasis; si l'on songe que les mêmes désastres qui s'observèrent sur la route de Syrie durent se rencontrer aussi sur la route de Médineth-el-fayoum aux Oasis, on trouvera facilement, dans cette même calamité, des années 597-98 de l'hégire, l'origine de ces tombelles indiquées par Belzoni¹. A mesure que la mort moissonnait les

¹ *Voyage en Égypte et en Nubie*, tome II, page 194.

voyageurs sur cette route, ceux qui les suivaient et qui leur survivaient rassemblaient leurs cadavres en tas, les couvraient légèrement de sable, autant peut-être pour remplir les devoirs de l'inhumation que pour se préserver eux-mêmes de l'influence des émanations de la décomposition putride, et le vent du désert achevait l'ouvrage, comme cela s'observe encore lorsqu'un homme ou quelque animal vient à mourir dans la traversée du désert. La petite tombelle qui se forme sur son cadavre sert même, aux conducteurs, de jalons pour reconnaître leur chemin; et l'on s'étonnera sans doute que M. Belzoni, qui dut avoir ce spectacle en petit plus d'une fois sous les yeux, ait été chercher aussi loin et aussi péniblement une explication peu probable et forcée à un événement qui n'a cessé d'être simple que parce qu'il eut lieu plus en grand pour les tombelles qu'il a décrites.

Dans les tombelles comme dans la crypte de l'Oasis de Bahrieh, c'est le même désordre dans la disposition des cadavres, le même dénûment des squelettes; et, pour les tombelles, il serait difficile de supposer une fosse commune en usage habituel pour les habitants de l'Oasis, ou les suites des combats donnés par Hassan-bey lors de son expédition dans ces contrées, etc.

Toutes ces réflexions, il faut en convenir, ne conduisent, en dernière analyse, qu'à des résultats qui, plus ou moins vraisemblables, ne sont cependant que de simples suppositions, incapables de consti-

tuer une preuve, et je suis loin de penser que j'ai donné dans tout ce mémoire une solution péremptoire des questions que j'ai soulevées; mais, n'eussé-je fait qu'appeler l'attention sur ces cryptes, peu ou point connues, et sur les questions litigieuses auxquelles elles peuvent donner lieu, je croirais avoir fait quelque chose pour l'histoire et la science.

Au reste, et dans tous les cas, au milieu des considérations auxquelles l'examen des cryptes de Qasr pourra conduire, il faudra tenir compte des résultats, des recherches particulières de l'expédition de 1829. En effet, dans cette occasion, le marteau métallurgique a brisé et réduit en fragments quarante ou cinquante crânes jusqu'alors entiers et à peu près intacts; et ces mutilations, faites dans un but tout scientifique, pourraient bien, si l'on n'avait le soin d'en prévenir, accroître l'obscurité des questions et aux *Saumaises* futurs préparer des tortures.

Dimensions de la tête rapportée par M. A. Lefebvre.

De la protubérance occipitale externe,

A la bosse frontale droite.....	17 3 ^m
A la bosse frontale gauche.....	17 6
A la bosse pariétale droite.....	10 5
A la bosse pariétale gauche.....	10 6
Au centre du trou auditif droit.....	9 6
Au centre du trou auditif gauche.....	9 7
Au centre de l'os de la pommette droite....	15 7
Au centre de l'os de la pommette gauche....	16 0
Au centre de l'échancrure nasale.....	17 2
A la racine de l'apophyse nasale.	17 5

D'une bosse frontale à l'autre.	4 3 ^m
De la bosse pariétale droite à la gauche.	12 0
D'une bosse temporale à l'autre.	11 2
D'une apophyse mastoïde à l'autre.	11 8
D'un trou auditif à l'autre.	9 1
Du centre de l'échancrure nasale,	
A la racine de l'épine nasale.	5 2
A la bosse frontale droite.	3 8
A la bosse frontale gauche.	4 3
Au centre de la pommette droite.	6 1
Au centre de la pommette gauche.	6 2
Du centre de la pommette droite,	
A la racine de l'épine nasale.	6 1
A la bosse frontale correspondante.	7 3
A la bosse pariétale correspondante.	10 6
Au trou auditif du même côté.	6 8
Du centre de la pommette gauche,	
A la racine de l'épine nasale.	6 0
A la bosse frontale correspondante.	7 0
A la bosse pariétale correspondante.	10 8
Au trou auditif du même côté.	6 9
Du centre d'une pommette à l'autre.	10 0
De la bosse pariétale droite au trou auditif.	8 4
De la bosse pariétale gauche au trou auditif.	8 4

Les points de départ de ces différentes mesures n'ayant rien de bien précis par eux-mêmes, j'ai établi des repères plus fixes et moins vagues au moyen de points à l'encre; mais leur position elle-même ayant quelque chose d'arbitraire, les résultats métriques ne peuvent pas être reçus comme extrêmement rigoureux; d'ailleurs ces points fussent-ils mieux déterminés encore, ces diamètres ne donneraient pas l'idée des sinuosités des parties intermédiaires. Peut-

être un jour la science obtiendra-t-elle des moyens plus parfaits et plus simples d'apprécier la forme et les dimensions des diverses parties du corps, et du crâne en particulier; peut-être parviendra-t-on à les exprimer et les rendre d'une manière plus exacte. Alors on pourra analyser les caractères physiques propres à chaque individu d'une façon plus satisfaisante, et la physiologie comparative acquerra bientôt une précision qu'on lui désire vainement aujourd'hui¹.

Th. COCTEAU, D. M.

LETTRÉS

A M. A. W. de Schlegel, sur l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit, par Adolphe PICTET.

PREMIÈRE LETTRE.

Monsieur,

Vous avez publié, dans les Transactions de la Société royale de Londres, un mémoire d'un haut intérêt sur l'une des plus grandes questions qu'ait soulevées jusqu'ici l'étude comparative des langues².

¹ La tête rapportée par M. A. Lefebvre est déposée au Muséum d'histoire naturelle.

² De l'origine des Hindous, par A. W. de Schlegel, mémoire lu à la Société royale de littérature, le 20 novembre 1833. (*Transactions of the royal Society of literature*, vol. II, part. II, 1834.)

Cette science, nouvelle encore, peu connue du public, malgré l'importance de ses recherches et de ses résultats, ne pouvait être mieux introduite dans le monde littéraire qu'à la faveur d'un nom qui, depuis longtemps, y fait autorité, et sous des formes propres à la rendre abordable à tous. Votre excellent travail a résolu ce problème, et l'intérêt très-général qu'il a excité parmi les gens de lettres prouve que le but a été atteint. Toutefois, Monsieur, c'est ce succès même qui m'a décidé à prendre la plume, non point pour rectifier, mais plutôt pour compléter, à l'égard d'un seul point resté douteux, le tableau que vous avez si bien tracé des grandes subdivisions de la famille des langues indo-européennes. Obéissant aux injonctions d'une sage réserve, vous avez cru devoir, sinon nier formellement, au moins mettre fortement en doute les droits des idiomes appelés *celtiques*, à faire partie de cette vaste et belle famille de langues, du sein de laquelle sont sortis les chefs-d'œuvre qui honorent le plus le génie intellectuel et poétique du genre humain. Tout ce qui sort de votre plume, Monsieur, a un si grand poids dans le monde savant, que je craindrais fort que le doute exprimé par vous ne privât pour longtemps encore ces pauvres langues celtiques de leur droit très-légitime de parenté; et cela d'autant mieux que vos deux grands philologues, Grimm et Bopp, les ont laissées en dehors de leurs belles recherches. Je crois donc devoir saisir cette occasion d'élucider la question, et, sans la traiter à fond, ce que ne comporteraient

point les bornes qui me sont imposées, de la décider au moins par des rapprochements assez marqués pour en éloigner toute espèce de doute.

Les arguments produits jusqu'ici en faveur de cette cause, que vous appelez *presque désespérée*, ne vous ont point paru concluants, et je m'empresse de reconnaître qu'ils laissent en effet beaucoup à désirer. L'absence de méthode, d'une part, et de l'autre l'influence de quelques idées systématiques, produites par un sentiment bien mal appliqué de vanité nationale, ont jeté les *celtomanes*, comme on les appelle, dans de grands écarts. Mais il ne faut point oublier que le mépris injuste que l'on a longtemps affiché, en Angleterre, pour les restes des idiomes primitifs de la Grande-Bretagne, mépris qui plus d'une fois est allé jusqu'à la persécution, et qui se liait d'ailleurs à des vues politiques, a dû pousser les *celtomanes* dans l'extrême opposé. Plus on rabaisait leurs langues nationales, que l'on qualifiait de grossiers jargons, et plus ils croyaient devoir les exalter. A chaque siècle d'ancienneté contesté par leurs adversaires, ils répondaient par un millier d'années ajouté à leur antiquité; et pour combattre l'assertion très-peu fondée, que les langues celtiques ne sont qu'un mélange informe d'éléments hétérogènes, ils croyaient devoir proclamer ces idiomes comme les plus anciens et les plus parfaits du monde entier.

Toutefois, Monsieur, cette époque est maintenant assez loin de nous. Nous ne sommes plus au

temps où Shaw affirmait sérieusement que le gaélique était la langue de Japhet, parlée avant le déluge, et *probablement* dans le paradis terrestre¹, où Vallancey ne voyait que du pur irlandais dans les fameux vers puniques de Plaute, où l'on a déjà trouvé tant de langues entièrement différentes les unes des autres; où l'on faisait dériver du celtique tous les idiomes connus, sauf l'hébreu, que le respect théologique protégeait seul contre la dépréciation générale, et que l'on voulait bien placer au moins sur la même ligne. Depuis une vingtaine d'années, des travaux plus rationnels ont remplacé les vaines hypothèses et les déclamations ampoulées. Les ouvrages de grammaire et de lexicographie déjà publiés, s'ils ne sont pas à l'abri de tout reproche, sont néanmoins assez étendus, assez complets pour fournir une base suffisante à des recherches ultérieures. La publication des poésies et des chroniques galloises dans l'*Archaiology of Wales*, celle de plusieurs chroniques irlandaises dans les *Rerum hibernicarum Scriptores veteres*, du docteur O'Connor, collection due à la munificence éclairée du duc de Buckingham, offrent maintenant, à qui veut les étudier, des textes variés et authentiques. Ce qu'il faudrait actuellement à ces langues, ce serait un investigateur patient, judicieux, profond, comme votre grand philologue Grimm, qui les éluciderait à fond, soit dans leur nature propre, soit dans leur histoire. On ne peut

¹ Shaw, *Galic and english dictionary*. London, 1770, préface, page 2.

espérer de voir ce désir se réaliser bientôt; mais, en attendant un travail complet, il sera, je crois, de quelque utilité de prouver que tous ces idiomes se rattachent de la manière la plus intime à la famille indo-européenne. Ce fait, une fois mis hors de doute, portera l'attention des savants vers l'étude, beaucoup trop négligée jusqu'ici, de ces langues, et amènera tous les fruits que l'on peut s'en promettre, soit pour la philologie comparée, soit pour l'histoire de l'ancienne Europe occidentale.

En effet, Monsieur, les traditions irlandaises et galloises, quelque altérées qu'elles puissent être, quelque abus qu'on en ait pu faire dans des vues trop systématiques, offrent cependant une mine importante et tout à fait inexplorée pour l'histoire si obscure de l'ancienne race celtique. A une époque où les investigations historiques et philologiques s'étendent sur le globe entier, où les littératures nationales de l'Europe en particulier ont été l'objet de travaux si nombreux et si intéressants, il est surprenant, à coup sûr, que les monuments littéraires très-variés, conservés comme traditions nationales par les débris de la plus vieille race de l'Europe, n'aient pas fixé l'attention des savants. Si nous apprenions tout à coup l'existence de chroniques, de poésies, de traditions nationales, remontant, avec certitude, au moins au x^e siècle, avec probabilité au vi^e ou vii^e, chez les Basques, par exemple, ou chez les Lithuaniens, avec quelle avidité la science ne porterait-elle pas ses investigations sur ces documents nouveaux pour l'his-

toire! Pourquoi n'en est-il pas de même pour les populations celtiques? Il me semble que cela peut provenir de ce que les savants du continent, entraînés par une aversion, bien fondée d'ailleurs, pour la *celtomanie*, se sont empressés de condamner en masse ce qu'ils connaissaient bien imparfaitement pour avoir le droit d'être aussi sévères.

Je sais, Monsieur, que votre opinion à cet égard est loin d'être favorable aux littératures celtiques. Vous avez contesté positivement l'authenticité des poésies galloises attribuées aux bardes des *vii^e* et *viii^e* siècles, vous les regardez comme des compositions faites à plaisir au *xiv^e* siècle. Vous semblez, d'autre part, ne considérer les langues celtiques que comme des jargons très-corrompus, très-mélangés, composés de débris celtiques, latins, anglo-saxons, anglais, etc. Si cette double assertion était démontrée, s'il n'y avait aucun fond réel ni dans les traditions, ni dans le langage, il ne vaudrait guère la peine de s'en occuper. Mais convenez, Monsieur, que dans cette supposition il serait bien difficile de se rendre compte de cette nature si vivace, de cette ténacité singulière qui ont toujours caractérisé ces races opprimées depuis tant de siècles. Comment des jargons sans valeur intrinsèque, sans consistance, sans homogénéité, ne se seraient-ils pas fondus depuis longtemps dans les langues policées qui les entouraient et les envahissaient de toutes parts? Comment des populations réduites à inventer des fables pour se créer un passé, des jeux d'imagination pour se faire une

poésie nationale, auraient-elles conservé pendant des siècles, en dépit de toutes les influences contraires, leurs mœurs, leur physionomie propre, leurs préjugés, leur esprit de résistance et de haine contre leurs dominateurs? N'y avait-il pas là une contradiction manifeste, et le sujet ne semble-t-il pas mériter un examen nouveau et approfondi?

Je ne suis nullement préparé, Monsieur, à traiter ici la question du degré de valeur des documents écrits, soit des Irlandais, soit des Gallois. Ce sujet exigerait des recherches que je ne suis point à portée de faire, et qui ne peuvent être entreprises avec succès qu'en Angleterre et en Irlande même. Pour ceux qui voudraient cependant se former quelque idée de ces questions, j'indiquerai ici deux ouvrages importants; l'un, pour l'Irlande, est la collection des *Rerum hibernicarum Scriptores veteres*, avec les notes et les commentaires du docteur O'Connor ¹; l'autre, pour les poésies galloises, est la Dissertation de M. Turner sur la question d'authenticité ². M. Turner est l'auteur d'une histoire estimée des Anglo-Saxons. Il était donc là sur son terrain, et il a traité son sujet, non point en celtomane, mais avec toute la sagesse d'un critique exercé.

¹ 4 volumes in-4°, imprimés à Buckingham, de 1814 à 1826. Cet ouvrage n'ayant point été mis en circulation est extrêmement rare. Je dois l'exemplaire que j'en possède à l'extrême bonté du duc de Buckingham.

² *A vindication of the genuineness of the ancient british poems of Aneurin, Taliesin, Llewarch Hen and Merdhin*, by Sharon Turner. London, 1803.

Le seul but de mon ambition serait de provoquer un nouvel examen, de nouvelles recherches, et cela surtout de la part des savants du continent, plus impartiaux naturellement que les gens de lettres indigènes; et je ne vois pas de meilleur moyen d'atteindre ce but que de réveiller l'attention sur les langues celtiques.

L'examen des langues, en effet, est la première base à poser pour toutes les recherches ultérieures. Ces langues sont là, parlées encore par plusieurs millions d'hommes. On ne peut pas les nier, on ne peut pas les dire inventées par les moines du moyen-âge : il faut donc les examiner. Que si, au lieu de jargons grossiers et corrompus, nous trouvons des idiomes riches, singulièrement homogènes dans toute leur formation, liés avec le sanscrit par les rapports les plus intimes et les plus surprenants, plus rapprochés souvent de cette antique langue que les autres idiomes de la même famille dans ce qu'ils ont de commun, la question assurément changera de face, et la littérature nationale des peuples celtiques acquerra un tout autre degré d'importance. Je demande ce que seraient devenues les prétentions des Brahmanes pour l'antiquité et l'authenticité de leurs traditions religieuses et poétiques, si au lieu d'une langue admirable, portant dans toute sa structure le cachet de son ancienneté, on n'avait trouvé chez eux qu'un jargon mélangé de persan, d'arabe, de malai, de mongol, etc. Certes, la critique aurait eu beau jeu contre leurs fragiles manuscrits de papyrus, et l'ab-

sence complète de chronologie. Il y a donc des preuves intrinsèques à côté de la preuve matérielle des manuscrits, et la plus importante sans doute est celle de la langue.

La marche que je me propose de suivre en comparant les idiomes celtiques avec le sanscrit en particulier, me paraît offrir plusieurs avantages. Elle me dispense, en premier lieu, d'un examen critique des sources. Tout ce qui se rattacherait régulièrement à l'ancienne langue de l'Inde portera avec soi son certificat d'authenticité; les formes les plus anciennes et les moins altérées se revendiqueront d'elles-mêmes. Cette marche prévient ensuite toutes les objections qu'on ne manquerait pas d'élever en s'appuyant sur le fait d'une transmission directe, si, au lieu du sanscrit, je prenais pour point de comparaison les langues classiques ou germaniques. Il n'y a aucun doute qu'un assez grand nombre de mots de ces langues ont passé dans les idiomes celtiques, mais on les reconnaît assez facilement; et dans les expressions qui dérivent simultanément de la source commune, le celtique est presque toujours plus près du sanscrit que le germanique, et souvent plus que le latin ou le grec.

D'ailleurs, Monsieur, un rapprochement avec le sanscrit implique une comparaison avec toutes les branches de la famille, et en renvoyant le lecteur, de temps à autre, aux excellents travaux de Grimm et de Bopp, il lui sera facile d'établir par lui-même un parallèle plus complet. Je n'aurai recours aux analo-

gies plus générales que là où elles seront nécessaires pour éclaircir quelque point douteux.

Toutefois, même ainsi limitée, la question serait encore bien vaste pour les bornes d'une correspondance, si j'avais en vue un parallèle complet avec le sanscrit. Occupé depuis longtemps d'un travail plus étendu sur ce sujet, je me bornerai à extraire de mes matériaux celles des analogies observées qui me paraissent les plus remarquables. Il suffira, pour ne pas faillir à la logique, que ces analogies soient de nature à démontrer une communauté d'origine. En faisant porter les rapprochements sur l'ensemble de ces langues, sur leur système phonique, comme sur leurs éléments radicaux et leurs formes grammaticales, j'espère mettre ce résultat à l'abri de toute contestation.

Aucun des idiomes celtiques ne sera exclus du parallèle, mais l'irlandais et le gallois, à raison de leur culture supérieure, occuperont plus de place que l'érse, le bas-breton ou le cornique. Quant aux rapports qui lient ces langues entre elles, il suffira de rappeler ici qu'elles se divisent en deux branches bien distinctes, que je désignerai par les noms usités de *gaélique* et de *cymrique*. La première comprend l'irlandais et l'érse (dialecte des *Highlanders* de l'Écosse); la seconde, le gallois ou *cymrique* proprement dit, le cornique et le bas-breton¹. Ces deux

¹ Je ne dis rien du *manx*, parlé dans l'île de *Man*, qui n'est qu'un dialecte corrompu de l'irlandais et qui ne mérite pas une place à part. ..

branches, tout en offrant des caractères communs assez saillants pour en faire un groupe bien distinct dans l'ensemble de la famille indo-européenne, présentent cependant entre elles assez de différences pour constituer des langues à part, et non point de simples dialectes. L'irlandais diffère bien plus du gallois, par exemple, que le scandinave du gothique, et presque autant, à certains égards, que le grec du latin. Les idiomes gaéliques sont plus rapprochés entre eux que les cymriques. L'irlandais et l'ersé ne sont réellement que des dialectes fortement caractérisés d'une même langue. On peut en dire autant du gallois et du cornique, mais le breton offre des différences plus prononcées.

Après ces préliminaires indispensables, j'entre en matière, en commençant par quelques observations sur le système phonique¹.

C'est une circonstance très-propre à faire bien

¹ Avant d'aller plus loin, je dois citer ici les sources où j'ai puisé pour les diverses langues celtiques, au moins en ce qui touche à la lexicographie et à la grammaire.

Pour l'irlandais, le *Sanas gaoidhilge-sagsbhearla*, dictionnaire d'Edward O'Reilly, avec une grammaire. 1 volume in-4°. Dublin, 1817. — La grammaire du R. Puol O'Brien. In-8°. Dublin, 1809.

Pour l'ersé, le beau dictionnaire publié en 1828 par la Highland Society, en 2 volumes in-4°. Édimbourg, chez Blackwood. — La grammaire d'Alexandre Stewart. 1 volume in-8°. Édimbourg, 1812.

Pour le gallois, le dictionnaire et la grammaire d'Owen Pughe. 2 volumes in-8°. Londres, 1803.

Pour le cornique, l'*Archæologia cornu-britannica*, de W. Pryce. 1 volume in-4°. Sherborne, 1790.

Pour le breton, le dictionnaire et la grammaire de Legonidec. 2 volumes in-8°. Paris, 1807 et 1821.

